LES ARTS DESSINÉS

Avril/juin 2021
14

Floc'h

Martes Bathori | Nicole Claveloux | Martine Delerm | Adrian Tomine | Øyvind Torseter | Nicolas Vial

L 15306 - 14 - F: 14,95 € - RD

Dessin : Nicolas Dehghani. « Ceux qui brûlent » © Sarbacane 2021.

Édito

LA PRISE DU LOUVRE

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #14

LE MONDE SELON MICAËL/p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL/p.04
Par Frédéric Bosser |

JANE BIRKIN/p.08
Évanescente... |

VIRGINIE BROQUET/p.12
Dans les valises de l'ambassadeur |

FRÉDÉRIC PAJAK/p.14
Le dernier manifeste |

PHILIPPE KAILHENN/p.16
Né trop tard et loin d'un port |

MARCEL DUCHAMP, FANNY DREYER/p.18
L'enfance de l'art / 3 questions à... |

GUILLAUME DÉGÉ/p.20
Un maître du dessin |

ACTUS ILLUSTRATION/p.24
Beaux livres, expositions & événements |

FLOC'H/p.28
Sa vie est un roman... |

NICOLAS VIAL/p.44
Libre comme l'eau |

M/M (PARIS)/p.52
Les deux font la paire... |

© Nicolas Vial

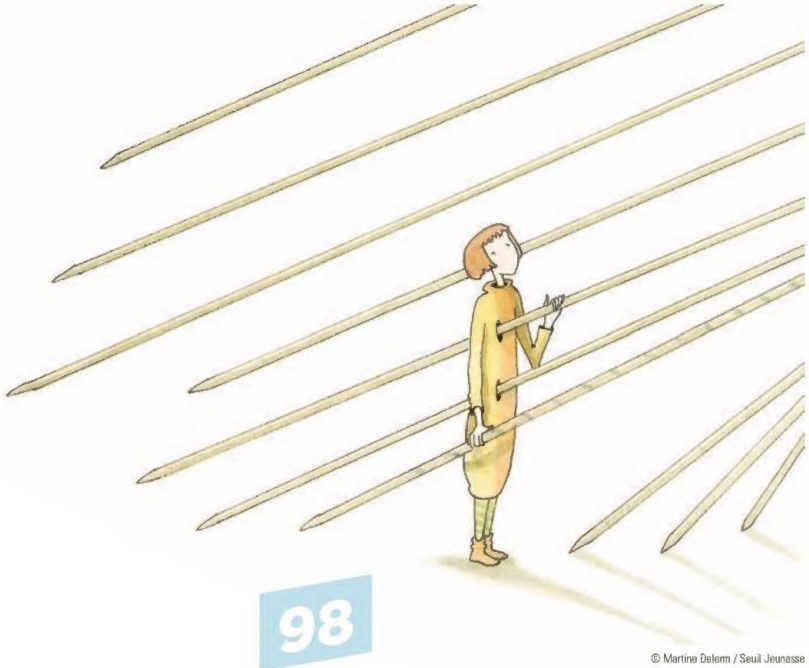
44

ALEX HA!/p.58
Les 7 péchés capitaux |

ACTUS BD/p.68
Beaux livres, expositions & événements |

ØYVIND TORSETER/p.72
L'øriginal qui venait du frøid |

ADRIAN TOMINE/p.80
Prince sans rire |



98

© Martine Delerm / Seuil Jeunesse

MARTES BATHORI/p.86
L'expression libre |

ACTUS JEUNESSE/p.94
Beaux livres, expositions & événements |

MARTINE DELERM/p.98
La ligne fragile... |

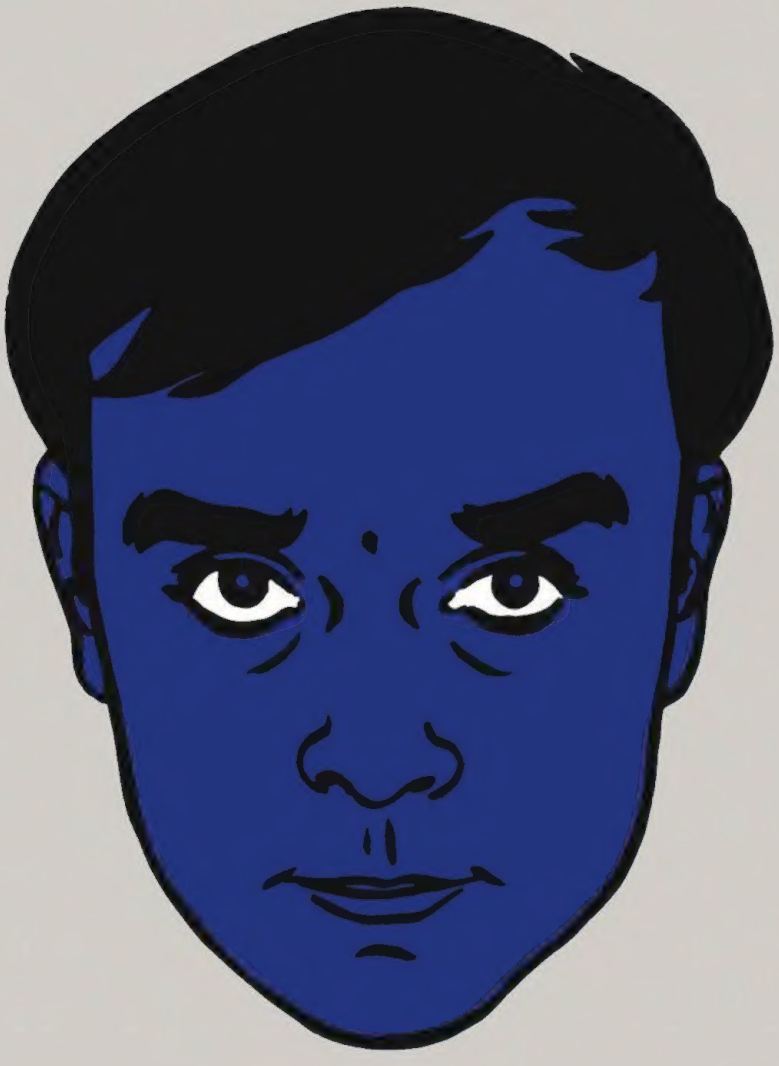
NICOLE CLAVELOUX/p.104
Astre essentiel |

AURORE CALLIAS/p.110
Petites bêtes fondantes... |

ACTUS HUMOUR/p.116
Beaux livres, expositions & événements |

XAVIER GORCE/p.118
Un dessinateur hors du *Monde* |

PETER ARNO/p.122
Dessinateur star du *New Yorker* |



© Floc'h

28

COURRIER INTERNATIONAL /p.128
et le dessin : 30 ans d'histoire commune |

ACTUS BEAUX-ARTS /p.136
Beaux livres, expositions & événements |

MODERNITÉS SUISSES /p.140
Être moderne, c'est quoi ? |

CHÉRI SAMBA /p.142
Une sacrée force de caractère |

ASSASSIN'S CREED /p.148
chez les Vikings |

MATTHIEU COSSÉ /p.156
Tous les dessins du monde |

www.facebook.com/lesartsdessines/

@lesartsdessines

@LesArtsdessines

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@lesartsdessines.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian, Nesma Kharbache
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Communication & Publicité :** Marie Dussaussoy
• **Rédaction :** José-Louis Bocquet, Frédéric Bosser, Odile Conseil, Stéphane Corréard, Jérôme Couzin, Isabelle Delorme, Alexandre Devaux, Cathia Engelbach, Géant Vert, Alex HA!, Jean-Samuel Kriegk, Ronan Lancelot, Benoit Marchon, Micaël, Axelle Viannay
• **Direction artistique, maquette :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr)
• **Maquette :** Carla Even-Belloza
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, Sophie Crépy, Isabelle Delorme, Géant Vert, Nathaniel Goldberg, Romane Gorce, Yvon Kervinio, Paul Nicoué, Bruno Vial, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et BLDD (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

Couverture : FLOC'H
© 2021 Floc'h

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

COMMUNICATION & PUBLICITÉ :
Marie Dussaussoy • marie.dussaussoy@gmail.com
Tél. : 06 76 74 67 49

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Né en 1968, **Stéphane Corréard** a été tour à tour ou simultanément critique d'art, commissaire d'exposition, galeriste, expert en art contemporain... En ce moment, il dirige le salon Galeristes, qu'il a créé en 2016, élabore la programmation de la galerie parisienne Loeve&Co et participe régulièrement au programme *La Dispute* sur France Culture.
| Matthieu Cossé p. 156

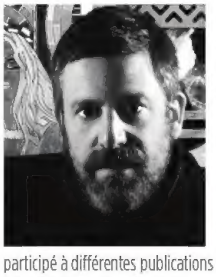
En 1979, **José-Louis Bocquet** édite son premier livre en tant que professionnel : un ouvrage avec le maître André Franquin. En 1983, son premier scénario paraît dans l'hebdomadaire *Spirou* : *Le Privé d'Hollywood*, avec Philippe Berthet au dessin. Tout en continuant d'écrire, il entre aux éditions Dupuis en 2006, et devient le directeur du label Aire libre, fonction qu'il quitte en 2021 pour se consacrer uniquement à l'écriture et compléter sa bibliographie déjà riche de 400 livres en tant qu'éditeur, 10 bd, 9 romans et 7 essais... José-Louis Bocquet a été plusieurs fois primé comme romancier ou scénariste.
| Marcel Duchamp p.18

Après des études à l'ENSAAMA, **Alex HA!** achève sa formation en 2008 à l'ESAIG Estienne. Il y apprend les différentes techniques de gravure et y reçoit notamment l'enseignement de Françoise Pétrovitch. Il rencontre ensuite Jules Maeght qui édite son premier travail de plasticien. En 2009, il reçoit le prix Pierre Cardin pour son travail de graveur. Graphiste indépendant, il développe parallèlement sa pratique artistique autour du dessin et de la peinture. En 2019, il publie un livre (*Bien Bas*, Les Crocs électriques), et il expose une série de dessins (*Panneaux*) à la galerie Arts Factory.
| 7 péchés capitaux p. 58

Isabelle Delorme a été biberonnée aux classiques de la BD dans une famille de filles où *Tintin*, *Astérix* et *Gaston* figuraient en bonne place dans la bibliothèque. Les vacances avec ses cousins lui ont permis de découvrir *Pif*, *Lucky Luke* et *Ric Hochet*. Si, à l'adolescence, l'énigmatique Corto Maltese a failli avoir raison de ses économies, c'est à l'âge adulte qu'elle a découvert sa première héroïne féminine avec *Adèle Blanc-Sec*. Depuis, ses goûts sont devenus éclectiques et mélangent allègrement le féminin et le masculin, la couleur avec le noir et blanc, le réalisme et l'imaginaire, le suspense et la contemplation, les bulles au passé, présent ou futur, les dessins fabuleux et les scénarios déments. Entre deux BD, elle est journaliste et son appareil photo n'est jamais très loin.
| Aurore Callias p. 110

Spécialiste des cultures geek, auteur du livre *Art ludique* (Sonatine), **Jean-Samuel Kriegk** est entrepreneur et journaliste. Passionné de bande dessinée, de cinéma et de jeu vidéo, il partage ses coups de cœur toutes les semaines sur le Huffington Post et écrit pour *Rockyrama*, *Otomo*, *Carbone* et *Terra Incognita*. À côté de ses activités d'écriture, il dirige la société Tanuki, spécialisée dans le développement des entreprises culturelles et innovantes, et pilote le pôle culture de la plate-forme de financement participatif KissKissBankBank.
| *Assassin's Creed* p. 148

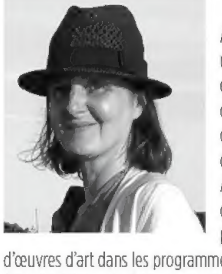
Ancienne élève de l'École supérieure de journalisme de Lille, **Odile Conseil** a travaillé plus de vingt ans à *Courrier international*. Elle y a occupé différentes fonctions, dont celle de rédactrice en chef du site Internet. Elle a eu la responsabilité des grandes expositions de dessins de presse que l'hebdomadaire a organisées au tournant des années 2000. À cette occasion, Odile Conseil s'est prise de passion pour le dessin d'actualité politique. Depuis 2014, elle papillonne entre le monde de la presse écrite (notamment *Papiers*, la revue de France Culture), l'organisation d'un festival de cinéma et le monde du théâtre.
| Xavier Gorce p. 118 / Courrier international p. 128



Auteur, historien de l'art, iconographe, toucheur et retoucheur d'images, commissaire d'expositions, assistant éditorial, microéditeur d'art, philosophe dilettante et agent secret, **Alexandre Devaux** réalise, depuis plusieurs années, un travail de fond sur les œuvres de Roland Topor, Guy Peellaert, Gébé et Auguste de Châtillon. Il a récemment publié un livre de conversations avec l'artiste Daniel Spoerri (Buchet-Chastel) et monté une exposition de Chantal Petit & Roman Cieslewicz en Pologne. Il a participé à différentes publications de la maison d'édition Les Cahiers dessinés (Pavel Schmidt, Topor, Fournier...). Ses œuvres en préparation portent sur Gébé et sur le groupe Panique. Alexandre Devaux se lance, en outre, dans une aventure éditoriale : constituer une bibliothèque en ligne d'ouvrages littéraires donnant un éclairage singulier sur une ville de France.
| Guillaume Dégé p. 20

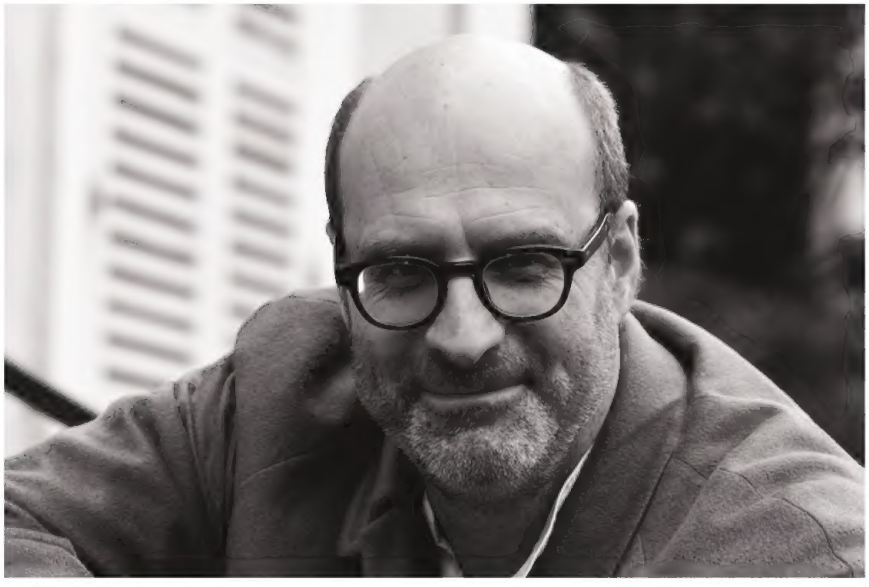
Benoît Marchon est né en 1950. Après une licence d'histoire de l'art, il commence à travailler comme rédacteur dans l'édition adulte. Puis il bifurque vers la presse jeunesse comme journaliste. Parallèlement, il publie un certain nombre de livres. Collectionneur de bandes dessinées, de recueils de dessins d'humour et de livres pour enfants, il rédige des articles sur les illustrateurs qu'il aime pour différentes revues (*Papiers Nickelés*, *Mémoire d'images*). Également collectionneur de livres pop-up, il collabore au site livresanimes.com.
| Peter Arno p. 122

Cathia Engelbach est née à Nice en 1983. Diplômée de littérature comparée dans le domaine de la poésie contemporaine française, allemande et de langue anglaise, elle s'est toujours intéressée aux lettres et aux images, aux gestes et aux matières. Elle s'est consacrée à des travaux d'écriture sur la photographie, la tapisserie, le théâtre et la danse, et écrit depuis une dizaine d'années sur la bande dessinée, ici et ailleurs.
| Nicole Claveloux p. 104



Avocate passionnée de dessin, **Axelle Viannay** a dédié un blog à cette pratique (www.axelleviannay.com) où elle publie depuis 2016 articles de fond et interviews d'artistes, galeristes, conservateurs de musée... Elle y défend une approche libre et décloisonnée des arts dessinés, incluant l'illustration, les arts décoratifs, etc. Axelle intervient également occasionnellement en tant que commissaire d'exposition et conseil auprès des professionnels de l'immobilier pour l'installation d'œuvres d'art dans les programmes de construction et de rénovation.
| Nicolas Vial p. 44 / Martes Bathori p. 86

Photographies : José-Louis Bocquet, Alex HA! © Frédéric Bosser | Isabelle Delorme © Philippe B. Stéphane Corréard, Odile Conseil, Alexandre Devaux, Benoît Marchon, Cathia Engelbach, Jean-Samuel Kriegk, Axelle Viannay © DR



FRÉDÉRIC **BOSSER**
© Photo Géant Vert

Vous en reprendrez bien une part ?

Fermez les yeux un instant ! Représentez-vous ce nouveau numéro des *Arts dessinés* comme un immense gâteau composé de multiples parts et de saveurs différentes...

Goûtez avec délectation à la crème de la crème du moment, en matière d'images : Floc'h, Nicolas Vial, M/M (Paris), Alex HA! (pour les 7 péchés capitaux), Martes Bathori, Adrian Tomine, Martine Delerm, Nicole Claveloux, Aurore Callias, Xavier Gorce, Peter Arno, Øyvind Torseter, Chéri Samba, Matthieu Cossé...

Et, comme nous vous savons curieux – c'est en tout cas comme cela que nous vous imaginons –, vous aimerez tellement ces nouvelles saveurs que vous voudrez découvrir les autres mets de ces magiciens du trait, après y avoir goûté...

Bonne dégustation !

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

PS : bienvenue à tous nos nouveaux et nouvelles abonnés, suite à la campagne KissKissBankBank. Merci aux auteurs et lecteurs anonymes qui ont relayé cette campagne. Et un grand merci à Jean-Samuel Kriegk, Marie Dussaussoy, Philippe Geluck et Zep qui ont su faire vivre cette recherche de fonds !

Ce numéro est dédié à **Jean-Claude Carrière**

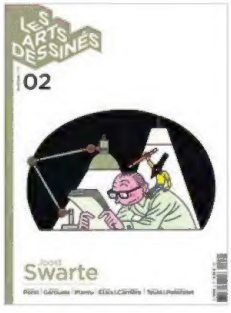
LA LIBRAIRIE

Les Arts dessinés

#1 /12€

Hewlett, Mattotti, Pajak, Krings, Roca & Bernard...

#2 /14,95€

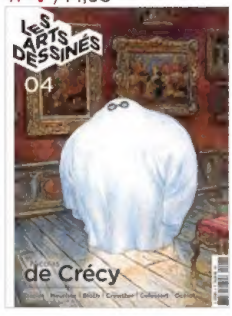


Swarte, Ponti, Garouste, Teulé & Poincelet, Plantu...

#3 /14,95€

Kamimura, Wolinski, Ott, Tirabosco, de Castelbajac...

#4 /14,95€



de Crécy, Trapier, Meurisse, Bloch, Delessert, Ocelot...

#5 /14,95€

Lacombe, Ungerer, Evens, Alemagna, McKean...

#6 /14,95€

Blutch, Blake, Debeurme, Geluck, Jung Gi, Mazzoni...

#7 /14,95€

Bilal, Ungerer, Simmonds, Duhême, Billout, Couture...

#8 /14,95€

Jullien, Mattotti, Mariscal, Decouflé, Honoré, Leigh...

#9 /14,95€

Rochette, Boucq & Levallois, Durieux, Houdart, Druillet...

#10 /14,95€

Mornet, Avril & Druillet, Bagieu, Blutch & Di Rosa...

#11 /14,95€

Burns, Uderzo, Bretécher, Wilmotte, González, Bravi...

#12 /14,95€

Roca, Blexbolex, Evens, Despretz, Hazanavicius...

#13 /14,95€

Dautremer, Fayolle, Loustal, Götting, M.A. Mathieu...

HS#**01** /10€

Catherine Meurisse, l'art de la légèreté

S'ABONNER, LIRE EN LIGNE, SOMMAIRES COMPLETS : **www.dbdmag.fr/artsdessines**

(Tarifs valables jusqu'au 31 juillet 2021. Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

☐ Oui, je commande les anciens numéros :

___/___/___/___/___/___ (Frais de port par numéro : 2€ France / 3€ Europe / 3,50€ Monde)

POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD BOULOGNE RHIN DANUBE**

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN : FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC : NORDFRPP

Réglements à l'ordre de : **DBD - Les Arts dessinés**

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

Tarifs valables jusqu'au 31 juillet 2021.
Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.

LA LIBRAIRIE

Offre spéciale

JE COMPLÈTE **MA COLLECTION**

+ de 8 kilos

d'univers dessinés édités depuis notre création !

(soit 1 968 pages de lecture)

Faites le plein de belles images !

Suite au succès de notre campagne KissKissBankBank, les nouveaux venus (et les autres) peuvent compléter leur collection grâce à **2 offres exceptionnelles :**

| **QUATRE NUMÉROS POUR LE PRIX DE TROIS** : soit 45 € au lieu de 59,80 €
| **LES DOUZE PREMIERS NUMÉROS** pour 150 € au lieu de 179,40 €

LES **12** PREMIERS **NUMÉROS**

~~179,40 €~~ **150 €**

OU **4** AU CHOIX **NUMÉROS**

~~50 €~~ **45 €**

Les frais de port sont offerts.
Attention, il n'y en aura pas pour tout le monde !

Offres valables uniquement par courrier ou virement

☐ **4 NUMÉROS**
(45 € au lieu de 59,80 €)

Je choisis les numéros :

____/____/____/____/

☐ **LES 12 PREMIERS NUMÉROS**
(au prix exceptionnel de 150 € au lieu de 179,40 €)

Réglements à l'ordre de :
DBD - Les Arts dessinés

À renvoyer à :
Les Arts dessinés
Frédéric Bosser
44, rue Fessart - 92100 Boulogne

Mes coordonnées :

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Courriel (indispensable) _____

☐ Je souhaite recevoir la lettre d'information des *Arts dessinés*

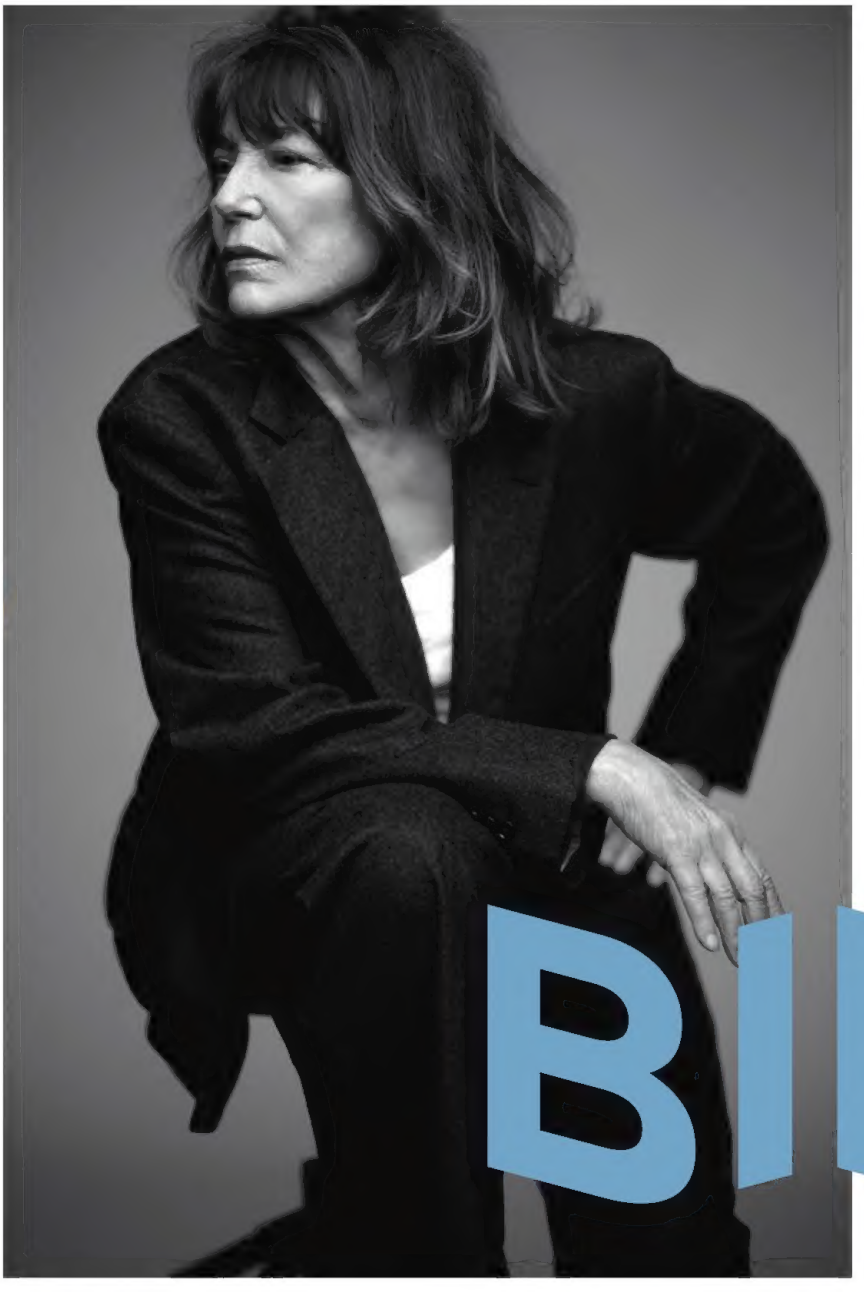
POUR TOUT VIREMENT,
VOICI NOS COORDONNÉES BANCAIRES:

Domiciliation : **CRÉDIT DU NORD**
BOULOGNE RHIN DANUBE

Banque	Guichet	N° de compte	Clé RIB
30076	02087	316 331 002 00	59

IBAN: FR 76 3007 6020 8731 6331 0020 059
BIC: NORDFRPP

Tarifs valables jusqu'au 31 juillet 2021. **Hors Europe, paiement par mandat international ou virement uniquement.**



JANE **BIRKIN**
Photographiée par Nathaniel Goldberg
© Photo Nathaniel Goldberg

En dehors du fait que nous sommes tous fans de **Jane Birkin**, pour la magie et la douceur qu'elle dégage en tant qu'artiste et être humain, nous ne pouvons aux *Arts dessinés* que nous réjouir de la savoir également dessinatrice. Dernier exemple en date, le livret collector de ***Oh ! pardon tu dormais...*** édité pour la sortie de son dernier disque réalisé avec un autre amateur d'art et de dessin, Étienne Daho.

Par **Frédéric Bosser**

JANE BIRK

ÉVANESCENTE...

Dans votre dernier disque, on vous découvre dessinatrice !
Je montrais déjà quelques dessins dans mes deux journaux intimes, *Munkey Diaries (1957-1982)* et *Post-scriptum*, parus chez Fayard. Grâce à mon père peintre *(David Birkin)* et ma sœur, sculptrice en devenir, je voulais être artiste. J'ambitionnais de rejoindre le Royal College of Art de Londres. Mais à dix-neuf ans, le monde du cinéma m'a rattrapée. Je dessine encore pour le plaisir, mais pas assez à mon goût. C'est une pratique qui doit être quotidienne si on ne veut pas perdre la main. Charlotte *(Gainsbourg)* et surtout Lou *(Doillon)* le font plus sérieusement que moi. Si Charlotte a suivi une année de préparation aux Beaux-Arts de Paris, Lou n'a pas pu car elle n'avait pas obtenu le bac, ce qui ne l'a pas empêchée de suivre des cours de dessin. Regardez seulement son dernier travail pour illustrer le livre de Patti Smith, *Just Kids*, paru chez Denoël...

Jane Birkin : dessin inspiré d'une des chansons de son dernier album
© Jane Birkin

En tout cas, ces dessins illustrent magnifiquement vos paroles.
Quand il a été question de trouver quelque chose d'original pour le livre collector, j'ai proposé de réaliser des dessins spécialement pour.
Ces treize petits croquis inspirés de mes chansons sont des propositions plus drôles de mon point de vue que les éternelles photographies qui accompagnent un disque. On m'a assez vue ! *(Rires.)*

Comment décririez-vous vos personnages dessinés ?
Ils sont un peu squelettiques, un peu disgracieux, et c'était bien pour coller aux chansons. Sûrement mon attirance pour le style d'Egon Schiele, bien que j'en sois très loin ! *(Rires.)*

Vous semblez vous être inspirée des illustrations de Quentin Blake !
Bien entendu ! En écrivant « Ghosts », j'ai beaucoup pensé à lui. Je ne saurais trop vous conseiller de découvrir ses illustrations du *Paradis perdu* de John Milton. Évoquer les fantômes comme des personnages et créatures perchés dans sa chambre, c'est un réconfort !

Quels sont les autres peintres que vous admirez ?
Francis Bacon ! Chez lui, il y a une mise en abîme contrôlée que je trouve magnifique. Je pourrais aussi citer Lucian Freud, un artiste à l'approche tout aussi « gifflante ». Quand j'ai rencontré par hasard Bacon dans un restaurant, je me suis empressée de lui demander un autographe pour mon père. C'était un homme charmant ! Sinon je me passionne depuis toujours pour les sculptures d'Ousmane Snow et plus récemment pour un artiste né en 1938, Ronan-Jim Sévellec, qui réalise de merveilleux intérieurs en 3D.
Je vais tourner un documentaire sur son travail dont je suis très friande, dans les jours qui viennent. Sinon j'aime me balader en galerie pour faire de nouvelles découvertes.

Dessin illustrant la chanson « Pas d'accord »
© Jane Birkin

Et parmi les maîtres anciens ?
Les autoportraits de Rembrandt me fascinent. On suit sa vie, de sa splendeur à ses nombreuses disgrâces. J'ai même acheté un de ses autoportraits en poster. Sous la même forme, j'ai un Toulouse-Lautrec où l'on voit une femme qui enfile ses bas, un Vuillard, un Bonnard. Des parties de mon appartement ont été décorées en pensant à ces deux derniers artistes.

Vous avez partagé cette passion pour l'art et le dessin avec Étienne Daho ?
Je lui ai offert un livre de Bacon, car je le savais sensible à cet artiste. Et un livre érotique d'Egon Schiele.

Que peignait votre père ?
C'était un artiste très excentrique ! J'aime beaucoup sa série où il peint un pont de Londres en feu avec des échafaudages couverts d'un voile noir. Comme j'étais sa modèle préférée, il m'a beaucoup représentée adolescente.

En quelles autres occasions dessinez-vous ?
Quand j'accompagne une amie dans des zoos, je prends toujours un *sketchbook* avec moi. Cela me permet de garder la main. Mais cela reste sans prétention.

Quels sont les animaux que vous aimez dessiner ?
J'y suis beaucoup allée au moment de la naissance d'un bébé hippopotame.

Vous aimez dessiner votre entourage ?
J'ai beaucoup dessiné mes enfants !

Que ressentez-vous quand vous dessinez ?
Du plaisir ! J'aime croquer des instants de vie. En revanche, ce ne sont que des humains car ce sont eux seuls qui me touchent. Des paysages, la mer, un ciel... cela ne m'intéresse pas du tout ! À un point qu'il m'arrive même d'obscurcir la vue d'une chambre d'hôtel où je pose mes valises.

Serge Gainsbourg vous a magnifiquement croquée pour la couverture d'*Amours des feintes*...
J'en avais marre d'être photographiée pour mes couvertures de disque. Je pensais alors à un dessin très lâché, sur une enveloppe... Mais il a pris la chose très au sérieux, et a demandé qu'on lui amène du papier cartonné de la taille d'un 33 tours et une plume, et il s'est exécuté alors qu'il était à ce moment-là à la clinique pour une petite intervention. Son tout premier dessin ressemblait trop à mon goût à Bambou *(la dernière compagne de Gainsbourg)*. Il a accepté de recommencer et, sur sa deuxième tentative, je trouvais que j'avais un œil raté. Alors il a fait un troisième essai toujours aussi peu concluant avant de revenir sur le précédent en camouflant cet œil mauvais avec une mèche de cheveux. En faisant cela, il a tellement appuyé sur la plume qu'elle a explosé, ce qui explique les taches d'encre sur le dessin. J'ai trouvé cela très beau et lui ai dit de ne rien toucher. Le dessin est parti sur-le-champ chez Universal Studios... pour devenir la pochette que vous connaissez

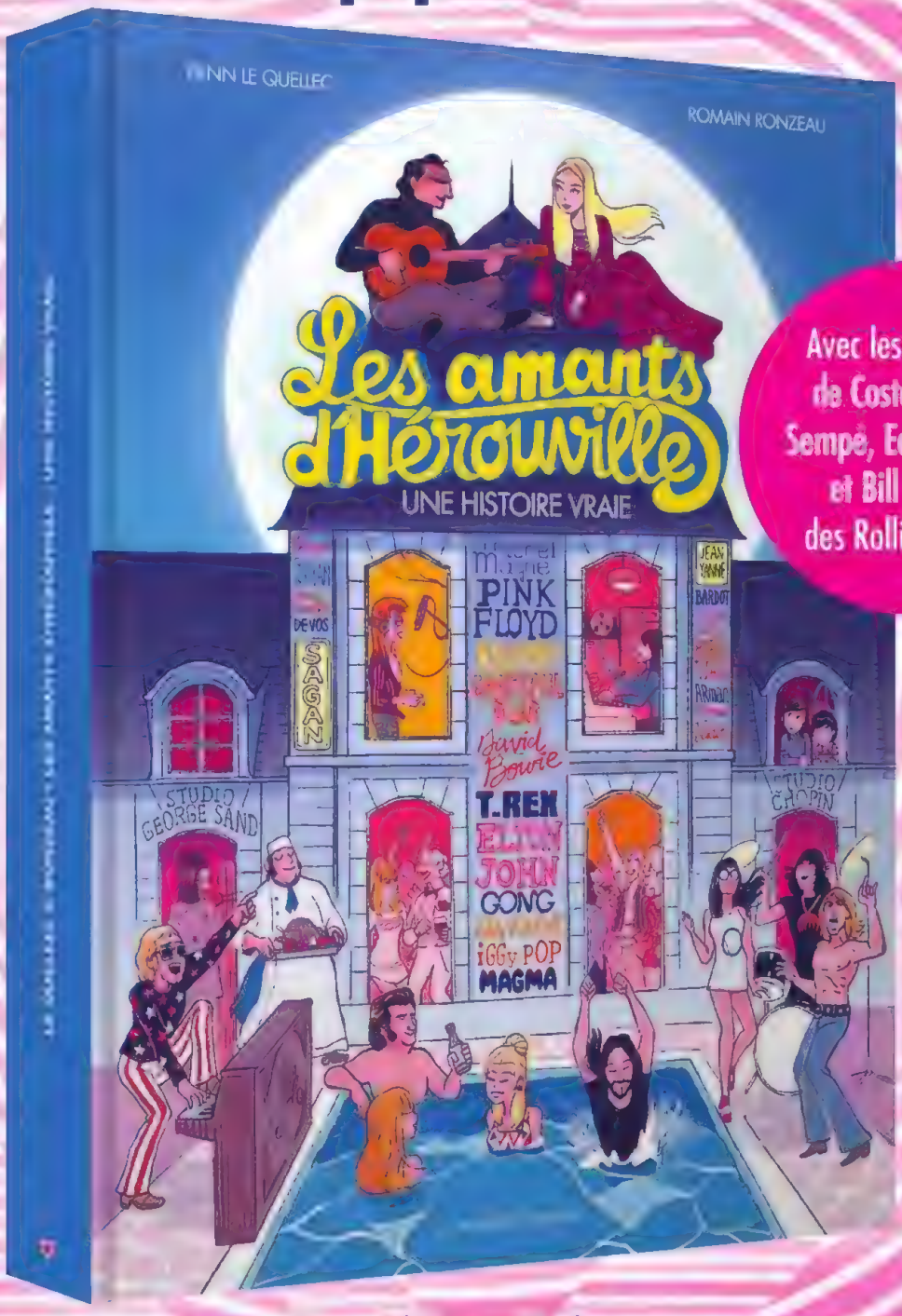
Vous possédez des dessins de Serge ?
J'en ai quelques-uns, certains représentant Charlotte au restaurant Les Vapeurs à Trouville. Et d'autres qu'il a réalisés pendant des voyages en famille...

Jane, merci pour cette balade en votre compagnie...

Amours des feintes
dessin de Serge Gainsbourg
© Photo DR

OH ! PARDON TU DORMAIS...
PAR **JANE BIRKIN**
AVEC **ÉTIENNE DAHO** & **JEAN-LOUIS PIÉROT**
Éditions BARCLAY
CD ou VINYLE. Édition collector :
coffret vinyle numéroté dédicacé avec 12 dessins signés (600 ex.), disponible

Le destin du compositeur Michel Magne et de ses légendaires studios dans un récit épique et bouleversant.



Avec les postfaces de Costa-Gavras, Sempé, Eddy Mitchell et Bill Wyman des Rolling Stones

En librairie

DELCOURT

Suivez nous sur

Par **Géant Vert**

VIRGINIE BROQUET

DANS LES VALISES DE L'AMBASSADEUR

Illustration extraite de ***Sur la route des ambassades de France***
© Virginie Broquet / La Martinière

À une époque où plus personne ne bouge, confinés que nous sommes comme des pruneaux dans un bocal sous vide, il est des initiatives éditoriales plaisantes pour agrandir l'espace vital accordé au pékin moyen. Le dernier en date s'appelle *Sur la route des ambassades de France*. L'ouvrage est édité par La Martinière et rédigé par Virginie Broquet, une artiste douée en aquarelle qui a aussi eu la chance de naître dans une famille placée sous le signe du voyage et, surtout, d'un aïeul, Jacques, ayant œuvré pour le Quai d'Orsay et un second, Léon, élève de Monet, qui finit peintre aux armées après s'être engagé pendant la Grande Guerre.

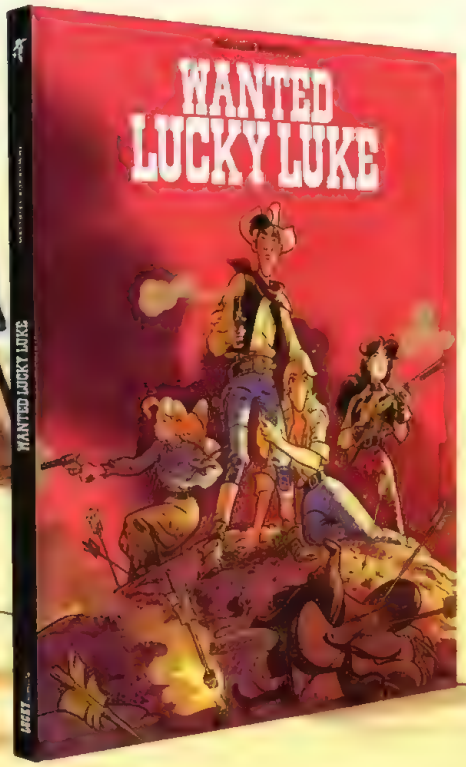
En 1994, à la suite d'un séjour au Vietnam pour couronner un diplôme décroché aux Beaux-Arts, elle décide de peindre l'ambassade de France à Hô Chi Minh-Ville (interdiction de dire Saigon quand on est sur place). À partir de là, l'exercice va devenir une cérémonie aussi personnelle que passionnante. Au début, les occasions sont rares. Après une exposition de ses dessins sur Belleville à Vilnius en 1997, elle récidive en dessinant ce lieu historique ; l'année suivante, c'est Ankara. Après, il faut patienter jusqu'en 2002 pour New Delhi et Brasilia. À partir de 2005 avec Antananarivo et Pékin, les visites dans les hauts lieux de la diplomatie française deviennent une habitude régulière. Munie de son carnet et de ses pinceaux, elle croque à la manière d'un archéologue du XIXe siècle le moindre détail des bâtisses historiques. Après un quart de siècle consacré à cette marotte pas plus étrange qu'une autre, Virginie Broquet boucle son périple à Beyrouth en juin 2019. Sur le mur de la résidence de France, un tableau peint par Léon cent ans plus tôt en 1919. La classe ! Les lieux diplomatiques n'étant pas légion, la dame va, cependant, en visiter trente-huit en l'espace de vingt-cinq ans. Le score est plus qu'honorable car les visites ont eu lieu aux quatre coins du monde.

SUR LA ROUTE DES AMBASSADES DE FRANCE
PAR **VIRGINIE BROQUET**
ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE
Livre cartonné, 160 pages couleurs
25 €, disponible

WANTED LUCKY LUKE

LE NOUVEL HOMMAGE DE MATTHIEU BONHOMME À MORRIS

Convoité par trois jeunes femmes,
sa tête mise à prix,
comment notre cow-boy
se sortira-t-il
de cette mauvaise passe ?



LUCKY Comics

Le Monde

LE 9 AVRIL EN LIBRAIRIE

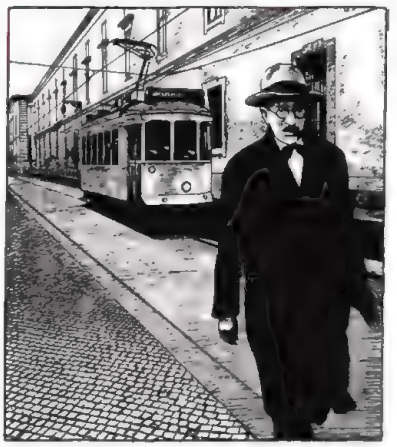
Par **Frédéric Bosser**

FRÉDÉRIC PAJAK

LE DERNIER **MANIFESTE**

C'est en 2012 que Frédéric Pajak signe son premier *Manifeste incertain*, dont le titre est *Walter Benjamin, rêveur abîmé dans le paysage*. Ce premier tome mêle textes et dessins, pas toujours liés entre eux (ce ne sont en rien des bandes dessinées !). Un véritable coup de tonnerre dans le monde de l'édition…

Frédéric Pajak change alors de statut. Il était jusque-là reconnu par un certain milieu pour ses travaux personnels d'écrivain et de dessinateur (*Martin Luther*, *L'Immense Solitude*…), son métier d'éditeur de livres, chez Buchet/Chastel notamment, et de directeur de publication (plus de vingt créations de revues à son actif, dont *Culte*, *Good Boy*, *L'Imbécile de Paris*). Il se montre capable de révéler des talents – tels Mix & Remix, Noyau, Anna Sommer, Thomas Ott… – ou de défendre le génie de Cardon, Copi, Tetsu, Chaval, Leiter, Siné, Folon. Après cela, il accède enfin à la reconnaissance de son talent.



Frédéric Pajak
(extrait de *Manifeste incertain 9*)
© Frédéric Pajak / Noir sur blanc

Les auteurs qui suivent ont pour nom André Breton, Emily Dickinson, Gobineau, Paul Léautaud, Nadja, Pessoa, Ezra Pound, Ernest Renan, Marina Tsvetaïeva et Vincent Van Gogh. Si certains sont connus et d'autres moins, tous ont pour point commun d'avoir été des auteurs ignorés, voire répudiés de leur vivant, avant d'être célébrés et adulés des années plus tard.

« *Plus ils me sont étrangers, plus ils m'intéressent* », relève Frédéric Pajak dans une interview pour la librairie Mollat (consultable sur YouTube). Pour arriver à ses fins, il se plonge avec avidité et passion dans leurs créations, leurs archives, et se rend sur les lieux où ils ont vécu, ce qui lui vaudra de quasiment faire le tour du monde…

Là où réside l'originalité de ces essais, c'est qu'il mêle tous ces incroyables destins à des épisodes de sa propre existence, liés à son enfance, ses passions, ses blessures… C'est une sorte d'autobiographie par le chagrin et la solitude qu'il partage avec nous.

Même s'il pensait écrire des *Manifeste incertain* jusqu'à la fin de sa vie – comme un livre sans fin –, Frédéric Pajak a choisi de s'arrêter au numéro 9, celui consacré à Pessoa.

Alors nous vous invitons (si ce n'est pas encore fait) à découvrir ces récits se situant entre biographie, journal intime, essais philosophiques, réflexion sur la vie, sur la place que l'on peut avoir dans le monde… Dans chacun, Frédéric Pajak essaie de dire des choses nouvelles et « *plus justes* » sur ce monde des vaincus et des laissés-pour-compte qui le passionne tant.

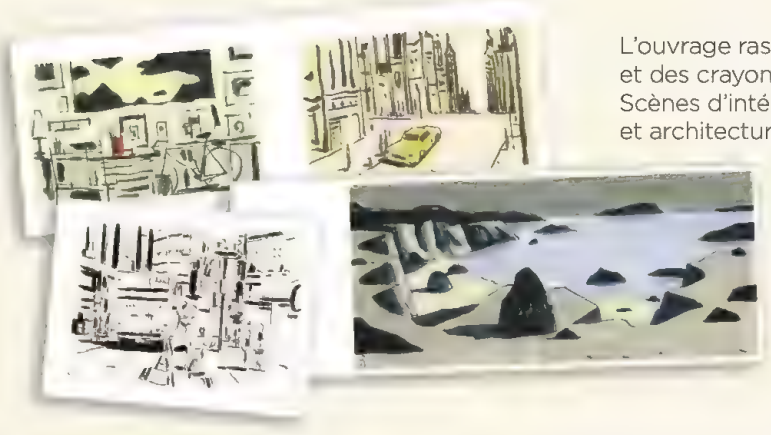
Il en résulte une réflexion sur la grande histoire par la petite de façon argumentée.

Lire Pajak, c'est une expérience unique.

MANIFESTE INCERTAIN 9
AVEC PESSOA. L'HORIZON DES ÉVÉNEMENTS. SOUVENIRS. FIN DU MANIFESTE
PAR **FRÉDÉRIC PAJAK**
ÉDITIONS NOIR SUR BLANC
Livre broché, 352 pages N&B, 23 €, disponible

EXQUISES ESQUISSES !

Les Arts dessinés s'associe à la galerie Huberty & Breyne
pour l'édition du nouveau livre de **François Avril : *324 dessins***



Extraits de l'ouvrage visuels non contractuels © 2021 François Avril

L'ouvrage rassemble des dessins
et des crayonnés préparatoires.
Scènes d'intérieur, paysages, villes
et architectures se succèdent au fil des pages.
Une occasion unique de
découvrir l'univers sensible
de François Avril.

324 DESSINS
FRANÇOIS AVRIL
ÉDITIONS **HUBERTY & BREYNE - LES ARTS DESSINÉS**
408 pages couleurs
24 x 18 cm, papier Lessebo Natural 150 gr.
40 € (+ frais de port 5 €)

Disponible uniquement sur notre site jusqu'à septembre : **www.lesartsdessines.fr**

Par **Jérôme Couzin**
Collaborateur du site de Grabote et des archives d'*Okapi*
www.resaclic.net/grabote, où l'on peut redécouvrir une partie
du travail de Philippe Kailhenn.

DISPARITION

PHILIPPE KAILHENN

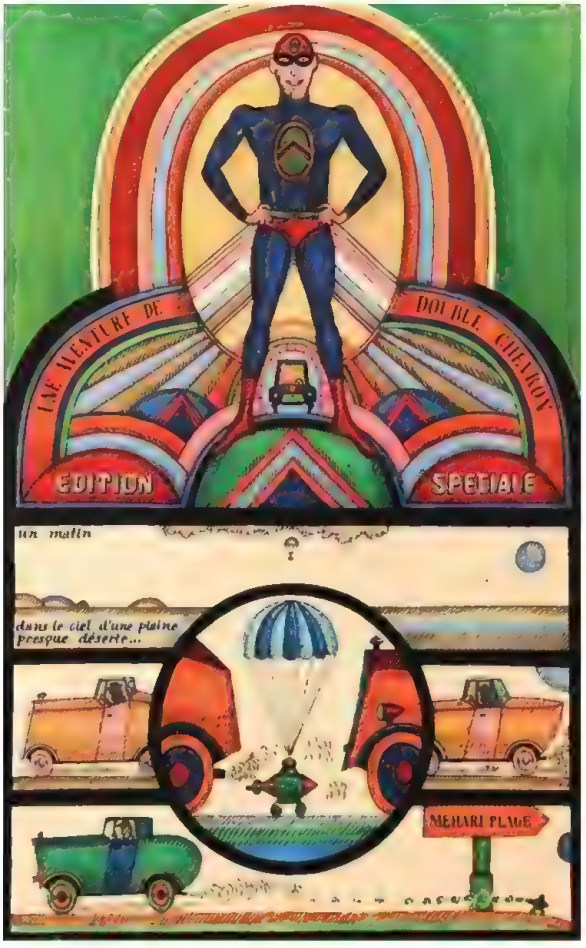
« JE SUIS NÉ TROP TARD ET **LOIN D'UN PORT** »

Philippe Kailhenn a commencé à disparaître de bonne heure : en 1959, Saul Steinberg, qui l'avait remarqué dans *Le Rire*, se demandait déjà où il était passé. Sur une période de quarante ans, ses traces dans les journaux sont finalement peu nombreuses, difficiles d'accès et pas très repérables, car tout ça n'est pas bien documenté : on pourrait au mieux dresser la liste des magazines, mais pas en donner les numéros… On trouvera sur Wikipédia une bibliographie ainsi que quelques pistes de recherches.

Philippe Kailhenn
© Photo DR

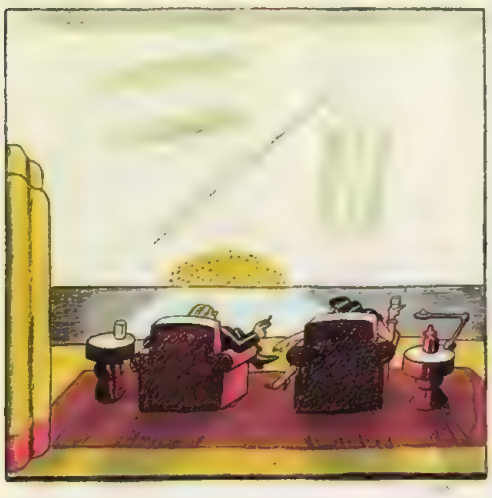
Au début des années 1960, il réalise des cartons dessinés pour la RTF (un petit métier disparu lui aussi), puis il travaille dans la publicité – ce qui lui vaut de faire un séjour en Colombie en 1964, plus riche en découverte des arts populaires (et de ses conséquences sur son dessin) qu'en communication de masse. En 1968 apparaît dans le service de presse de Citroën (*Double Chevron*) une fantaisie publicitaire en forme de bande dessinée, remarquée par Denys Prache qui saura s'en souvenir lorsqu'il crée *Okapi* en 1971. C'est d'ailleurs à ce rédacteur en chef qu'on doit la plus large exposition publique de Philippe Kailhenn dans un journal tout au long de la décennie, car *Okapi* comptait alors plus de 150 000 abonnés. C'est là que sont nées les aventures des Barneidor, à partir de scénarios écrits par Colette Tournès : 254 planches de bande dessinée entre 1972 et 1979. Mais son art de vignettiste n'était pas celui d'un dessinateur de BD et Philippe s'est peu empressé de continuer dans cette voie après l'abandon de la série. Il a toutefois conservé sa place dans les journaux de Bayard Presse jusqu'à la fin des années 1990, même si plus discrète (*Astrapi*, *J'aime lire*, *Je bouquine*).

Peu diffusés en dehors de la sphère privée, ses autres « dessins, tampons, graphones » ont heureusement été montrés lors d'une exposition organisée en 2011 par Serge Bloch et Mireille Vautier. Philippe n'ayant pas laissé derrière lui ce qu'il est convenu d'appeler une « œuvre », il faudrait monter une mission d'exploration pour découvrir son pays imaginaire, qui à bien des égards est un pays des merveilles.

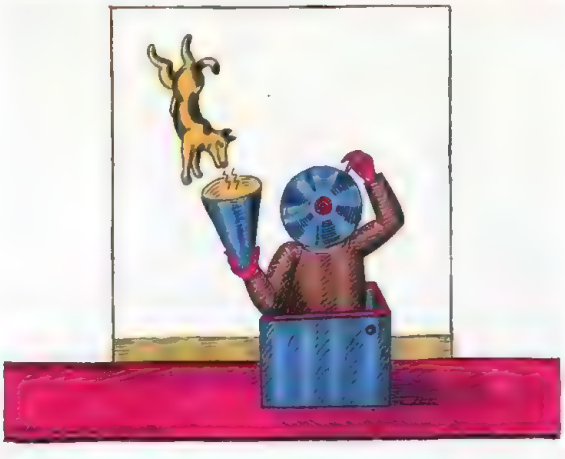


Une aventure de Double Chevron,
illustration publicitaire pour Citroën
© Philippe Kailhenn

Tampon Ti Keoh - La Bécasse
© Philippe Kailhenn



Sunset
© Philippe Kaifhenn



La Voix de son maître
© Philippe Kaifhenn

Par **José-Louis Bocquet**

MARCEL DUCHAMP

L'ENFANCE DE **L'ART**

Fils d'un notaire normand versé dans les arts, Marcel Duchamp a dix-huit ans quand il gagne Paris en 1904, bien décidé à devenir artiste. Il s'installe chez son grand frère Gaston, lequel, graveur et peintre sous le pseudonyme de Jacques Villon, est déjà une figure de la butte Montmartre. À son cadet qui rêve de passer les portes de l'école des Beaux-Arts – en vain –, Jacques ouvre celles de la presse. À partir de 1908, sous la simple signature de Duchamp, Marcel publie dans *Le Courrier français*, *Le Rire* et *Le Témoin* dix-huit dessins humoristiques. Si l'inspiration reste celle des thématiques de la Belle Époque – marivaudages et sous-entendus grivois –, face à la virtuosité graphique de ses aînés en vogue – Steinlen ou Forain –, Duchamp joue l'épure du trait, proche d'Hermann-Paul ou de son ami Juan Gris. Oubliée de ses thuriféraires, cette minuscule partie de l'œuvre de celui qui révolutionna la perception de l'art avec ses ready-made prend fin en 1911. L'année même où les frères Duchamp fondent le groupe de Puteaux qui, avec Fernand Léger, Robert Delaunay et Francis Picabia, jettera les bases du cubisme. Cent dix ans plus tard, le spécialiste Daniel Grojnowski réunit et présente ces dessins pour la première fois dans la remarquable collection Livrets d'art des éditions Marguerite Waknine. En couverture a été choisi un dessin qui préfigure l'iconoclaste humour de l'auteur de *L.H.O.O.Q.*, l'allographe dédié à *La Joconde*. Il s'agit d'un extrait du « Catalogue d'étrennes pour vieux messieurs » proposant une poupée : « *Bébé marcheur, envoyant des baisers des deux mains, chemise garnie de dentelles (...) se déshabillant.* » La farce cachée de l'art moderne enfin révélée.

Dessin de Duchamp.

— Aide-moi donc à ôter ma jaquette.
lui, *à part*. —Décidément je ne saurai jamais à quel moment on doit embrasser les femmes.

Extrait de ***Marcel Duchamp, dessinateur humoriste***
© Marcel Duchamp / Éditions Marguerite Waknine

© Marcel Duchamp / Éditions Marguerite Waknine

MARCEL DUCHAMP
DESSINATEUR HUMORISTE
PAR **DANIEL GROJNOWSKI**
ÉDITIONS MARGUERITE WAKNINE
Livre broché, 16 x 22 cm, sous protège-cahier
Annexes : Cahier des images (18 dessins)
62 pages N&B. 10 €, disponible

TROIS QUESTIONS À..

FANNY DREYER

Fanny Dreyer, venue de Suisse, s'est installée après ses études à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles dans la capitale de l'Europe, où elle exerce le métier d'illustratrice pour l'édition jeunesse, la communication, l'animation (*Dimanche*, 2017), et où elle codirige le fanzine pour enfants *Cuistax*, avec Sarah Cheveau et Chloé Perarnau. Après La Joie de lire et Cambourakis, elle intègre la très belle collection jeunesse Trapèze chez Albin Michel avec ***La Colonie de vacances***, un livre d'une grande poésie tant sur le plan graphique que littéraire. **Frédéric Bosser**

Quelle est l'origine de ce livre ?
La découverte d'une centaine de photos argentiques à la mort de mon père, moniteur dans une colonie de vacances suisse dans les années 1970. Cela m'a rappelé mes propres souvenirs et donné l'idée de ce livre.

Comment le construisez-vous ?
Les cinq premiers chapitres se focalisent sur cinq enfants d'origine sociale et d'âges différents, car je souhaitais des points de vue multiples. Chacun vit son passage d'une semaine en colonie de manière différente. Dans ces chapitres et ceux qui se sont naturellement succédé, je raconte les activités et les rituels d'un tel rassemblement. J'ai pioché dans mes souvenirs et ai interrogé d'anciens amis de colonie.

Quelle technique avez-vous utilisée ?
J'ai travaillé mes compositions au crayon, souvent à partir de photos, en ajoutant mes personnages. Je les ai ensuite repris à la table lumineuse avant d'ajouter mes couleurs, principalement aux feutres. La plupart des paysages sont à l'acrylique et aux crayons de couleur, en tenant compte de la gamme colorée que je m'étais fixée.

LA COLONIE DE VACANCES
PAR **FANNY DREYER**
ÉDITIONS ALBIN MICHEL JEUNESSE
65 pages couleurs, disponible

APRÈS *LES INDES FOURBES*,
LA NOUVELLE SÉRIE
D'ALAIN AYROLES
ILLUSTRÉE PAR
ÉTIENNE JUNG

RUE DE SÈVRES

Par **Alexandre Devaux**

GUILLAUME DÉGÉ

UN **MAÎTRE** DU DESSIN

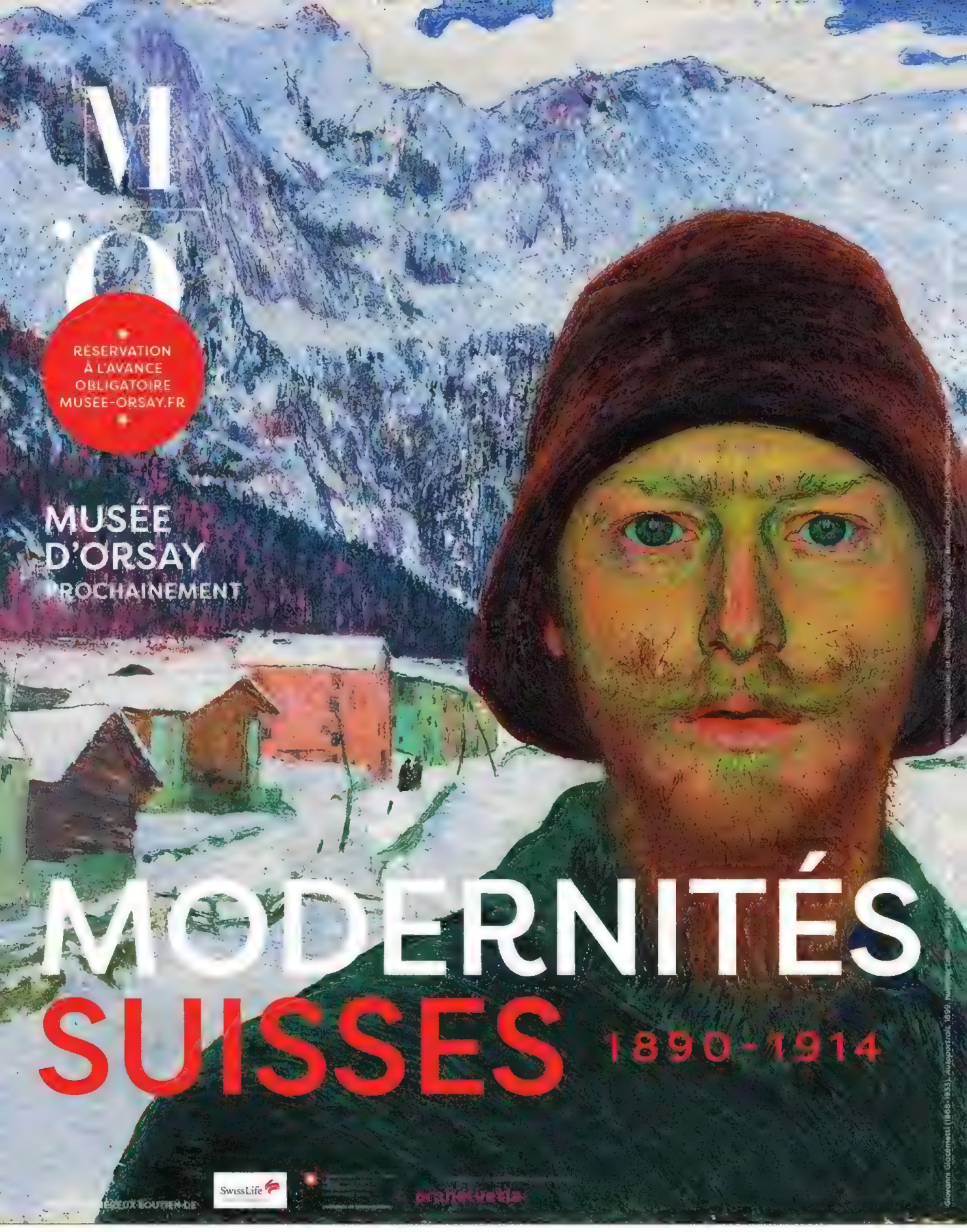
Un grain de moutarde, la première monographie sur l'artiste **Guillaume Dégé**, est récemment sortie. Éditée par la galerie Sémiose, sous la direction artistique du designer Jean-Philippe Bretin, c'est un chef-d'œuvre. Pour qui s'intéresse au dessin contemporain, Dégé est incontournable. En parcourant *Un grain de moutarde*, nom emprunté à un traité de peinture chinois du XVII[e] siècle, on constate comment cet artiste puise dans l'histoire du dessin – le dessin original et sa reproductibilité technique, en Orient et en Occident – pour former des images sensibles et savantes. Le dessinateur est aussi peintre ; par son emploi de la couleur – au crayon, à la gouache, à l'encre imprimée –, il explore différentes possibilités pour traduire les expressions de la lumière. Le cerne, le dégradé, l'estompe, la hachure, l'épargne, le lavis comptent parmi les recours techniques employés par Dégé pour laisser la lumière modeler la forme. Le grain du dessin joue avec le grain du papier. Et la matière imprimée avec la matière dessinée. Dans un aphorisme, Topor résumait : « *L'un des apports majeurs de la peinture du XX[e] siècle : avoir ajouté un tube de colle aux tubes de couleur.* » Maître du dessin et de la couleur, Dégé a dans ses gestes celui du collagiste.

Guillaume Dégé : *Sans titre*, 2019
Gouache sur papier chinois marouflé sur toile
© Photo A. Mole / Courtesy Sémiose, Paris

Collectionneur de livres, d'estampes, de gravures et de papiers anciens, Dégé a produit plusieurs œuvres sur des papiers du XVIII[e] siècle. Ceux produits en Europe sont la plupart du temps des papiers « à identité » ; ils sont signés d'armoiries, d'initiales et autres figures, en filigrane. Un papier, même vierge, n'est jamais muet. Invité à plusieurs reprises par l'Académie des beaux-arts de Xi'an, capitale de la province du Shaanxi, au centre de la Chine, Guillaume Dégé a eu l'opportunité de découvrir et d'étudier les papiers chinois. « *J'ai gardé mes habitudes de dessinateur occidental, mais je les ai adaptées aux supports extrême-orientaux* », dit-il. Cette façon de faire, pour ses interlocuteurs chinois, est hors des canons de leurs pratiques. Fleuretant avec de nombreuses traditions de l'imagerie, Dégé n'entre dans aucun canon. C'est ce que suggère Fabrice Hergott, le directeur du musée d'art moderne de la Ville de Paris, dans son texte d'introduction en écrivant de lui qu'« *il est devenu l'artiste d'une nouvelle classification* ». Il serait en quelque sorte son propre canon. Mais aussi celui de plusieurs élèves ayant suivi son enseignement aux Arts déco de Strasbourg (HEAR) naguère ou à Paris (ENSAD) et Xi'an aujourd'hui. Et cela se constate dans nombre de productions de jeunes auteurs : Dégé a fait école.

© Photo A. Mole / Courtesy Sémiose, Paris

GUILLAUME DÉGÉ
UN GRAIN DE MOUTARDE
ÉDITIONS SÉMIOSE
Édition trilingue (français, anglais, chinois), reliure cartonnée pleine toile avec estampage à chaud de la titraille et incrustation en débossage d'un dessin de Dégé sur le premier plat. Tranche-fil et double signet en tissus. Les tranches sont jaspées en rose.
144 pages couleurs. 25 €, disponible



MINISTÈRE DE LA CULTURE

EPMO

Cette exposition est organisée par les musées d'Orsay et de l'Orangerie, Paris

EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC

Libération L'OBJET D'ART LES ARTS DESSINÉS arte

BILLETS | INFORMATIONS

MUSEE-ORSAY.FR

LES ARTS DESSINÉS

ILLUSTRATION

NICOLAS VIAL
Libre comme l'eau | 7

44

ALEX HA!
Les 7 péchés capitaux |

M/M (PARIS)
Les deux font la paire... |

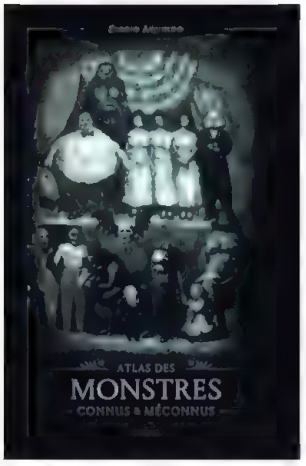
52

FLOC'H

Sa vie est un roman

28

Inventaires monstrueux



Atlas des monstres connus et méconnus est le fruit d'années de recherches du dessinateur argentin **Sergio Aquindo**. À l'intérieur de l'ouvrage, il recense tous les monstres issus de l'imaginaire populaire, légendaire, mythologique, cinématographique ou littéraire sur autant de chapitres qu'il y a de continents. Dessiné d'un trait précis qui n'aurait pas dénoté dans une édition de *L'Île mystérieuse*, ce livre est une succession de surprises à la moindre de ses pages. Entre spectres, créatures mystérieuses, monstres de foire et représentations sataniques, cette encyclopédie du bizarre pourrait être responsable de bien des cauchemars si le texte rédigé par l'auteur n'était pas aussi drôle. ■ **GV**

ATLAS DES MONSTRES CONNUS ET MÉCONNUS
Par Sergio Aquindo, éditions du Chêne
Livre cartonné, 192 pages illustrées, 29,90 €, disponible

Rubrique ciné

Pour son 33e épisode, la somptueuse revue bimestrielle ***La Septième Obsession*** propose un numéro avec un contenu aussi pointu que captivant d'un bout à l'autre. Avec Michael Mann comme tête d'affiche, la réalisation de la couverture a été confiée à **Laurent Durieux**. Comme à son habitude, l'illustrateur belge livre une belle image à la Edward Hopper qui rappelle la scène mythique de *Heat*, où Robert De Niro rencontre Al Pacino. Autre clin d'œil au travail du réalisateur, Laurent Durieux a dessiné en arrière-plan le taxi conduit par Tom Cruise dans le film *Collateral*. Avec l'architecture dans le cinéma comme fil conducteur, ce n° 33 propose un dossier de 70 pages qui revisite le sujet d'Alfred Hitchcock à Wes Anderson, sans oublier de l'aborder directement avec Michael Mann. ■ **GV**

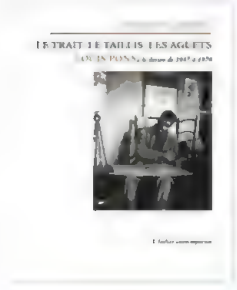
LA SEPTIÈME OBSESSION N° 33
– ARCHITECTURE & CINÉMA
Ouvrage collectif
Revue bimestrielle dos collé, 148 pages couleurs, 6,90 €, disponible

Tout s'emballe

Les premières retombées bénéfiques du Covid-19 commencent à être connues. Ainsi, à Orléans, pendant le premier confinement, le projet Sulo a vu le jour au cours d'une séance de brainstorming entre quatre murs. Cela consiste à proposer des puzzles pour adultes fabriqués en France, écoresponsables, et offrant des visuels autres que des vaches dans un pré ou un château dans les Alpes bavaroises. Pour l'instant, les cinq premières références ont été réalisées en tirage limité de 500 exemplaires par puzzle. ■ **GV**

PUZZLES SULO
Par Simon Landrein, Albert Tercero, Louis Otis, Ana Popescu et Camille Deschiens
Disponibles en deux tailles : 680 x 49 mm et 490 x 680 : réalisés en carton bleu spécial puzzle 945 g et papier recto plateau couché 1 face 12 g imprimé quadri + vernis, livré dans une boîte personnalisée même caractéristiques, 35 € + frais de port www.sulo-puzzle.com

L'instinct brut



Sous un titre particulier qui risque de poser quelques problèmes mémoriels – ***Le Trait, le taillis, les aguets, Louis Pons, le dessin de 1947 à 1970*** –, l'Atelier contemporain propose une monographie du dessinateur **Louis Pons** rédigée d'une main d'expert par **Frédéric Valabrègue**. À l'intérieur, l'auteur détaille toutes les particularités liées à une personnalité artistique aussi singulière que l'était son travail. Autodidacte issu d'une famille modeste et hermétique à l'art, Louis Pons méritait vraiment un ouvrage à sa hauteur. C'est désormais chose faite. ■ **GV**

LE TRAIT, LE TAILLIS, LES AGUETS, LOUIS PONS, LE DESSIN DE 1947 À 1970
Par Frédéric Valabrègue, éditions L'atelier contemporain
Livre broché, 144 pages illustrées, 25 €, disponible disponible

L'Essonne tient tête

Fondée en 2000 par une poignée de passionnés, l'association **Mémoire d'images** édite un fort intéressant bulletin où passe le gratin de la BD et des arts graphiques. Pour ce numéro 48, le sommaire est, une nouvelle fois, touffu avec *Cardon, l'homme de pierre* par Yves Frémion, Thierry Coquelet, Jean Mulatier, Éric Scala : regards croisés sur la caricature, entretien avec Jean-Luc Touillon, *L'Alphabet vivant (Jivaia Azbouka) de Sacha Tcherny* par Béatrice Michielsen.

Pour le recevoir, il suffit de s'abonner à l'année pour la modique somme de 30 € auprès de Pascale Rousseau, 2, rue Parmentier, 91600 Savigny-sur-Orge. Pour les anciens numéros, tout est sur le site Mémoire d'images https://memo.redimages.net. C'est avec ce genre d'initiatives que la BD reste un acteur essentiel dans la vie de tous les jours. ■ **GV**

REVUE DE L'ASSOCIATION MÉMOIRE D'IMAGES N° 48
Ouvrage collectif, hiver 2020/2021, 16 pages couleurs, 7 €, disponible sur https://memoiredimages.net/commander-3/

école émile cohl

L'ÉCOLE DES MÉTIERS DU DESSIN

jeu vidéo · animation · 3D · BD · illustration

Florent GOBET, étudiant de 5e année édition multimédia

Enseignement supérieur

> **Dessinateur Praticien** / LYON
Formation en 3 ans / *Diplôme visé de niveau 6*

> **Dessinateur 3D** / LYON
Formation en 3 ans / *Titre professionnel de niveau 6*

> **Spécialisation** en édition multimédia, cinéma d'animation ou jeu vidéo / LYON
Formation en 2 ans après bac+3 / *Certificat d'école*

> **Storyboarder et layout artist**
Rentrée 2021 / ANGOULÊME
Formation en 2 ans après bac+1 / *Certificat d'école*

Formation continue

Pour développer sa technique en illustration vectorielle, narration et mise en scène de personnages pour l'illustration jeunesse, création de décors et mise en couleur pour la BD.

Organisme de formation référencé

Datadock

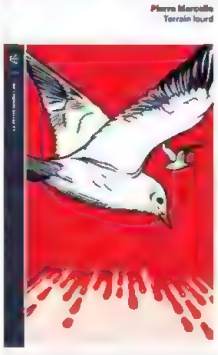
1, rue Félix Rollet - Lyon 3e
tél. : 04 72 12 01 01 - **cohl.fr**

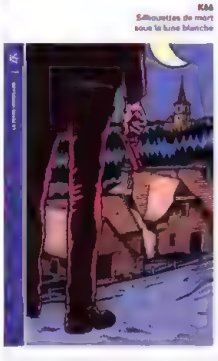
Fuck le taylorisme

Quand la maison d'édition PLG sise à Montrouge dit qu'elle a à son actif vingt ans de publications d'essais sur la bande dessinée, ce n'est pas juste un effet d'annonce : c'est vrai. Pour cette nouvelle sortie, PLG s'est associée avec BD Boum pour coéditer ***Plaidoyer pour les histoires en forme de champ de blé ou de flamme d'allumette soufrée***, un ouvrage réalisé sous la houlette de **Frédéric Debomy** qui présente dans le cadre de l'année de la BD 2020 le travail de huit auteurs qui échappent aux normes de la standardisation en vogue. À travers le travail de ces auteurs présenté lors d'une exposition à Blois, le livre leur donne la parole avec, entre autres, Edmond Baudoin, Manuele Fior, Dave McKean ou Yao-Ching Tseng. C'est autant à voir qu'à compulser. **GV**

PLAIDOYER POUR LES HISTOIRES EN FORME DE CHAMP DE BLÉ OU DE FLAMME D'ALLUMETTE SOUFRÉE
Ouvrage collectif sous la direction de Frédéric Debomy, éditions BD Boum / PLG
Livre souple avec rabats, 120 pages illustrées en quadri
19 €, disponible

Visuels chic et choc





Dans leur collection La Petite Vermillon, les éditions de la Table ronde publient deux romans, ***Terrain lourd*** de **Pierre Marcelle** et ***Silhouettes de mort sous la lune blanche*** du maître de l'angoisse gore **Kâa**, disparu il y a bientôt vingt ans. Dans cette collection dédiée aux belles histoires de *losers* sous toutes leurs formes, un soin particulier est apporté aux couvertures dont les visuels sont toujours réalisés par des graphistes talentueux. Joie, ces deux dernières livraisons sont signées **Stéphane Trapier**, que l'on ne présente plus dans les pages des *Arts dessinés*. **GV**

TERRAIN LOURD
Par Pierre Marcelle, éditions La Table ronde
Livre broché, 224 pages, 7,30 €, disponible

SILHOUETTES DE MORT SOUS LA LUNE BLANCHE
Par Kâa, éditions La Table ronde
Livre broché, 296 pages, 8,90 €, disponible

Lectures constructives

Quand un architecte questionne un autre architecte, cela donne ***Renzo Piano, entre la science et l'art***, par l'élève **Loïc Couton** qui a passé dix-huit années de sa vie à côtoyer l'illustre créateur du centre Georges-Pompidou et du centre commercial Bercy 2, entré dans l'histoire sous le nom de La Baleine. En moins de 250 pages, Loïc Couton propose une approche compréhensible de la pensée créative de l'architecte italien. Autre actualité de la maison d'édition Arléa, ***L'Ami japonais, peintre de kimono et trésor national vivant***, un livre écrit par **Marc Petitjean** sur le maître **Kunihiko Moriguchi** qui, comme l'indique le titre de l'ouvrage, est carrément perçu au même niveau que les joyaux de la couronne britannique dans son pays. Dans un texte très renseigné, Marc Petitjean raconte un voyage à Paris qui a été d'une grande inspiration pour Moriguchi après sa rencontre avec le peintre Balthus. Lors de sa récente visite au pays du Soleil-Levant, le président Macron a tenu à le rencontrer personnellement. Peut-être une idée d'une possible reconversion dans le tissu qui point à l'horizon ? **GV**

RENZO PIANO, ENTRE LA SCIENCE ET L'ART
Par Loïc Couton, éditions Arléa
Livre broché, 240 pages, 16 €, disponible

L'AMI JAPONAIS, PEINTRE DE KIMONO ET TRÉSOR NATIONAL VIVANT
Par Marc Petitjean, éditions Arléa
Livre broché, 174 pages, 17 €, le 5 mars

Le kiosque du trimestre

Les temps sont durs et la presse spécialisée dans les arts multidirectionnels en souffre. Pourtant, malgré la pandémie, jamais le contenu de ces revues comme ***Zadig***, ***XXI***, ***Kiblind*** et ***Jef Klak*** n'a été aussi innovant. À croire que la difficulté mobilise les énergies afin d'offrir des contenus éditoriaux qui valent vraiment le coup d'être lus par un large public. En plus du texte, toutes ces revues font appel à des illustrateurs et illustratrices que nous défendons. Alors, à vos CB et carnets de chèques et abonnez-vous en masse à tous ces vecteurs d'informations qui n'ont pas la chance de disposer d'un réseau de distribution aussi efficace que celui du *Coronavirus Herald*. **GV**

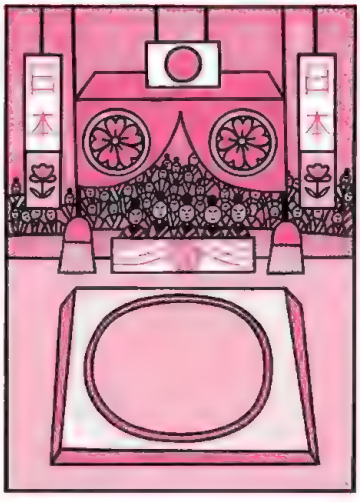
ZADIG N° 8
Revue trimestrielle, hiver 2020, 196 pages couleurs, 19 €, disponible

JEF KLAK N° 7
Revue trimestrielle + CD, 226 pages couleurs, 14 €, disponible

XXI N° 53
Revue trimestrielle, hiver 2021, 196 pages couleurs, 16 €, disponible

KIBLIND N° 14
Revue trimestrielle, 84 pages couleurs, 8 € frais de port compris, disponible

Le Japon façon Pierre Bonte



Yahho Japon ! est un livre d'**Eva Offredo** qui invite à la réflexion et à la découverte du Japon à travers le portrait très graphique de huit femmes qui parlent avec passion de leur vie de tous les jours, de leur métier et de leur détermination à aller jusqu'au bout de leur passion. Elles ont pour nom Wan Wan, Shikiri, Chawan, Moso, Tsuyu, Higasa, Kodomo et Uchimizu et elles sont peintre servoliste, lutteuse de sumo, restauratrice *kintsugi*, artiste *chindogu*, artificière *hanabi*, bryologue, paysanne et meunière *soba* et ensableuse. Pour connaître le sens de toutes ces professions, une seule solution : lire cette édition. ■ **GV**

YAHHO JAPON !
Par Eva Offredo, éditions Maison Georges
Livre cartonné, 96 pages couleurs, 18 €, disponible

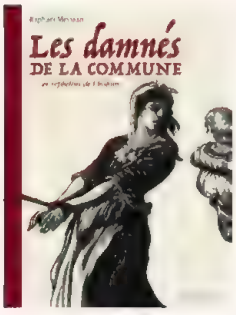
Dadaïsme rock

Illustrateur parisien, **Stéphane Manel** est fan de Miles Davis et lecteur de Proust. Pour la sortie de son nouveau livre ***All the Things You Are***, l'auteur présente un bel assortiment de ses plus belles Madeleine aux yeux émerveillés des amateurs de carnets de croquis recouverts de crobards crayonnés au fil des pensées et autres conversations téléphoniques. Original et coloré, l'objet ira rejoindre ***Memory Lines***, son homologue cartonné qui propose 80 pages de croquis tout aussi barrés à l'ouest. Pour les amateurs hard core, il est obligatoire de trouver le jeu de cartes *Come Together* pour les longues soirées de printemps confinées. ■ **GV**

ALL THE THINGS YOU ARE
Par Stéphane Manel, éditions Headbangers Publishing
Livre broché, 96 pages couleurs, 39 €, disponible

MEMORY LINES
Par Stéphane Manel, éditions Headbangers Publishing / The Drawer
Livre cartonné, 80 pages couleurs, 35 €, disponible

La fin du rêve

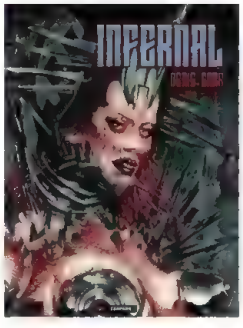


Entièrement réalisé avec des gravures d'époque mises en forme pour coller à l'histoire racontée par **Raphaël Meyssan**, cette troisième et dernière partie des ***Damnés de la Commune***, sous-titrée *Les Orphelins de l'histoire*, raconte la fin du rêve de Victorine et de Lavalette. Face à l'armée des Versaillais, les jours décrits dans cet ouvrage vont entrer dans l'histoire sous le nom de semaine sanglante. Une nouvelle fois, la qualité du travail de recherche entrepris par l'auteur est payante. Au-delà d'un ouvrage à l'esthétique réussie, l'histoire racontée accroche le lecteur du premier au dernier volume. ■ **GV**

LES DAMNÉS DE LA COMMUNE T.3
Par Raphaël Meyssan, éditions Delcourt
Livre cartonné, 176 pages N&B,
23,95 €, disponible

Vive l'Anarkie !

Après avoir fait ses classes dans le fanzinat *(Atomik, Stronx)*, la presse musicale *(Rage)* et le tatouage, **Grrr**, un artiste né en 1966, présente aux éditions Zanpano son troisième livre après *Apocryphorgy* (2001) et *Chair de fer* (2020). Intitulé ***Infernal***, il contient des illustrations réalisées au stylo-bille, acrylique et pinceau de femmes bizarrement habillées, voire pas habillées du tout, de scènes de sexe hard, de monstres, d'étrangetés, etc. En parcourant ce livre, on se dit qu'il se passe de drôles de choses dans l'esprit de ce dessinateur punk ! ■ **FB**



INFERNAL
Par Grrr, éditions Zanpano
Préface Jean-Michel Nicolet
Album cartonné,
184 pages couleurs,
35 €, disponible

FLOC'H
Chez lui à Biarritz, en 2021
© Photo F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

Penser Floc'h, c'est penser bande dessinée avec de mythiques albums : *Sevenoaks*, *Blitz*, *Jamais deux sans trois*, *Olivia Sturgess 1914-2004*...

Penser Floc'h, c'est rêver cinéma avec des affiches de film pour Alain Resnais, Woody Allen, Elia Suleiman...

Penser Floc'h, c'est se souvenir de ses couvertures du *New Yorker*, *Monsieur*...

Penser Floc'h, c'est repenser à ses petits livres pleins d'audace et de dérision : *Life*, *High Life*, *Regency Utopia*, *Male Britannia*, *London Euphoria*...

Penser Floc'h, c'est admirer ses portraits de gens célèbres : Yves Klein, Alfred Hitchcock, Raymond Loewy, Alexander Calder, Virginia Woolf, Judy Garland...

Penser Floc'h, c'est partager ses balades avec sa fille : *La Belle Vie*, *Une vie exemplaire*, *Où mène la vie ?*, *Édimbourg*...

Penser Floc'h, c'est parcourir ses livres d'images au charme fou : *Ma vie*, *Meurtre en miniature*, *Une vie de rêve*, *Inventaire*...

Penser Floc'h, c'est admirer un trait d'une élégance et d'une dextérité folles...

Penser Floc'h, c'est imaginer un dandy exigeant, brillant, perfectionniste, amateur de golf, collectionneur d'art, amoureux de la Grande-Bretagne...

Penser Floc'h, c'est penser un homme qui se dit fainéant mais qui ne l'est pas...

Penser Floc'h, c'est accepter une œuvre qui nous accompagne depuis près d'un demi-siècle sans jamais tomber dans la facilité...

À l'heure où sortent en librairie deux nouveaux livres, petits bijoux d'intelligence, d'amour et d'humanisme, il nous accorde lors d'un inoubliable week-end à Biarritz, son nouveau (et dernier ?) port d'attache, un passionnant entretien que nous sommes ravis de partager avec vous.

Par **Frédéric Bosser**

LOC'H

SA VIE EST UN **ROMAN**...

Avoir des parents imprimeurs a-t-il influencé votre vocation ?
Cette influence fut fondamentale. La typographie est une école graphique extraordinaire. J'ai connu les typographes qui lançaient les lettres en plomb dans les casses, avant que l'imprimerie de mon père ne se modernise. Depuis, j'ai horreur d'entendre parler de majuscules et de minuscules. Pour moi, il n'y a que des capitales et des bas de casse. J'ai aussi eu la chance de grandir à une époque où mon père éditait la collection NRF de Gallimard. La police de caractère Times, bien utilisée, reste très moderne.

Vous vous rendiez à son imprimerie ?
Absolument. Nous y allions souvent, surtout le dimanche, quand mon père la faisait visiter à des amis ou allait chercher des livres. Il n'y avait alors pas d'ouvriers sur place et j'ai le souvenir que mon père appelait la « *salle des nonnes en prière* » la salle des machines des linotypistes, couvertes d'un drap noir pour éviter sans doute la poussière.

A-t-il été question que vous repreniez l'entreprise familiale ?
Je pense que mes deux aînés y ont pensé, mais sans suite. Quant à moi, je suis parti de chez moi à seize ans avec bien d'autres projets en tête.

Votre père vous a-t-il laissé un autre héritage ?
Il dessinait, peignait et gravait de manière admirable, mais comme il a eu cinq enfants entre ses dix-neuf et vingt-quatre ans, il n'avait plus le temps de se consacrer à son art. Et il a rejoint l'imprimerie familiale pour gagner sa vie. Je l'ai entendu toute sa vie me dire qu'il allait se remettre à la peinture.

Je suis choqué quand je vois des intérieurs vides, cela m'inquiète quant à l'épaisseur de vie des propriétaires !

Vous lisiez déjà des bandes dessinées ?
Il n'y avait pas de bandes dessinées à la maison jusqu'au moment où mon frère a participé, et gagné, un concours du *Figaro plage* qui demandait de construire un transatlantique en sable. Un de ses gains était un abonnement d'un an à *Tintin*. Nous avons donc reçu cet hebdomadaire pendant un an à la maison. Il passait de mains en mains, mon frère ayant la priorité. Ce que nous ne savions pas, c'était que notre père le lisait en cachette. Il a renouvelé l'abonnement pour connaître la suite des histoires ! Et alors, c'est lui qui le lisait en premier ! C'était fabuleux de s'endormir le soir en imaginant pendant une semaine ce qui allait bien pouvoir se passer, en attendant l'arrivée de la publication suivante. Cela forge votre imaginaire...

Quel était votre environnement culturel ?
Mes parents, à ce moment-là, étaient très attirés par la modernité. Leur maison était meublée avec des pièces signées Harry Bertoia *(1915-1978, sculpteur et designer italien naturalisé américain)*. Ce souci de modernité a d'ailleurs entraîné la disparition de l'apostrophe de notre nom... Chose amusante, en déménageant dans une maison ancienne, mes parents sont passés de ce décor très moderne à un décor Directoire. C'était violent pour un enfant comme moi et je n'osais plus inviter mes camarades de classe. Plus tard, après avoir aimé follement la peinture moderne, j'ai opéré le même cheminement que mes parents en me passionnant pour les anciens comme Holbein,

Alexander Calder
Illustration tirée du Portfolio
35, rue Victor Massé (1987)
© Floc'h / Éditions Carton

Gainsborough, Turner et bien d'autres. Oscar Wilde disait : « *Toutes les jolies choses sont de la même époque.* »

Je trouve surprenant que votre intérieur soit chargé, à l'opposé de vos dessins.
Même si avec l'âge, on a des souvenirs et des objets qui correspondent à ces souvenirs, je vous ferai remarquer que mes dessins sont décorés autant que ma maison. Je suis choqué quand je vois des intérieurs vides, cela m'inquiète quant à l'épaisseur de vie des propriétaires !

Vos parents vous emmenaient-ils à des expositions, histoire de vous éduquer à l'art ?
C'est surtout ma grand-mère, peintre et parisienne, qui m'emmenait voir des expos tions El e me gardait aussi des cartes postales et des aff ches d'expos tions qu'elle vis tait sans moi Son sty'e de peinture était proche de Turner et d'Odilon Redon. El e faisa t également de superbes photos.

Avez-vous un souvenir d'exposition en particulier ?
Je citerais cel e de Calder. Ce fut un te choc que je suis aussitôt a é au BHV acheter des toiles, de la ferra e et des pinces ! Rentré chez mo , j'ai peint des Calder, et j'ai construit un stab e à l dent que de celui appelé *Remparts* et quelques mobiles. À cette époque là, je m'intéressais aux autres artistes du moment : Lichtenstein, Warnol, etc. I s me marqueront de te e façon qu'il me sera imposs ble, par la suite, de me contenter de faire uniquement de la bande dessinée.

Voltaire
Illustration pour *The New Yorker*
© Roc'h / The New Yorker

Arthur Koestler
Illustration pour *The New Yorker* (2009)
© Floc'h / The New Yorker

Vous nous disiez être parti à seize ans de chez vos parents. Comment avez-vous vécu à Paris ?
Comme je ne voulais rien leur demander, j'ai fait plein de petits jobs, par exemple coursier. J'ai intégré les Arts déco, mais je n'y suis resté qu'un an ; j'étais pressé de vivre de mon travail de dessinateur. C'est à ce moment-là que j'ai rencontré François Rivière.

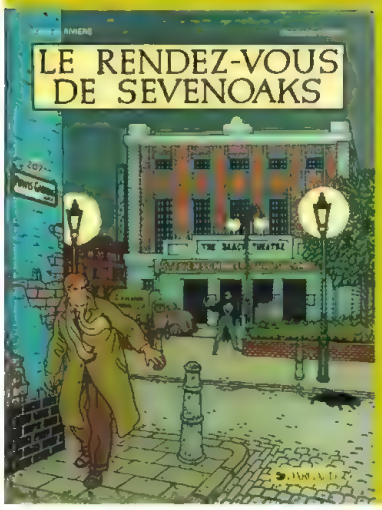
Dans quelles conditions ?
J'avais vingt et un ans quand j'ai appris que les éditions Glénat cherchaient des illustrateurs pour signer les couvertures d'une nouvelle collection littéraire intitulée Marginalia. François Rivière en était le responsable. Il a été séduit par l'un de mes dessins qui représentait ma petite amie de l'époque en train de lire *L'Énigme de l'Atlantide*, allongée sur un lit avec, à ses côtés, un cendrier où trônait un joint. Son titre était *L'Invitation au voyage*. Les deux premiers livres de cette collection sont sortis en même temps : un Lovecraft avec une couverture de Mœbius et un Maurice Leblanc, *Les Clefs mystérieuses*, illustré par moi. Ce dessin était en noir et blanc, car nous trouvions cela plus moderne. Avec François Rivière, nous partagions un amour immodéré de la Grande-Bretagne mais aussi celui de la littérature audacieuse du moment, à savoir le Nouveau Roman.

Comment expliquez-vous cet amour pour la Grande-Bretagne ?
J'ai toujours été fasciné par ce pays : l'Union Flag – ce drapeau qui relève du génie graphique –, ses bus atypiques, ses cabines téléphoniques, sa contre-culture artistique et même les plaques minéralogiques de ses voitures bien plus belles que les nôtres !

Agatha Christie
Dessin pour une couverture (2012)
© Floc'h / La Martinière

Votre style est tout de suite reconnaissable. Avec vous, on a parlé du renouveau de la ligne claire.
Au début des années 1970, la ligne claire n'était plus du tout à la mode. Les dessinateurs mettaient alors des hachures partout. Ted Benoit disait que cela revenait à dessiner comme Hergé. Pour moi, cela n'est pas suffisant, cela n'a du sens que si on cherche à aller plus loin, à apporter quelque chose de nouveau, une narration déstructurée par exemple, comme je l'ai fait. *Le Rendez-vous de Sevenoaks* était à cet égard si nouveau que Goscinny et Greg nous ont demandé à François et moi d'écrire un texte d'introduction à notre histoire paraissant dans *Pilote*.

Le Rendez-vous de Sevenoaks (1977)
© Rivière & Floc'h - Dargaud



Quel en fut l'accueil ?
Pour la première fois, un album de bande dessinée était critiqué dans *Les Nouvelles littéraires* qui a écrit : « *Cette histoire ne sera pas comprise par les enfants et même les adultes auront intérêt à la relire car il s'agit, ici, d'une spirale sans fin comme dans certains écrits de Jorge Luis Borges.* » Cet album a rencontré le succès, si bien qu'avec François Rivière nous avons décidé de continuer.

Très tôt, Albany et Sturgess deviennent vos personnages principaux.
Les personnages d'Albany et de Sturgess se sont imposés d'eux-mêmes. *Le Rendez-vous de Sevenoaks* ne devait être qu'un *one-shot*, car je ne me destinais pas à faire de la bande dessinée toute ma vie.

À chaque album, un nouveau défi…
Sevenoaks était une construction narrative en abyme. Après la littérature avec *Sevenoaks*, ce sera le théâtre avec *Blitz*, le cinéma avec *Underground*, l'album photo avec *À la recherche de Sir Malcom*… S'il n'y a pas de construction formelle, cela ne m'intéresse pas. J'ai du mal à garder mon esprit en éveil. J'ai cela en commun avec Alain Resnais. Lui non plus ne savait pas mettre en scène une histoire de manière linéaire.

Smoking, affiche pour le film d'Alain Resnais (1992)
© Floc'h

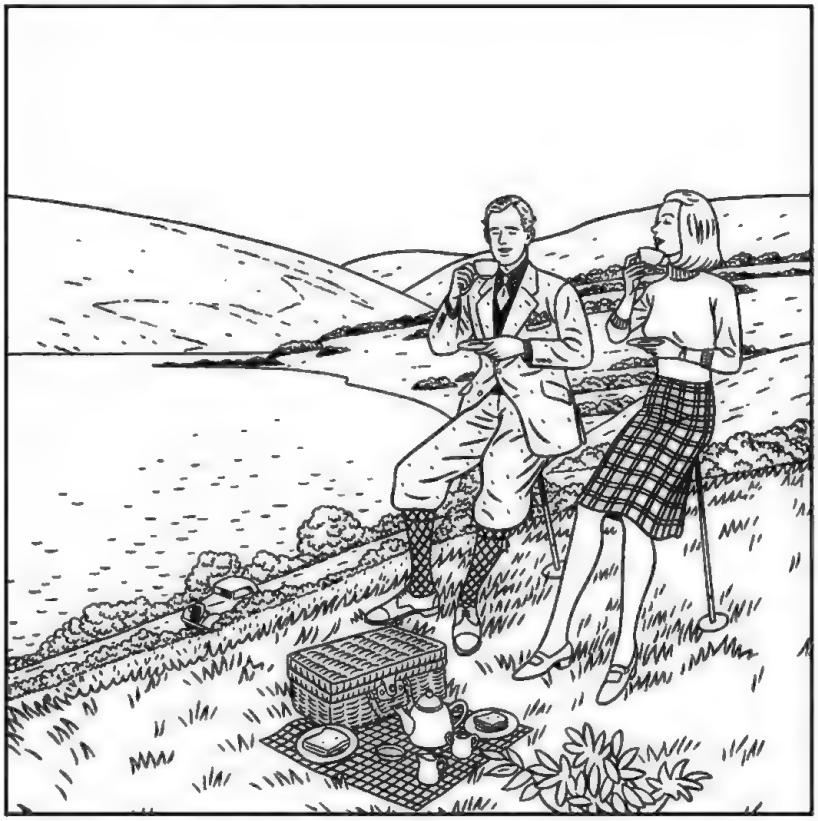
Londoner during the Blitz
Male Britannia (2009)
© Floc'h / Le 9e Monde

Votre première collaboration avec ce réalisateur, c'est sur *Smoking / No Smoking*.
Il m'a alors annoncé qu'il me suivait depuis *Sevenoaks*. Or l'année de sa sortie, il signait le film *Providence* qui racontait la même histoire, à savoir celle d'un vieil écrivain qui mélange des éléments réels de sa vie avec de la fiction. C'est étonnant, non ?

Qu'est-ce qui vous a fait travailler avec François Rivière ?
Dans le train qui nous ramenait d'une rencontre avec Hergé, en 1974, François – qui débutait comme moi – me parle d'une idée de roman. C'était la trame de *Sevenoaks*, avec sa mise en abyme. Et moi, j'ai sauté sur cette belle idée pour entrer dans le monde de la bande dessinée avec panache.

Comment s'organise votre collaboration avec François Rivière ?
Certains albums tiennent plus de moi, et d'autres plus de lui. Rivière a plus besoin d'une intrigue et moi, d'une narration à tiroirs. *Sevenoaks*, c'est lui. Nous avons réalisé à deux *Le Dossier Harding*. Et *Underground* ou *Olivia Sturgess* viennent plus de moi. Je ne voulais plus d'une intrigue, mais davantage d'une atmosphère.

Tea Time
Illustration pour le magazine *Senso* (2001)
© Floc'h / Senso



Que retenez-vous de votre rencontre avec Hergé ?
Un bureau, où rien ne laissait croire qu'il faisait de la bande dessinée. Aux murs, une suite de sérigraphies de Roy Lichtenstein représentant la cathédrale de Rouen sous des lumières du jour différentes, comme Monet l'avait fait un siècle plus tôt en peinture. Il n'y avait pas que la bande dessinée, nous étions passionnés d'art (peinture, cinéma, littérature, etc.) à cette époque.

Vous en avez parlé avec lui ?
Non, et je le regrette. Je ne me voyais pas lui dire : « *Ah bon ? Vous aimez Lichtenstein… Moi aussi !* »

Le fait qu'il n'y ait rien sur les murs qui rappelle la bande dessinée et qu'il s'intéresse, comme vous, à l'art moderne vous a-t-il étonné ?
J'étais sidéré qu'il s'intéresse aux mêmes artistes que moi. L'art de Roy Lichtenstein était à ce moment-là très intéressant car il prolongeait de manière très subtile son travail trop connu – des toiles faites à partir de cases de comics agrandies. Pour la petite histoire, j'ai eu la chance de rencontrer Lichtenstein grâce à Jean-Luc Fromental qui devait l'interviewer pour un journal. À cette époque, la scène artistique était multiple et elle nous enthousiasmait. Nous voulions nous élever, inventer des choses nouvelles, et c'est ainsi que mon livre *High Life* est né. Je savais déjà que je ne ferais pas que de la bande dessinée que je ne plaçais pas au-dessus de la peinture, la sculpture, la littérature ou le cinéma… Mais quand Yves Klein allait à la Coupole à Paris, *Tintin au Tibet* sous le bras, c'était d'une grande modernité !

Dans *Inventaire*, vous citez souvent ces artistes en disant que vous les aimiez à cette époque (les années 70). Ce n'est plus le cas aujourd'hui ?
Jeune, j'ai beaucoup admiré Picasso ou Miró, deux artistes qui ne m'intéressent plus du tout aujourd'hui. Idem pour Andy Warhol ou Roy Lichtenstein. Un de ceux qui restent chers à mon cœur, cependant, demeure Yves Klein. Peut-être qu'il bénéficie du fait d'être mort jeune, mais je suis persuadé qu'il aurait su rester inventif. Les choses bougent avec le temps. Par exemple, Balthus, que je n'aimais pas à cette époque, m'intéresse de plus en plus.

Ce qui veut dire que vous connaissez vos couleurs avant même de dessiner ?
Non, ça veut dire que j'utilise une palette simplifiée car j'aime les couleurs fortes et très distinctes les unes des autres pour une lisibilité maximale. Par exemple : si je veux faire les cheveux de Marilyn Monroe, j'utilise du jaune.

J'utilise une palette simplifiée car **j'aime les couleurs fortes et très distinctes les unes des autres** pour une lisibilité maximale.

Vous avez longtemps été un grand utilisateur de films Mecanorma…
Au point d'en avoir acheté une quantité astronomique dès que j'ai appris que la fabrication allait s'arrêter. J'aimais cette technique qui me permettait des aplats parfaits.

Elvis in Wonderland
High Life (1986)
© Rivière & Floc'h - Éditions Carton

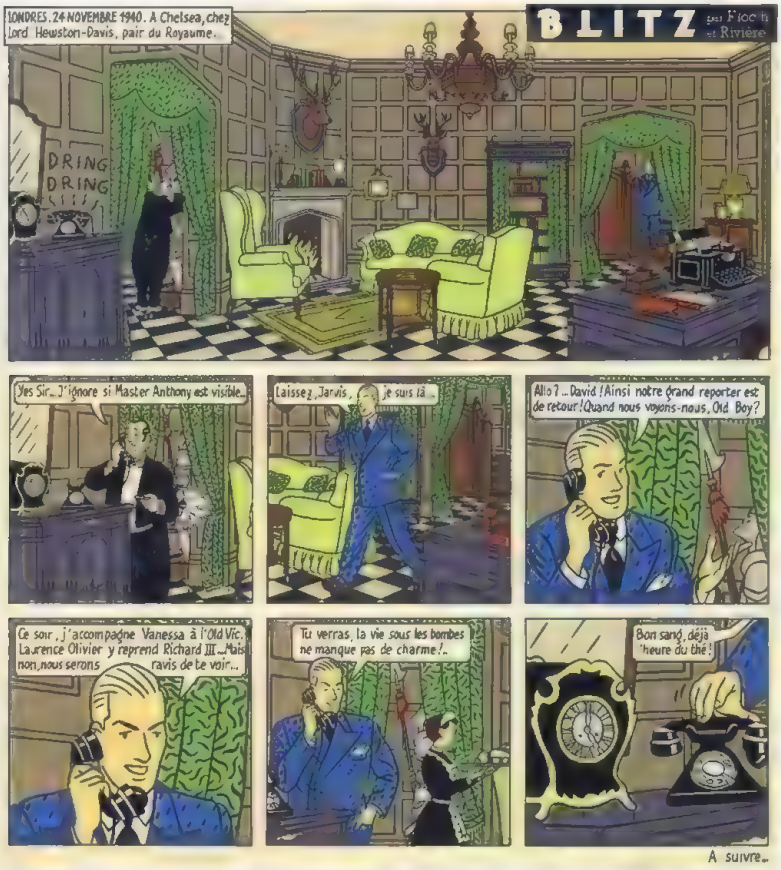
In and Out
Couverture
© Blacksad - The New Yorker

Self Defense
Illustration pour l'affiche
La Littérature fantastique à l'écran (2002)
© Floc'h

Vous avez détruit la plupart de vos originaux de ce premier album…
Ne restent que ceux que j'ai offerts et qui ressortent malheureusement aujourd'hui sur le marché.

De même, vous n'avez fait qu'une seule planche en couleurs directes : la première de *Blitz*.
Tout à fait ! Je me suis vite arrêté devant l'ampleur de la tâche.

Comment s'est passé votre apprentissage de la bande dessinée ?
Lorsque j'ai commencé *Sevenoaks*, j'avais vingt et un ans. Je croyais savoir dessiner mais je me suis très vite aperçu que raconter des histoires en bandes dessinées était très difficile. De même pour le choix des outils à utiliser : j'ai commencé avec la plume qui ne me rendait pas heureux, je rêvais d'encrer au pinceau, mais j'ai découvert que cette technique tenait littéralement de l'art martial. Ce changement m'a permis de m'épanouir et de trouver mon style !


BLITZ
par Floc'h et Rivière
LONDRES. 24 NOVEMBRE 1940. A Chelsea, chez Lord Hewston-Davis, pair du Royaume..
DRING DRING
Yes Sir... J'ignore si Master Anthony est visible...
Laissez, Jarvis, ... je suis là...
Allo ? ... David ! Ainsi notre grand reporter est de retour ! Quand nous voyons-nous, Old Boy ?
Ce soir, j'accompagne Vanessa à l'Old Vic. Laurence Olivier y reprend Richard III... Mais non, nous serons ravis de le voir...
Tu verras, la vie sous les bombes ne manque pas de charme !...
Bon sang, déjà l'heure du thé !
A suivre...

Blitz : première planche originale a seule réalisée en couleurs directes
© Rivière & Floc'h / Dargaud

De quoi votre style est-il fait ?
D'épure, principalement… Plus j'avance dans mon travail, plus j'aime la simplification et l'élimination de l'inutile. Comme je ne veux ni d'un trait trop droit ni d'un trait fait de pleins et de déliés, je coupe un peu le bout de mes pinceaux aux ciseaux (Serge Clerc, lui, les coupait encore plus haut). Je cherchais la bonne distance pour donner de la vie à la ligne, et ne pas la mettre « *en danger de mort jusqu'à son terme* », comme le disait Cocteau.

Difficile de trouver son style ?
Quand on débute, l'expérience personnelle et professionnelle est embryonnaire. Alors on s'oriente naturellement vers des hommages ou vers la fiction. Et plus tard, avec les anecdotes d'une vie bien remplie, on se dirige naturellement vers l'autofiction, un genre qui me convient mieux.

Hopper's Gaz Revisited
© Roch - Champaka

Plus j'avance dans mon travail, **plus j'aime la simplification et l'élimination de l'inutile.**

Olivia Sturgess

Olivia Sturgess
© Roch

En une année ou presque, vous signez *Life, High Life* et *Ma vie*, trois livres qui demeurent d'une grande modernité.
J'étais aux anges avec ces livres ! Je me sentais enfin libre Mais je suis revenu à la bande dessinée car, avec François Rivière, nous voulions achever de créer nos deux trilogies : celle du *Blitz* et *Une trilogie anglaise*.

À chaque fois, vous écriviez l'intégralité d'un scénario, en amont, avec François Rivière ?
Jamais ! Je veux que la vie reste très présente tout au long de ma création. Que rien ne soit fermé ! Si nous définissions ensemble, en gros, le début et la vie de nos albums, le reste devait pouvoir être modifié à tout moment. Sinon, je m'ennuyais. La fin de *À la recherche de Sir Malcom*, je l'ai trouvée alors qu'il ne restait plus que cinq planches à dessiner.

Avec le risque que cela soit bancal ?
Absolument ! Je préfère ce risque, car il crée l'émotion.

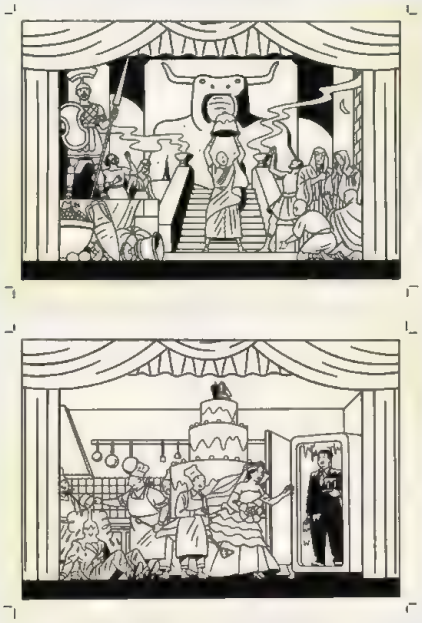
(suite page 40)

FLOC'H & CHALAND

En 2020, Floc'h a signé l'affiche des Rencontres Chaland, festival de bande dessinée qui se déroule à Nérac (47) début octobre, depuis 2008, en hommage à l'auteur Yves Chaland.

Illustration pour l'affiche des 13e Rencontres Chaland (2020)
© Floc'h

Parlez-nous de votre illustration pour cette affiche des Rencontres Chaland....
Au départ, les organisateurs m'ont demandé un autoportrait, mais je trouvais cela déplacé. Il fallait rendre hommage à Chaland, et j'ai pensé à cette image, où je serre la main d'un portrait d'Yves Chaland posé sur un chevalet. Isabelle Beaumenay-Chaland *(créatrice du festival)* m'a rappelé que la première fois que je suis entré en contact avec Chaland, je lui avais envoyé un dessin où mon personnage Albany serrait la main de son personnage Bob Fish. La légende était : « *Il est temps que nous nous rencontrions !* » J'avais complètement oublié cette anecdote, mais la concordance est amusante.

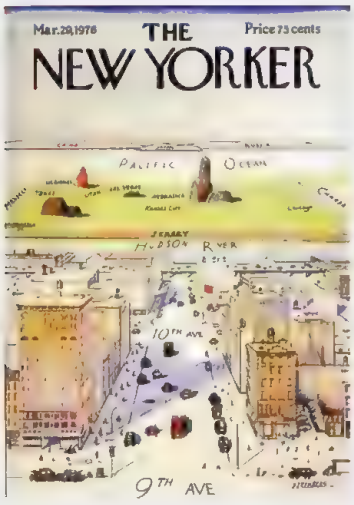


A quatre mains avec Yves Chaland, vignettes pour les chocolats Meunier
© Rivière & Floc'h / Dargaud

Avec Yves Chaland, votre relation a été très forte, au point de travailler sur des projets communs comme la campagne de communication pour la Maison de la culture de la Ferme du Buisson.
Ce n'était pas un véritable travail à quatre mains. À l'origine, on m'a commandé ce travail. J'ai proposé, avec mon ami scénariste Jean-Luc Fromental, « cinq pièces en chocolat » où je liais le passé et le présent de ce lieu qui avait abrité l'usine Meunier. Alors que je n'avais pas encore commencé, j'en ai parlé à Yves Chaland, qui m'a demandé de le laisser faire les croquis. Étant un gros fainéant, je n'ai pas refusé pareille proposition ! Je ne pensais pas qu'il allait pratiquement tout faire. Seuls l'encrage et quelques détails sont de moi. Tout le mérite lui revient...

Vous avez renouvelé cette approche sur la couverture du livre d'Alain Lachartre, *Objectif pub*.
Ce recueil accueillait beaucoup de nos travaux pour la publicité. C'est pourquoi on nous a demandé de partager cette couverture. J'ai apporté l'idée et j'ai dessiné la partie la plus facile, celle du centre !

Un souvenir de Chaland en particulier ?
Alors qu'il réalisait son album *F52*, il m'a appelé pour me proposer de corriger ses crayonnés. Après trois pages, j'ai décidé d'arrêter car je trouvais cela déplacé. Les choix d'un artiste sont souverains, et je n'ai pas à intervenir. Je n'aimerais pas qu'on le fasse avec mon travail.



Couverture du *New Yorker* par Steinberg (1976), et l'image réalisée par Chaland, à la demande de Floc'h

© Chaland & Floc'h

Dans l'exposition de Nérac, l'un de vos dessins est un hommage à l'artiste Steinberg !
C'était une commande du magazine italien *Per lui*. Ce journal m'a demandé de dessiner Paris, à Lorenzo Mattotti, Milan et à Javier Mariscal, Barcelone. Comme je partais le lendemain à New York, j'aurais dû refuser. Mais l'idée d'un hommage à l'image iconique de la vue de New York faite par Steinberg m'est vite venue, et j'ai appelé Chaland pour qu'il fasse le travail. Comme il ne connaissait pas cette image, je l'ai emmené chez Joe Allen *(fameux restaurant américain de Paris)*, réservant la table au-dessus de laquelle trônait l'affiche de Steinberg. Même si je signe ce dessin, tout est de lui et c'est magistral. Bien sûr, je lui ai donné l'argent de la commande. *(Rires)*

© Floc'h / Champaka

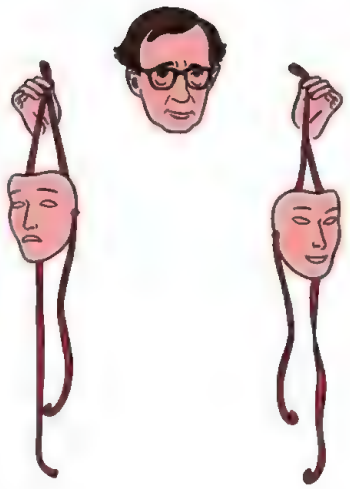
(...) **Et pourquoi la peinture ?**
Comme je voulais sortir de l'enfermement de la case de bande dessinée, j'ai commencé par de grandes toiles. Puis, ne supportant plus la forme carrée ou rectangulaire, j'ai éclaté les cadres en réalisant des formes principalement en bois peint, en abandonnant la figure mais en conservant le trait noir et les aplats de couleur. La peinture m'a appris une chose fondamentale : le vide est aussi important que le plein, voire plus.

Ensuite, vous arrêtez ce travail...
J'ai fini par comprendre – après dix ou douze ans de pratique de la peinture – que la forme pour la forme était une recherche sans fin. Et que ce n'était pas cela qui m'intéressait. Je suis alors revenu vers le figuratif avec une exposition inventaire de ma vie faite de silhouettes découpées. Puis j'ai préparé une exposition avec de très grands dessins que j'ai finalement préféré transformer en un livre, *Une vie de rêve*. Ce cheminement m'a permis de comprendre que ce qui me plaisait le plus au monde, c'était de faire des livres. Là, je peux m'exprimer librement.

Ne jamais tomber dans la caricature ou l'hyperréalisme. **Proposer beaucoup de psychologie avec le moins de traits possible.**

(à propos de l'art du portrait)

Jean Giraud disait souvent que son œuvre était le livre et non la pièce originale.
Le livre est de fait l'objet suprême parce qu'il est le plus joli boîtier pour contenir les choses qui encombrent votre esprit. Toutefois, je n'ai jamais cherché à enchaîner les livres. Il faut que quelque chose de fort m'occupe l'esprit pour que j'aie envie de me remettre au travail.



Woody Allen : illustration pour l'affiche *Melinda and Melinda* (2005)
© Floc'h

Entre deux livres, vous répondez à des commandes ?
Oui, j'ai souvent de belles demandes que je n'ai aucune raison de refuser ni artistiquement ni pécuniairement.

Vous êtes connu pour vos portraits…
L'art du portrait, c'est regarder et dévisager les gens. Or à mes débuts, je détestais faire cela. Puis j'ai finalement pris goût à cet exercice avec l'objectif de ne jamais tomber dans la caricature ou l'hyperréalisme. Proposer beaucoup de psychologie avec le moins de traits possible.

Votre portrait d'Yves Klein est une merveille…
Je lui ai peint le visage en bleu, en référence à son travail. Idée et réalisation, c'est la quintessence de mon style !

Et pour les affiches de cinéma, comment les abordez-vous ?
De la même manière ! Je ne garde que la quintessence du film. Sur ma troisième affiche de Woody Allen – pour *Melinda et Melinda* –, il ne reste plus que son visage et ses deux mains, l'une portant le masque de la comédie et l'autre celui de la tragédie.

© Floc'h / Éditions Carton

La peinture m'a appris une chose fondamentale : **le vide est aussi important que le plein**, voire plus.

La plus atypique de vos affiches, c'est celle de *On connaît la chanson*, où vous collez les portraits photographiés des acteurs sur votre dessin.
Quand Alain Resnais m'a fait venir aux studios de Joinville-le-Pont pour la projection du film encore inachevé, j'ai emporté avec moi, alors que j'ignorais tout du film, un portrait de mon ex-femme et moi accrochés à la tour Eiffel, une photo à la place de nos têtes : une image en hommage à ces photos que l'on pouvait faire dans les fêtes foraines où vous passez votre tête dans un trou et où le corps est dessiné. Une autre référence était les pochettes de disques de la jeunesse de mes parents.

Et cette idée a plu à Resnais ?
Quand il est venu me voir, à la fin de la projection, je lui ai montré cette image en lui disant : « *Voilà votre affiche !* »

Vous définissez-vous comme un artiste ou un artisan ?
Je ne suis pas un artisan car je ne suis pas assez patient et pas assez modeste. Et je dessine sur une idée, un concept qui doit me surprendre.

Quel est le sujet de votre livre *La Femme de ma vie* ?
Si je devais le résumer, je dirais que c'est d'abord une déclaration d'amour, mais aussi l'apprentissage de la nécessaire soumission mutuelle dans un couple pour qu'il fonctionne. Le mot « soumission » étant mal perçu, utilisons celui d'abandon. Il faut faire en sorte que les caractères s'accordent et, parfois, cela passe par des divergences, des disputes, puis des réconciliations… Une situation logique quand vous êtes en présence de deux forts caractères, d'autant plus quand ils arrivent chacun avec des enfants.

LA FEMME DE MA VIE

PAR **FLOC'H**
Éditions LE DILETTANTE
Album cartonné, 78 pages couleurs, disponible

UNE CHIENNE DE VIE

PAR **FLOC'H**
Éditions SEUIL JEUNESSE
Album cartonné, 62 pages couleurs, disponible

Extrait de *La Femme de ma vie* (2021)
© Floc'h / Le Dilettante

Tu mets le mot "vie" dans les titres de tes livres. Tu n'as pas pensé à en faire un qui s'appellerait "La femme de ma vie"?
On a la première page!

Votre autre belle nouveauté, c'est votre livre intitulé *Une chienne de vie*. Il y est aussi question de votre vie, puisque vous y êtes présent avec votre fille et votre chienne Ophélia...
Lors de notre installation au Pays basque, ma femme a suggéré de prendre un chien, histoire de nous obliger à marcher. J'ai accepté à condition de choisir une « marque » que j'aime bien : un teckel à poil dur. Je trouve qu'il ressemble à une loutre, un animal que j'apprécie tout particulièrement. J'y fais d'ailleurs une allusion dans ce livre. Finalement, j'ai rendu notre chienne totalement casanière, comme moi. Le Pays basque et la chienne étaient deux choses nouvelles dans ma vie et donc logiquement j'en ai fait un livre.

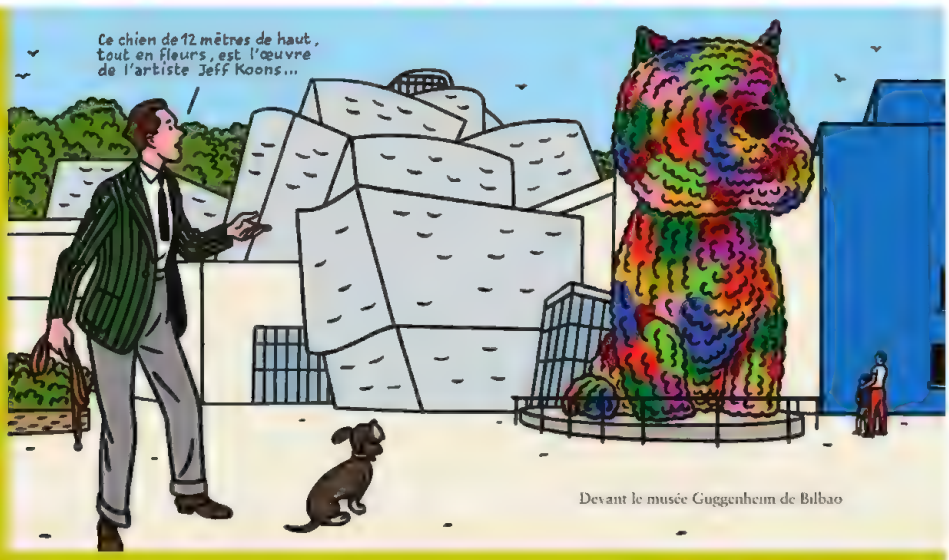
Ce livre a plusieurs degrés de lecture.
C'est voulu ! Je parle aux enfants comme je parle aux adultes. L'auteur et illustrateur Bemelmans disait : « *On n'écrit pas pour des idiots, on écrit pour des enfants.* »

J'ai été surpris par l'absence de bords tournants dans ce livre...
Je trouve que cela offre des images en trois dimensions. Si vous placez le livre devant vous, vous avez l'effet d'un *pop-up book*. Un bord tournant n'offrirait pas le même effet.

Quand est-ce qu'un livre est terminé ?
À un moment donné, ma créativité se tarit pour des raisons que j'ignore. Est-ce parce que la démonstration de mon sujet est faite ? Sans doute...

Parlons de vos choix de couverture...
Sur la première couverture d'*Une chienne de vie*, Ophélia était debout sur une chaise de cinéma. Mais ce dessin m'a vite déplu car c'était un effet trop facile à mon goût. En revanche, j'avais envie d'une couverture avec un tour noir, comme sur celle de *Coke en stock* d'Hergé, et pour contraster avec les trois autres livres dont la couverture était sur fond blanc. Pour *La Femme de ma vie*, je voulais une couverture qui soit la première image du livre pour attirer le lecteur de passage.

Qui a choisi le format poche ?
Il a été dicté par le fait que l'éditeur, Le Dilettante, ne fait que des romans. Ce format me convenait car j'ai constaté que plus un livre est grand, moins il est lu de manière adulte. *La Femme de ma vie* n'aurait pas fonctionné en grand format. Être dans une collection littéraire me satisfait et j'ai l'honneur d'être le quatre centième titre de cette maison d'édition.

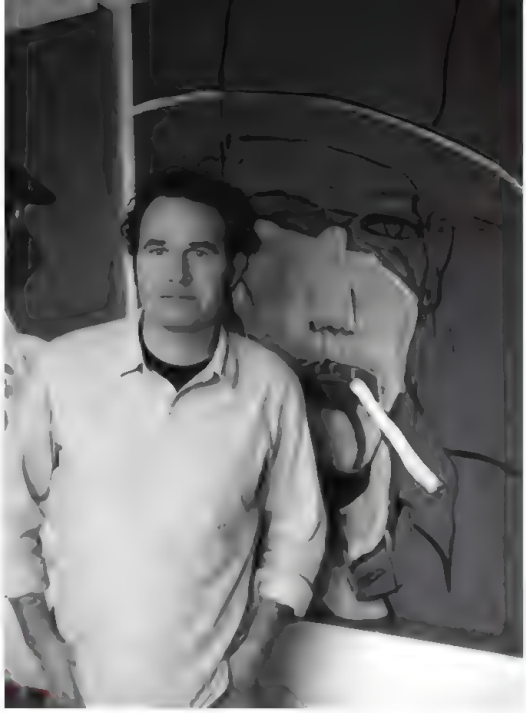


Extrait d'*Une chienne de vie*
© Floc'h - Seuil Jeunesse

The Doorman
Journal d'un New-Yorkais (1994)
© Roc'h / Dargaud

L'atelier parisien de **Nicolas Vial**, où prend place notre échange, dévoile un monde rempli d'œuvres, de livres, de couleurs et de souvenirs. « *Un capharnaüm !* » s'excuse-t-il en m'expliquant n'y avoir plus de place pour créer. Pas un jour pourtant sans qu'il ne partage sur Instagram son univers poétique parfois rehaussé d'impertinence, à l'image des dessins dont il a illustré *Le Monde* trente ans durant. Le trait élégant et aquatique de ce peintre officiel de la Marine nous embarque, libre comme l'eau, vers des rêveries où l'enfance ne se niche jamais très loin.

Par **Axelle Vlannay**



NICOLAS **VIAL**
© Photo Bruno Vial

NICOLAS VIAL

LIBRE COMME L'EAU

Votre parcours d'artiste prend sa source dans la maison d'édition familiale, où vous avez grandi.
Dans les années 1920, pour échapper au notariat auquel ses parents le destinaient, mon grand-père paternel a racheté une maison d'édition de livres d'architecture, à Dourdan, où j'ai grandi. Mon père lui a succédé. Il y a adjoint une imprimerie, ce qui lui a permis de réaliser ses livres en complète autarcie. Ni l'un ni l'autre n'ont jamais vraiment réussi à gagner leur vie, mais ils ont fait de beaux livres !

Cela a, j'imagine, influencé votre choix de devenir artiste.
À la maison, le papier, l'encre et l'espace étaient à disposition ! Nous habitions dans une grande maison. Les bureaux et l'imprimerie étaient dans un ancien grenier à blé. J'aimais particulièrement aller à la fabrication des reliures, où travaillait Christiane Lartaud, qui a été une véritable troisième grand-mère pour moi. On montait la voir sous les combles où elle travaillait sur une grande table. Elle m'y a appris à confectionner des livres et des carnets dans lesquels je dessinais.

Hommes aux journaux
Acrylique sur toile, 116 x 89 cm, collection particulière, 2008
© Nicolas Vial

Petit porteur
Encre de Chine sur papier, dessin paru dans *Le Monde* en 1998
© Nicolas Vial

La culture du papier vous a imprégné dès votre plus jeune âge…
Mon père recevait beaucoup d'échantillonnages provenant d'entreprises papetières, telles qu'Arjomari Prioux, qui n'existent plus aujourd'hui. Pour dessiner, je disposais de papiers Arches de tous les grains, couleurs et matières que je souhaitais.

Votre père était aussi, je crois, grand amateur de typographie. C'est une autre forme de dessin dont vous partagez souvent les trésors sur Instagram.
Mon père possédait tous les livres qui existaient sur la typographie. Il en était dingue ! Quand il rééditait des livres imprimés par mon grand-père, je l'aidais à redessiner les traits effacés de la photogravure. Didot, Baskerville ou encore Helvetica *(noms de polices de caractère)* étaient des noms familiers pour moi, comme un fils de paysan connaît le nom de toutes les plantes qui poussent autour de sa ferme !

Vous entretenez un rapport intime avec les livres, jusqu'à vous en servir de support pour dessiner.
Je suis entouré de livres ! J'aime effectivement dessiner sur de vieux livres ou des gravures anciennes *(Nicolas Vial me montre une planche représentant l'élévation d'une porte du temple égyptien de Karnak, à Thèbes (Louxor), qu'il a rehaussée d'un immense dromadaire peint à l'encre diluée)*. Curieusement, chez mes parents, les livres étaient rangés au grenier, dans des cartons. Mais j'allais y fouiller, à la découverte de vieux papiers et autres trésors.

Ce lien d'intimité avec le papier s'est-il prolongé lors de vos études ?
Après des études en art mural à l'école Olivier de Serres, j'ai été accepté dans un atelier de peinture aux Beaux-Arts de Paris, où la pratique du dessin n'était pas encouragée. Le soir, en rentrant chez moi, je remplissais en secret des carnets de dessin à la plume. Au début des années 1980, seules les installations avaient droit de cité dans les écoles de Beaux-Arts. Le dessin n'intéressait personne. Depuis quinze ans, heureusement, cela a évolué.

En parcourant l'édition du dimanche (du journal *Le Monde*), un jour, **je suis tombé sur le seul dessin que Topor ait jamais fait paraître dans ce journal. Déclic !**

Biographie : des habits neufs ?
Encre de Chine sur papier Arches, dessin paru dans *Le Monde* en 1999
© Nicolas Vial

Le Général de l'armée morte
Encre, aquarelle et gouache sur papier Arches, dessin inédit sur la torture en Amérique latine, 2016
© Nicolas Vial

Comment êtes-vous passé des Beaux-Arts au dessin de presse ?
Un de mes copains d'atelier achetait *Le Monde* tous les jours, si bien que je le lisais quotidiennement. En parcourant l'édition du dimanche, un jour, je suis tombé sur le seul dessin que Topor ait jamais fait paraître dans ce journal. Déclic ! J'ai décidé de proposer mes dessins. Ma persévérance à solliciter un rendez-vous auprès de François Diani, qui s'occupait alors de recruter les illustrateurs, a fini par payer. À l'époque, on ne nous apprenait pas à faire de *press-book*, aux Beaux-Arts, et je suis arrivé rue des Italiens avec mes cartons à dessin et mes toiles sous le bras ! Diani m'a très vite confié la une du *Monde dimanche*, puis un dessin par semaine dans le journal. Je ne suis plus retourné aux Beaux-Arts...

Roland Topor vous a donc ouvert une porte inattendue sur le monde de la presse.
Mon père recevait beaucoup de revues, dont *Pétrole Progrès* édité par BP, un magazine hyper graphique où des illustrateurs géniaux comme Topor et André François dessinaient. J'adorais le dessin à la plume en noir et blanc de Topor, et c'est à l'encre de Chine que j'ai d'ailleurs commencé à dessiner. Ma génération a appris à écrire à la plume, à l'école communale.

Riche et radin
Encre, aquarelle et gouache sur papier Arches, dessin paru dans le *Figaro Magazine* en 2015
© Nicolas Vial

En plus d'être extrêmement intéressants dans leur forme, André François et plus encore Topor avaient un humour grinçant, en dehors des modes. Quelle est la place de l'humour dans vos dessins ?
Je me sens gentiment provocateur. Corrosif, sans être idéologique. Je n'ai, en revanche, jamais eu l'envie de dessiner dans des journaux satiriques contemporains. Autant j'aurais adoré dessiner dans *L'Assiette au beurre*, autant je n'aime pas l'humour de certaines revues d'aujourd'hui. Ma culture du dessin de presse était celle que je m'étais constituée en lisant les livres et revues trouvés dans le grenier de la maison familiale : Vallotton, Jossot, Daumier...

Les dessins en noir et blanc de vos débuts dans *Le Monde* dégagent une force expressionniste particulièrement poignante.
J'adore l'expressionnisme allemand ! Pendant longtemps, mes dessins étaient en noir et blanc, très graphiques, car *Le Monde* n'était pas imprimé en couleurs. Je travaillais au trait, sans tramé. Puis, il y a quinze ans, on m'a demandé de passer à la couleur. Voilà pourquoi j'ai changé. Mais j'aimais beaucoup dessiner en noir et blanc.

À la fin de votre collaboration avec *Le Monde*, avez-vous continué à travailler pour la presse ?
Je dessine encore pour quelques magazines, de façon plus ponctuelle et en dehors de la presse généraliste, devenue trop formatée à mon goût. Je publie un dessin par mois dans la *Gazette Drouot*, à la rubrique Art et Droit. Quand Natalie Thiriez me le propose, je dessine aussi pour *Le 1* ou *Zadig*. Pendant le premier confinement, j'ai illustré le journal du Covid-19 de mon ami Éric Fottorino, dont le recueil a paru aux éditions Gallimard sous le titre *Le Temps suspendu*. Le magazine *Chasse-Marée*, un journal maritime de vieux gréements, vient aussi de me confier une page. J'en suis très content !

Les bateaux font partie intégrante de votre vocabulaire graphique, de même que le trait très liquide de votre dessin. Dessiner est-il une façon de naviguer ?
Toute ma jeunesse, mes parents ont loué une maison dans le nord du Finistère, une région sauvage où la culture maritime est très forte. J'y ai fait beaucoup de voile sur des vieux gréements, sans pour autant en posséder. Dessiner est sans doute une façon de voyager.

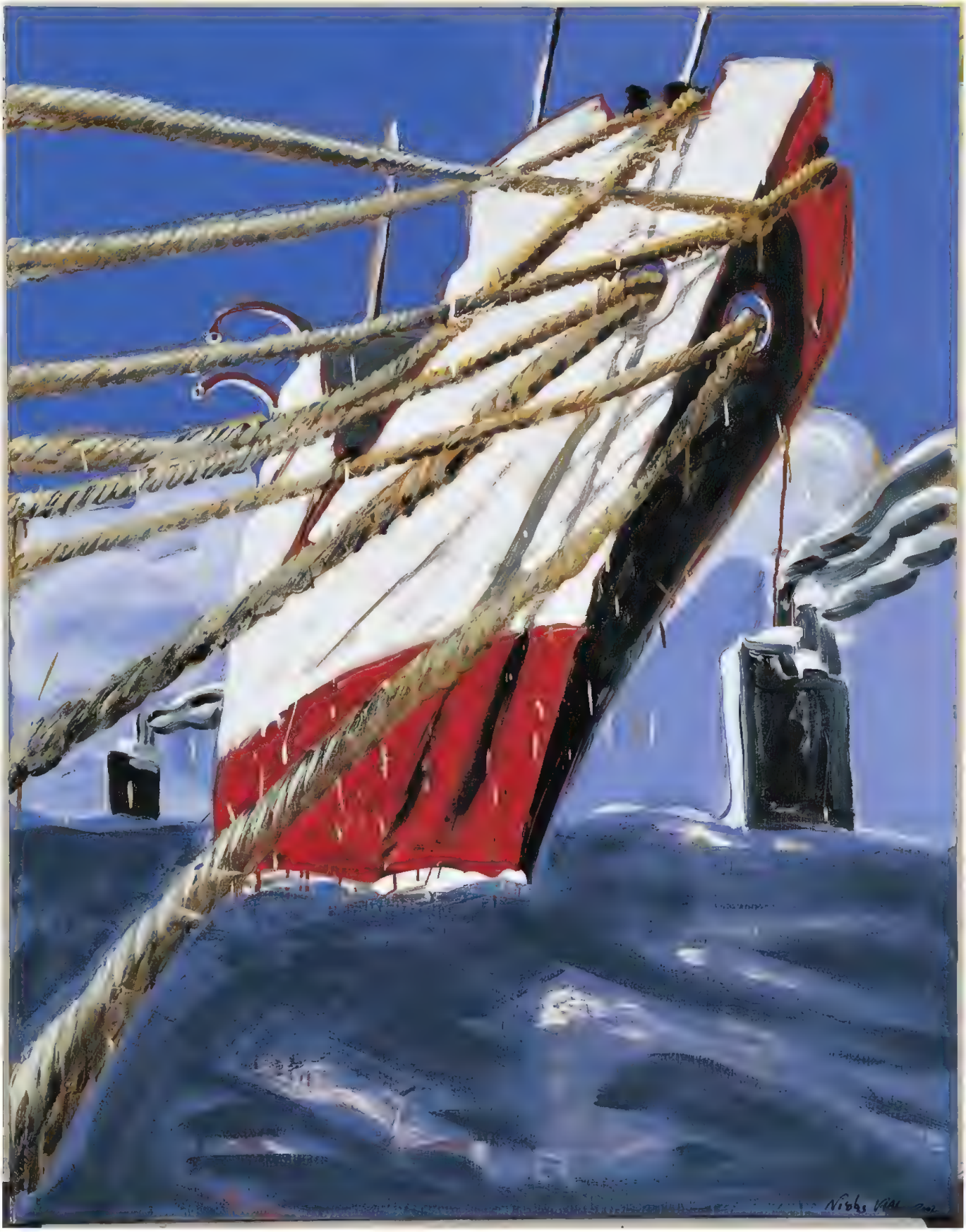
Depuis 2008, vous êtes peintre officiel de la Marine, un titre qui existe depuis 1830. Comment l'avez-vous décroché ?
En 2002, le musée de la Marine m'a consacré une belle exposition qui, en tournant en France, m'a offert une grande visibilité dans le milieu maritime. Après plusieurs années d'appels du pied de mes amis pour que je présente ma candidature au titre de peintre officiel de la Marine, une chose inattendue m'a convaincu d'accepter : le manteau digne de Corto Maltese que portent ses titulaires en tant qu'officiers de marine ! Au sud de la Loire, les marins se vêtent d'un uniforme blanc ; au nord, d'un costume bleu marine. Les peintres de la marine ont le droit de monter sur tous les bateaux de la Marine nationale. Beaucoup d'artistes que j'aime ont été peintres de la Marine : Mathurin Méheut, Paul Signac, Marin-Marie… et même Albert Marquet, seul honneur qu'il ait jamais accepté. J'en suis très fier et cela m'a ouvert nombre d'opportunités, comme peindre une fresque sur les murs d'une salle du musée de la Marine, à Paris.

Au début des années 1980, seules les installations avaient droit de cité dans les écoles de Beaux-Arts. **Le dessin n'intéressait personne. Depuis quinze ans, heureusement, cela a évolué.**

Les bateaux font penser aux voyages auxquels vos dessins nous invitent, tout comme les nombreux timbres que vous avez créés pour la Poste, très beaux bien que – petit regret – l'institution ne les fasse plus graver, mais imprimer.
Je le regrette, moi aussi ! Les timbres gravés sont désormais limités à quelques séries de portraits, malheureusement. J'ai commencé à créer des timbres en 2003. La députée européenne Pervenche Berès – fille de l'éditeur, collectionneur et bibliophile Pierre Berès – était chargée de faire réaliser un timbre pour célébrer la Charte des droits fondamentaux

Dans l'atelier de Nicolas Vial : aquarelles de cuirassés et paquebot, 2020
© Nicolas Vial, photo DR

Le Bout dehors et le Boudeur
Acrylique sur toile, 100 x 100 cm, collection particulière, 2009
© Nicolas Vial



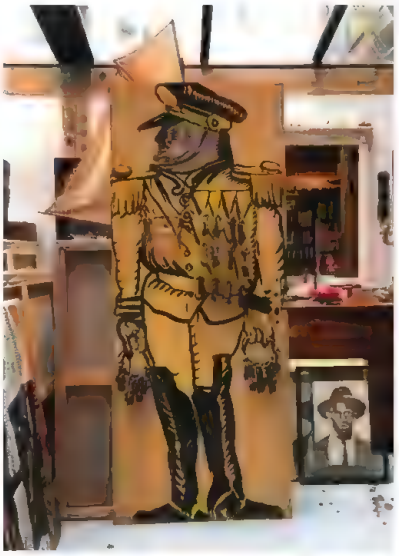
Cargo 1
Acrylique sur toile, 146 x 114 cm, collection particulière, 2002
© Nicolas Vial

Timbre pour La Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne, 2003
© Nicolas Vial, photo DR

de l'Union européenne. Elle connaissait mon travail et m'a proposé de le dessiner. J'ai ensuite créé de nombreux autres timbres pour la Poste, comme *La Mémoire de l'esclavage et de son abolition* ou *Les 70 ans du débarquement*, élu plus beau timbre de l'année en 2014 !

Timbres, dessins de presse, livres, tableaux… Votre créativité se maintient toujours en éveil. Un esprit d'enfance l'habite.
L'enfance demeure très présente en moi. Je me vois encore placer des petits Indiens en plastique sur les branches d'un arbre dans le jardin de la maison familiale. Ces changements d'échelle, récurrents dans mes dessins, créent des mondes à part entière. J'aime aussi beaucoup les jouets mécaniques. Quand j'étais petit, je fouillais dans le grenier de mes grands-parents à la recherche de ces objets : acrobates, voitures, manèges, tout ce qui pouvait se mettre en mouvement en remontant le mécanisme… J'en dessine beaucoup au feutre Posca sur mes agendas lorsque je suis au téléphone, de façon automatique, en pensant à autre chose.

Les Hommes de Malamocco
Acrylique sur toile, 130 x 97 cm, collection particulière, 2005
© Nicolas Vial



Dans l'atelier de Nicolas Vial : une porte de son ancien atelier éphémère, dessin sur un agenda
© Nicolas Vial, photo DR

Vue de l'atelier parisien de Nicolas Vial
© Photo DR

En 2016, c'est un « grand petit monde » que vous avez créé dans un couvent désaffecté où vous avez eu la chance d'élire résidence, avant qu'il ne soit démoli.
C'était un lieu extraordinaire, niché en plein cœur de Paris, dans le 14e arrondissement. Il y avait une chapelle, cent vingt cellules auparavant occupées par des bonnes sœurs. Je m'étais trouvé un atelier de 120 m² pourvu de douze fenêtres, très haut de plafond et entouré de deux jardins. J'ai peint sur tous les murs de ce lieu, aujourd'hui entièrement démoli. Je n'en ai récupéré que les portes, dont l'une est décorée du général d'une armée morte, gardien du trousseau des clés du couvent ! À la fin, les sœurs m'ont donné l'autorisation d'ouvrir le couvent quelques jours, pendant lesquels j'ai pu montrer mon travail dans un cadre hors du temps. Une sorte d'installation éphémère absolument incroyable ! J'en garde un souvenir encore ému.

Le monde de Nicolas Vial est empreint d'humour et de mélancolie. Comment se dessine-t-il dans les mois à venir ?
J'ai des cartons remplis de dessins que je destine à l'écriture d'un nouveau livre avec Didier Decoin, après *Plus un chat ?*, notre déambulation vénitienne parue aux éditions du Chêne en 2018. Quand j'aurai fait de la place dans mon atelier, j'aimerais aussi me remettre à peindre... Mon amour de jeunesse ! ■

Hommes aux chapeaux
Acrylique sur toile, 130 x 97 cm, 2009
© Nicolas Vial

Chat roux
Aquarelle sur papier à la cuve, dessin réalisé pour une boîte de macarons Pierre Hermé
© Nicolas Vial

NICOLAS VIAL **BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE**

Le Temps suspendu,
avec Éric Fottorino,
éditions Gallimard, 2020
Plus un chat ?,
avec Didier Decoin,
éditions du Chêne, 2018
Sales chats,
avec Anne Wiazemsky,
éditions de La Marinière, 2007
Une lecture du monde,
catalogue de l'exposition
à L'Adresse, musée de la Poste, 2011
Matou miteux,
éditions du Seuil, 1994

MATHIAS **AUGUSTYNIAK**
& MICHAËL **AMZALAG**
© Photo F Bosser pour *Les Arts dessinés*

En 1992, **Michaël Amzalag** et **Mathias Augustyniak** se retrouvent, après s'être rencontrés aux Arts déco, et fondent **M/M (Paris)**, une agence de design. Très vite, les deux graphistes investissent le monde de la mode, des arts et de la musique. On leur doit des campagnes publicitaires mondiales pour des marques de luxe, des affiches et des décors d'opéra et de théâtre, des clips vidéo, des pochettes de disques pour Björk, Madonna, Étienne Daho, Mathieu Boogaerts, Benjamin Biolay, Vanessa Paradis… et aussi des collaborations régulières avec des artistes contemporains comme Philippe Parreno ou Pierre Huyghe. Quelques jours après la fermeture de leur double exposition aux musées des Arts décoratifs et d'Orsay, le duo nous a longuement reçus dans ses locaux parisiens, à deux pas du canal Saint-Martin.

Par **Frédéric Bosser**

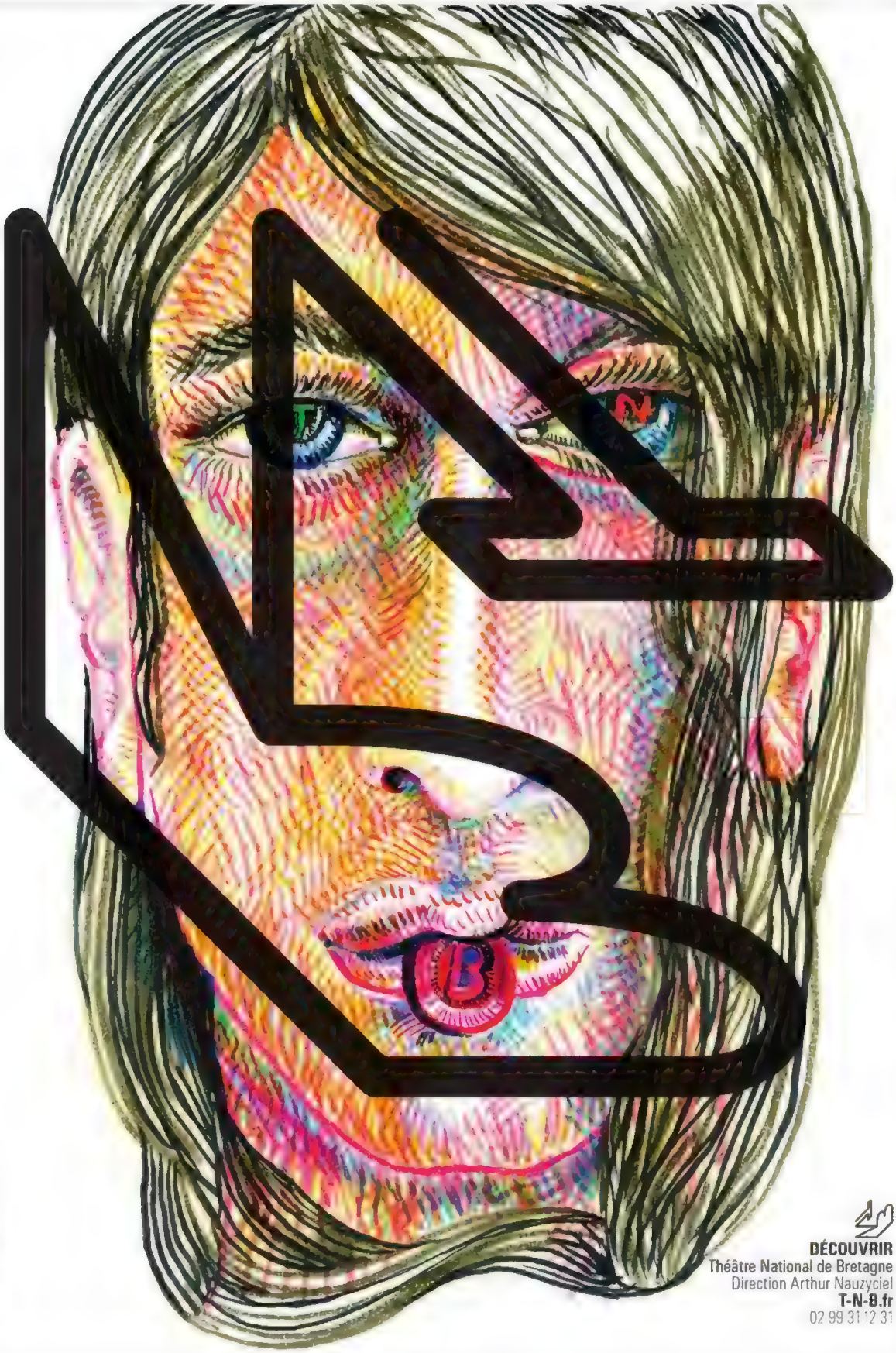
M/M (PARIS)

LES DEUX FONT LA PAIRE…

Comment naît, pour chacun, votre vocation artistique ?

Mathias Augustyniak : Je ne savais pas quoi faire après le bac, au point que j'ai essayé pendant huit mois d'étudier la biologie ! J'ai même pensé faire ingénieur des « temps libres », une profession à inventer… Quand je me suis orienté vers le destin artistique, mes parents m'ont suivi. Mais même s'ils étaient professeurs de dessin, ils tenaient à ce que je m'oriente vers un art dit « appliqué ». C'est pourquoi j'ai intégré l'école Olivier de Serres. Mais l'enseignement y était si orienté que j'ai failli ne pas obtenir mon BTS. Cette école manquait d'espaces de pensées pour moi… Alors j'ai intégré les Arts déco où je suis resté un an et où j'ai rencontré Michaël avant de partir à Londres au Royal College of Art.

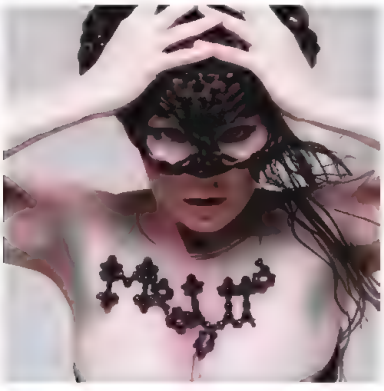
Michaël Amzalag : Pour ma part, je n'ai jamais hésité, même si juste avant le bac j'ai pensé étudier l'économie pendant… cinq minutes. En découvrant les créations de Jean-Paul Goude, Peter Saville ou Jean-Baptiste Mondino, j'ai acheté *L'Étudiant* pour savoir quelle était la voie scolaire à suivre pour faire la même chose ! J'ai découvert l'École nationale des arts décoratifs que j'ai intégrée après une année préparatoire. C'est là, comme vient de vous le dire Mathias, que nous nous sommes rencontrés, même si nous n'étions pas dans la même année ni le même groupe.



Théâtre national de Bretagne affiche (2017-2018), dess n et typographie M/M (Paris)
© M/M (Paris)

Björk, *Vespertine* (2001)
Photo : Inez van Lamsweerde & Vinoodh Matadin. Dessin : M/M (Paris)
© M/M (Paris) / One Little Indian

Björk, *Medùlla* (2004)
collier en lettres d'os dessiné par M/M
© M/M (Paris) / One Little Indian



L'alchimie a-t-elle fonctionné tout de suite ?
Michaël : Nous échangions beaucoup sur plein de sujets. Et j'en suis arrivé à penser que ses « déjà » très beaux dessins pouvaient être encore plus beaux en y mettant mon grain de sel... Je maîtrisais alors déjà fort bien le potentiel d'une photocopieuse ! Sur ce principe de collaboration, nous avons commencé à travailler des projets en commun pour des amis d'amis qui avaient besoin d'un logo, d'affiches, etc. Notre premier travail officieux a été la refonte du magazine *Les Inrocks*, où j'étais depuis six mois. Mathias était alors à Londres, et nous avons fait de nombreux allers-retours à une époque où il n'était pas aussi facile de voyager entre ces deux pays.
Mathias : C'est à ce moment-là que je lui ai présenté d'autres artistes et graphistes, dont ceux qui feront plus tard la maquette de nos livres.
Michaël : L'argent que je gagnais à ce moment-là avec divers petits boulots, je le réinvestissais entièrement dans du matériel (ordinateur, scanner, etc.) en attendant le retour de Mathias, à Paris, et la création de notre structure commune. À cette époque, on me prenait pour un fou car personne ne croyait en ces outils, qui allaient nous permettre plein d'expérimentations plastiques.
Mathias : Nous étions au début de la révolution informatique, à l'aube des années 1990, et nous voulions créer un outil de production qui permette de diffuser des signes, des images, des idées à travers tous les réseaux de communication existants à cette époque.
Michaël : Sans rien s'interdire !

Quel a été le premier travail officiel de votre agence, M/M (Paris) ?
Mathias : Peut-être la pochette de disque pour Kevin Ayers *(guitariste et chanteur britannique)*, chez Fnac Musique, ou d'Alain Manaranche *(chanteur français des années 1980-90)*, chez Polydor. Je me souviens aussi d'une autre pochette avec une photo de Jean-Baptiste Mondino que nous avons rencontré bien plus tard.
Michaël : Ensuite, nous avons travaillé pour la revue *Documents sur l'art* avec les critiques d'art Nicolas Bourriaud et Éric Troncy. À cette période, nous avons aussi rencontré le metteur en scène du Théâtre de Lorient, Éric Vigner, pour qui nous avons créé des affiches pendant vingt ans.

Votre signature commune s'impose-t-elle tout de suite ?
Mathias : Nous pensions au départ signer sous le nom FORCE. M/M est arrivé par hasard, *via* un courrier qui nous était destiné et ne s'adressait ni à l'un ni à l'autre. Cette signature a résolu l'éventuelle mise en avant de l'un au détriment de l'autre. Elle nous a aussi plu car la lettre « M » se situe au milieu de l'alphabet.

Drawer's Drawings, portfolio en papier parfumé contenant 6 dessins imprimés en bichromie (Byredo, collection L'Objet simple, 2017)
© M/M (Paris) / Byredo

Nous avons vite été conscients qu'à deux, nous serions meilleurs que seuls et **qu'il était possible à chacun d'avoir sa place dans ce duo.**

Vous donnez l'impression qu'il n'y a jamais eu de bataille d'ego entre vous deux, alors qu'au début d'une carrière, ce serait compréhensible !
Michaël : Nous avons vite été conscients qu'à deux, nous serions meilleurs que seuls et qu'il était possible à chacun d'avoir sa place dans ce duo.
Mathias : Cette mise en commun de nos savoirs s'est faite naturellement. C'est rassurant d'avoir un premier spectateur sous la main en permanence.

Michaël : Il arrive que certains projets soient initiés puis gérés de A à Z par l'un de nous ; dans ce cas, l'autre va juste mettre son grain de sel qui fera le petit plus. Ce qu'il faut, c'est garder cet effet de surprise...

Et pour les négociations avec les commanditaires ?
Michaël : Il n'y a pas de règles ! En cas d'absence, l'un représente l'autre et vice-versa. Et quand ni l'un ni l'autre n'est séduit par un projet ou par la relation avec le commanditaire, c'est qu'il ne faut pas y aller.

Vous travaillez pour des univers très différents : mode, théâtre, musique... Justement, qu'est-ce qui vous fait accepter ou refuser une commande ?
Michaël : Nous n'y allons que si nous sentons que l'on peut apporter quelque chose d'intéressant. Nous proposons un seul projet, avec un nombre de révisions prévu en fonction du budget du client.
Mathias : Pour des marques de vêtements comme Loewe, nous recherchons à chaque fois l'idée d'un scénario. Cela va donner, par exemple, l'idée d'un magazine publié deux fois par an en lieu et place d'un catalogue gratuit que les gens vont plus facilement jeter. Et comme les clients de cette marque ont tendance à les garder, ces magazines ont une réelle valeur ajoutée... Les contenus sont aussi beaucoup postés sur Instagram, ce qui permet de diffuser et de faire connaître la marque.
Michaël : Ce magazine, nous le réalisons de A à Z, excepté des pages du type de celles dédiées au Kraft Prize qui encouragent les travailleurs manuels, que nous « impose » la marque. À chaque numéro, nous essayons de trouver des collaborateurs de talent. Il arrive que certains reviennent.

Vanessa Paradis : *Love Songs*, pochette d'album LP et livret de 48 pages illustré
Photo Jean-Baptiste Mondino, dessins M/M (Paris) (Barclay, 2013)
© M/M (Paris) / Barclay

OUVRAGES DISPONIBLES

M TO M OF M/M (PARIS)

ÉDITIONS THAMES & HUDSON
Livres brochés, 456 pages couleurs, 850 illustrations
Ouvrages en anglais, disponibles en librairie

Ce doit être passionnant de pouvoir réaliser un travail sur le long terme pour une marque comme Loewe…
Michaël : Le directeur créatif de la marque, Jonathan Anderson, nous pousse à être créatifs et innovants à chaque fois. C'est un vrai dialogue qui s'instaure entre nous.
Mathias : Il en est de même avec Nicolas Ghesquière chez Louis Vuitton, Sarah Burton chez Alexander McQueen ou encore Natacha Ramsay-Levi chez Chloé.

Vous avez fait travailler, dans le passé, deux illustrateurs, Pierre Le-Tan et Jean-Philippe Delhomme…
Mathias : Ce sont les deux seuls dessinateurs de mode susceptibles de nous intéresser. Avec Pierre Le-Tan, c'était pour le carnet d'un défilé Guy Laroche. À Jean-Philippe Delhomme, nous avons commandé des gouaches pour le magazine *Interview*.

Benjamin Biolay : ***Vengeance***, pochette d'album LP, dessins et graphisme M/M (Paris) (Naïve, 2012)
© M/M Paris / Naïve

Qu'apportent-ils en plus ?
Mathias : Pour le défilé Guy Laroche, nous cherchions à obtenir un côté « vieillot », classique. Et puis le dessin permettait de montrer des robes qui n'existaient pas encore et que nous ne pouvions donc pas photographier.
Michaël : Pour le livre du making of de *2001, l'Odyssée de l'espace* aux éditions Taschen, nous avons fait appel au peintre illustrateur australien Wayne Haag. J'ai passé beaucoup de temps pour trouver celui qui conviendrait le mieux à ce projet.

Être étiquetés « mode » vous empêche-t-il de travailler dans l'alimentaire, la grande distribution ?
Michaël : Possible ! Pour autant, cela nous intéresserait de travailler sur des emballages, des bouteilles et autres objets usuels. Mais aurions-nous la même liberté ? Et, surtout, des interlocuteurs qui auraient le courage de nous défendre auprès de leurs supérieurs ?

Là où vous semblez vous faire très plaisir, c'est dans l'industrie du disque ! Des artistes comme Benjamin Biolay, Björk ou Vanessa Paradis font appel à vous en direct.
Michaël : Cela nous arrive, souvent par des amis en commun. Avec Benjamin, nous avons cherché comment le faire exister médiatiquement, alors que c'est quelqu'un de timide. Au départ, il ne voulait pas figurer en photo sur la couverture de ses disques. Dans le clip de « Paname », on l'a même remplacé par un acteur qui mimait toutes les attitudes des rockeurs ! Avec l'album *La Superbe*, Benjamin a pris conscience de son image, et il s'est libéré.

Benjamin Biolay : ***La Superbe***, album vinyle, photographie et graphisme M/M (Paris) (Naïve, 2009)
© M/M (Paris, / Naïve

The New Alphabet : N pour Nicola Peltz
(extrait d'une série de 26 lettres publiées dans *V Magazine*, 2016)
© M/M (Paris) / V Magazine

Pour la sortie d'un album, demandez-vous à réaliser l'ensemble de la communication – affiches, flyers, posters, etc. ?
Michaël : Cela vient assez naturellement lors des discussions avec la maison de disques. Nous préférons quand cela se passe ainsi car ça nous permet de mieux contrôler notre travail et de ne pas constater de digressions malencontreuses.

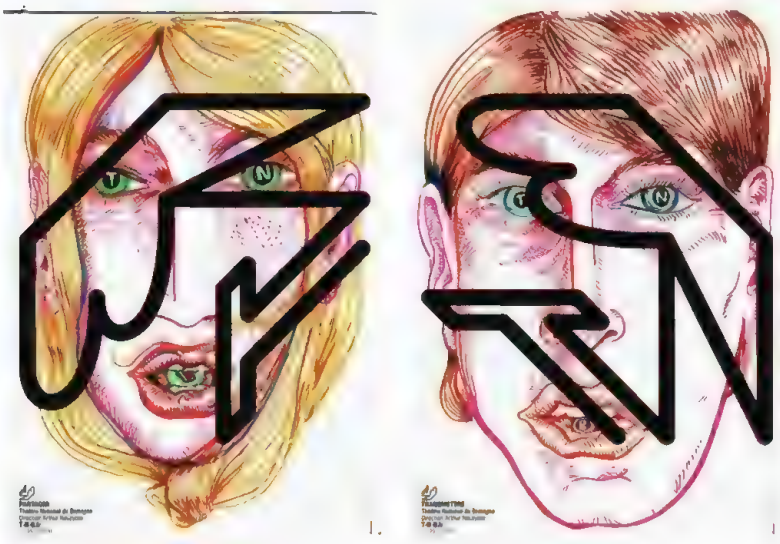
Parlons de votre récente exposition conjointe au MAD et au musée d'Orsay. Vous aimez montrer votre travail ?
Mathias : C'est important de le faire ! Il est toujours intéressant de recevoir un retour sur son travail. Cette figure imposée, qui ressemble quelque part à une rétrospective, est une façon d'exister. Rien ne nous y force… Dans le même esprit, nous venons de participer à une *master class* pour Penninghen. Avant cela, il y a eu des expositions à Tokyo, Shanghai, Stockholm, Francfort, Londres, au Consortium de Dijon…
Michaël : Cela nous demande à chaque fois beaucoup de travail.

Acceptez-vous d'être les descendants de l'école suisse de typographie ?
Mathias : Nous aimons sa rigueur ! Nous aimons aussi ses règles et la manière dont les typographes suisses peuvent les rendre plus personnelles. Dans notre travail pour Björk, tous les caractères dessinés sont ceux qu'elle incarne au moment où elle réalise l'album intitulé *Vulnicura*. La typographie exprime cela.

J'aimerais revenir sur votre travail pour le théâtre national de Bretagne : vous mélangez dessin et typographie.
Mathias : Nous avons recherché une accroche visuelle forte pour occuper l'affichage public. Chaque année, nous en réalisions trois différentes. Et, d'une année sur l'autre, nous changions de technique : crayons de couleur, puis feutres et enfin feutres, mais en pointillisme.

Comment l'idée du logo du théâtre en plein milieu des visages dessinés vous est-elle venue ?
Mathias : L'idée s'inspire du masque, de la boîte noire qui est celle du théâtre.

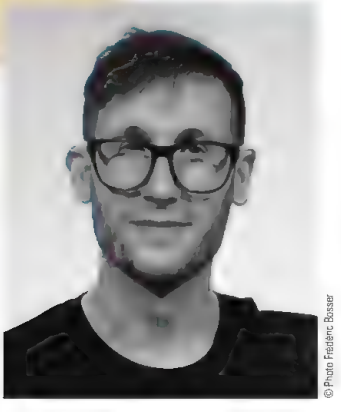
Quels sont les graphistes et artistes dont vous suivez le travail, aujourd'hui ?
Mathias : Nous aimons beaucoup le travail de Michel Quarez *(peintre et affichiste, né en 1938)*.
Michaël : Je citerais Pierre di Sciullo *(graphiste et typographe, né en 1961)*. Il signe actuellement les affiches du théâtre de la Colline. C'est un excellent typographe et graphiste.



Théâtre national de Bretagne : affiches (2017-2018), dessin et typographie M/M (Paris)
© M/M (Paris)

LES

7 Péchés capitaux



© Photo Frédéric Bosser

ALEX **HA!**

Après des études à l'ENSAAMA, **Alexandre Herrou** achève sa formation en 2008 à l'ESAIG Estienne. Il y apprend les différentes techniques de gravure et y reçoit notamment l'enseignement de Françoise Pétrovitch. Il rencontre ensuite Jules Maeght qui édite son premier travail de plasticien : une série de quatre estampes ayant pour thème la destruction de guitares électriques par des musiciens légendaires.

En 2009, il reçoit le prix Pierre Cardin pour son travail de graveur.

Par la suite, il travaille quelque temps dans les ateliers d'impression de l'ESAIG, et débute une carrière de graphiste indépendant. Parallèlement, il développe sa pratique artistique autour du dessin et de la peinture. Suite à sa rencontre avec Stéphane Blanquet et la publication d'un livre (*Bien Bas*, 2019) chez Les Crocs électriques, il expose une série de dessins (*Panneaux*) à la galerie Arts Factory. Depuis 2015, il enseigne le dessin à l'ESRA en section animation. **Frédéric Bosser**

— *L'envie* —

© 2021 Alex HAI pour *Les Arts dessinés*

La luxure

© 2021 Alex HA! pour *Les Arts dessinés*

— *La colère* —

© 2021 Alex HAI pour *Les Arts dessinés*

— ***La gourmandise*** —

© 2021 Alex HAI pour *Les Arts dessinés*

— *L'avarice* —

© 2021 Alex HAI pour *Les Arts dessinés*

— La paresse —

© 2021 Alex HAI pour *Les Arts dessinés*

– L'orgueil –

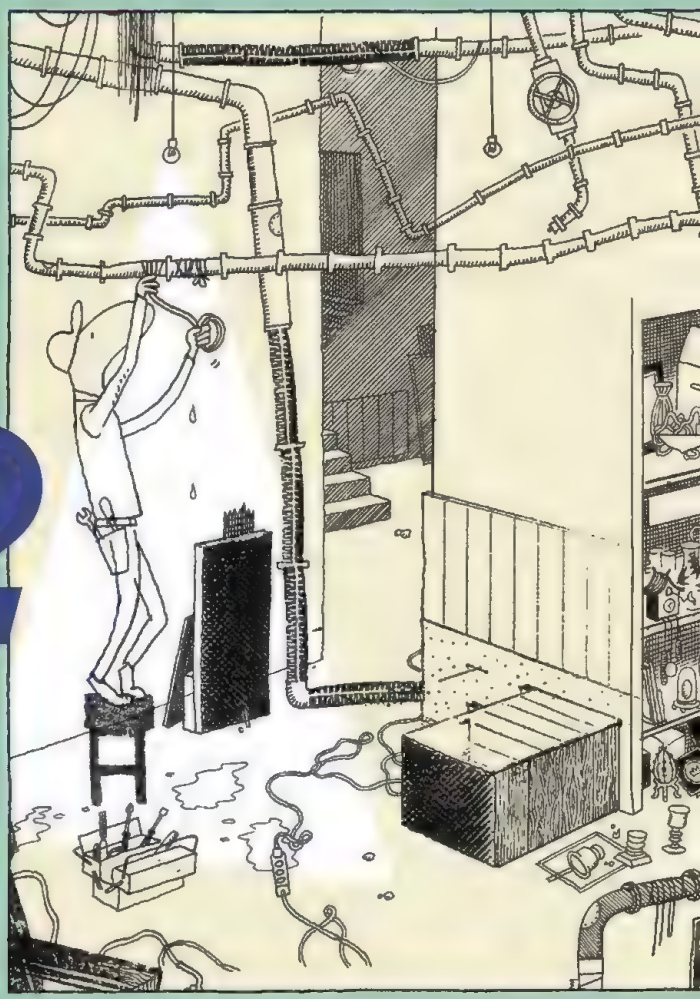
© 2021 Alex HAI pour *Les Arts dessinés*

LES ARTS DESSINÉS

BANDE DESSINÉE

86

MARTES BATHORI



72

ØYVIND TORSETER

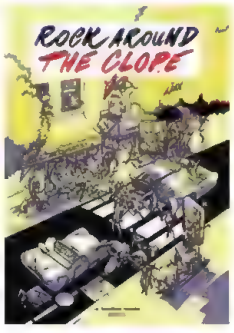
30
ADRIAN
TOMINE
TOMINE

La plume et le pinceau

Le Procès est un ouvrage mémoriel important. Pour réaliser ce hors-série publié par Les Échappés, l'équipe de *Charlie Hebdo* a envoyé le journaliste **Yannick Haenel** et le dessinateur **François Boucq** assister au procès du massacre de la rédaction, de l'assassinat de la policière de Montrouge et de la tuerie de l'Hyper Cacher en janvier 2015 qui s'est tenu du 2 septembre au 10 novembre dernier. À travers dessins et textes, les auteurs retracent le déroulement des audiences des quatorze accusés et livrent un remarquable travail d'observation et de réflexion sur une série d'événements qui ont choqué le monde. Citons comme exemple ce dessin représentant la rédaction avec des numéros pour indiquer où se trouvaient les différents protagonistes. Tout au long du procès, Boucq et ses aquarelles, Haenel et ses paragraphes nous font revivre le chemin de croix de ces journées particulières. Au final, victimes et bourreaux ont-ils eu le même traitement ? Non ! Les assassins profitent toujours des failles de la démocratie. Doit-on y remédier ? Non ! Evelyn Beatrice Hall l'a déjà expliqué en paraphrasant Voltaire ■ **GV**

LE PROCÈS
Par Haenel & Boucq, éditions Charlie Hebdo / Les Échappés
Livre broché, 216 pages couleurs, 22 €, disponible

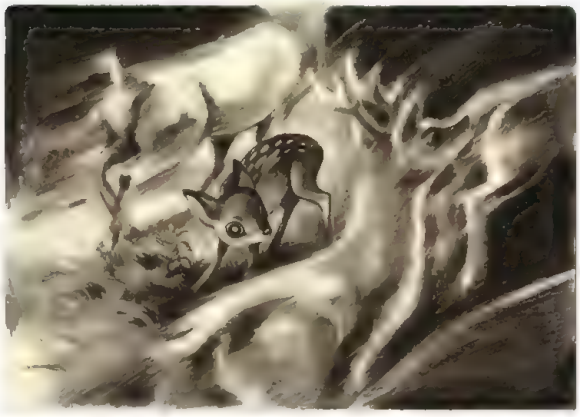
Clopin-clopant



L'éditeur angoumoisin Le Troisième Homme vient de nous envoyer une BD souple qui n'est pas sans rappeler les parutions des folles années où nous étions tous jeunes. L'engin s'appelle ***Rock Around the Clope*** et compile toute une série de strips du dessinateur **Ajax**, qui s'en donne à cœur joie pour trucider cet exercice respiratoire qui pue. Dans un style ligne claire assez personnel, Ajax résume avec brio le quotidien des accros à la nicotine. À offrir à tous les intoxiqués de France et de Navarre juste pour les chambrer bien comme il faut tout en faisant attention qu'ils ne se mettent pas à picoler pour compenser. ■ **GV**

ROCK AROUND THE CLOPE
Par Ajax, éditions Le Troisième Homme
Album broché avec rabats, 54 pages couleurs, 20 €, disponible

Le tour des galeries


© Benjamin Lacombe

Alors que le couvre-feu limite les sorties, nos lieux culturels préférés sortent l'ouvre-fun, une belle collection d'expositions à visiter en coup de vent. Non seulement le public voit des belles choses mais, en plus, le fait de visiter les différents endroits au pas de course supprime les kilos en trop à cause du confinement. Unis par le franco-belge, nos pas nous guideront aussi bien vers Paris qu'en direction de Bruxelles. À la galerie **Daniel Maghen** se déroule la très attendue exposition consacrée à **Benjamin Lacombe**, prévue initialement en décembre dernier. Pour les amateurs de livres rares, la galerie **Barbier** va éditer pour ses deux expos deux tirages limités consacrés à **Druillet** et **Jean-Claude Götting**. Disponibles sur place ou sur commande, ces ouvrages qui accompagnent les expositions en cours ou à venir vaccinent les heureux possesseurs contre le mauvais goût. Avec un ventricule à Bruxelles et un autre à Paris, le cœur d'**Huberty & Breyne** bat pour les belles choses qu'on accroche sur les murs avec les dessins préparatoires de **Philippe Geluck** ayant servi à la réalisation des vingt sculptures monumentales en bronze du célèbre Chat exposées sur l'avenue des Champs-Élysées. ■ **GV**

PHILIPPE GELUCK
Jusqu'au 9 juin
Galerie Huberty & Breyne Paris (espace du 1er étage) – 36, avenue Matignon – 75008 Paris contact@hubertybreyne.com

PHILIPPE DRUILLET
Jusqu'au 3 avril
Galerie Barbier – 10, rue Choron – 75009 Paris
www.galeriebarbier.com

JEAN-CLAUDE GÖTTING – *NOUVE*
Du 9 avril au 8 mai
Galerie Barbier – 10, rue Choron – 75009 Paris
www.galeriebarbier.com

BENJAMIN LACOMBE
Jusqu'au 17 avril
Galerie Maghen – 36, rue du Louvre – 75001 Paris

La génétique, c'est cool

Avec ce deuxième volume de ***Next Men*** concocté par les éditions Delirium, les pères et mères de famille responsables se plaisent à rêver à la douce réalité de cette bande dessinée créée par **John Byrne**. Et si l'armée était capable de modifier génétiquement la génération Z afin de couper le cordon ombilical qui s'est créé entre tous ces jeunes branleurs et leurs consoles de jeux vidéo ? Si seulement il était possible de leur implanter une puce pour qu'ils aillent faire les glands dehors à l'ombre d'un chêne. Avec *Next Men*, le tout, c'est d'y croire ■ **GV**

NEXT MEN T.2
Par John Byrne, éditions Delirium
Album cartonné, 288 pages couleurs, 23 €, disponible

La légion ne s'excuse jamais !

Dans un souci évident de faire plier moult étagères suédoises, les éditions Caurette profitent de la nouvelle année qui s'annonce studieuse pour y déposer une belle paire de livres remplie de belles choses. ***End Zone*** est un artbook consacré à l'œuvre du dessinateur et rocker breton **Cromwell**. Personnage bourru dont la table à dessin est un dolmen en pur granit des Vosges [on ignore pourquoi], l'auteur a personnellement choisi tous les dessins proposés. Dans un autre registre, ***Los Ángeles – Story-boards & chants de sirènes sur celluloïd*** de **Sylvain Despretz** revient sur la carrière de l'auteur et illustrateur au service de la machine à rêve hollywoodienne. En vingt ans de collaboration avec les plus grands noms du cinéma, cet artiste qui sait tout faire a mis en lumière les travaux de Ridley Scott et Stanley Kubrick, entre autres. Ce beau livre n'est pas seulement énorme, son contenu l'est aussi. **GV**

END ZONE
Par Cromwell, éditions Caurette
Livre relié, 228 pages couleurs, 35 €, disponible

LOS ÁNGELES
Par Sylvain Despretz, éditions Caurette
Livre relié, 424 pages couleurs, 49 €, disponible

Crayons, passeport et Pataugas

Sorti à la fin de l'année passée en plein bordel, ce superbe artbook mérite qu'on y revienne. Réalisée par **Charles-Louis Detournay** pour le texte incisif et **Jean-François Charles** pour les dessins, cette imposante monographie revient sur toutes les parties du monde où le regard de l'artiste s'est attardé pour en tirer de magnifiques histoires. Au fil des pages, ce sont les États-Unis, l'Afrique, l'Inde ou encore la Chine qui résument la carrière et les centres d'intérêt du dessinateur belge. À offrir à toutes les personnes qui ont besoin de voir des horizons nouveaux. **GV**

ARTBOOK JEAN-FRANÇOIS CHARLES
Par Detournay & Charles, éditions Casterman
Album relié, 264 pages couleurs, 45 €, disponible

Toujours plus vert

Avec ***Reverdir le Sahara***, le dessinateur **Gilles Scherlé** propose une bande dessinée qui reprend le concept d'apprendre en s'amusant en mélangeant astucieusement une intrique sur la recherche d'une personne disparue avec la découverte d'un petit monde de personnes œuvrant à reverdir un des déserts les plus arides du monde. Didactique au possible, cette histoire dessinée de manière réaliste risque fort de développer autant des envies de sauver la planète que de devenir un enquêteur belge au service de la Couronne royale britannique. Le plus incroyable dans cette histoire, c'est que près de 3 500 hectares ont déjà été gagnés sur le sable depuis le début du projet Deserto Verdo. **GV**

REVERDIR LE SAHARA
Par Gilles Scherlé, éditions Favre
Album relié, 52 pages couleurs, 10 €, disponible

Actus

Le deux-pièces cuisine d'Emmanuel Guibert

Figure de proue du vaisseau 9e art tricolore en compagnie de Catherine Meurisse, **Emmanuel Guibert** a une actualité fournie qui occupe le piste confiné. Ce coup-ci, les fans vont découvrir ***Mike***, son premier roman avec que des mots, édité dans la collection Sygne de Gallimard. Comme on pouvait s'y attendre de la part du dessinateur, le récit est très imagé. De leur côté, Les Impressions nouvelles proposent ***Emmanuel Guibert en bonne compagnie***, une monographie où l'auteur de *La Guerre d'Alan* se confie à l'érudit de la BD Jacques Samson dans une série de conversations passionnantes. Pour finir, Les Arènes BD ont choisi d'éditer ***Le Smartphone et le Balayeur***, une rencontre inédite entre un téléphone qui s'est évadé de la poche d'un costume et un balayeur tout de vert vêtu. C'est drôle et mixé avec quelques photos sur lesquelles Guibert a ajouté ses personnages. ■ **GV**

MIKE
Par Emmanuel Guibert, éditions Sygne/Gallimard
Livre broché, 272 pages, 20 €, disponible

EMMANUEL GUIBERT EN BONNE COMPAGNIE
Par Jacques Samson, éditions Les Impressions nouvelles
Livre cartonné, 160 pages couleurs, 35 €, disponible

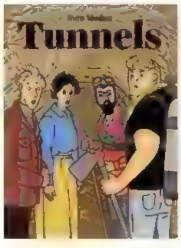
LE SMARTPHONE ET LE BALAYEUR
Par Emmanuel Guibert, éditions Les Arènes BD
Livre relié, 104 pages couleurs, 20 €, disponible

Carnet noir

La fin de l'année et le mois de janvier suivant n'auront pas fait de cadeau au monde de la BD, qu'il soit franco-belge ou américain. Le 27 décembre disparaît Arthur Berkmans, dit **Berck**, le dessinateur de la série *Sammy* pour *Le Journal de Spirou*. Le 21 janvier, c'est **Jean Graton**, inoubliable papa de Michel Vaillant, qui boucle sa valise du côté de Bruxelles. Trois jours plus tard, **Marcel Uderzo** s'en va victime du Covid-19. Pendant ce temps, outre-Atlantique, l'éditeur de fanzine **David Richard Mruz** meurt le 20 décembre. Le 30 décembre, c'est le tour du dessinateur **Ken Mahood**, bientôt suivi le 3 janvier par **William Bryan (W.B.) Park**, dont les dessins ont fait les beaux jours du *New Yorker*. Le 13 janvier, c'est le dessinateur et caricaturiste **Dick Kulpa** et le 25, **Dan Gola**, créateur du *strip Claude & Ernie*, est aussi victime de la Faucheuse. Pas cool la mort. ■ **GV**

Fantaisie *underground*

Dessinatrice israélienne, **Rutu Modan** pratique l'humour comme d'autres le krav-maga. Le pitch de ***Tunnels*** est osé compte tenu de la situation dans la zone décrite dans le livre : de chaque côté du mur qui sépare l'État hébreu de l'enclave palestinienne, deux équipes sont en train de percer un tunnel en ignorant tout des intentions de l'autre.



Si les archéologues israéliens creusent pour découvrir des vestiges du passé, ils ne s'attendent certainement pas à tomber sur des passeurs clandestins palestiniens. Sur l'échelle de la poilade pas si politiquement incorrecte que cela, Rutu Modan unifie l'internationale du décrochement zygomatique. ■ **GV**

TUNNELS
Par Rutu Modan, éditions Acte Sud BD
Album broché, 250 pages couleurs, 25 € disponible

Le Chat monumental

Prévu pour mars, ***Le Chat déambule*** par **Philippe Geluck** est l'album catalogue de l'exposition aussi incroyable que monumentale qui va se dérouler sur les Champs-Élysées de début avril à mi-juin. Ce sont pas moins de vingt sculptures monumentales du Chat qui vont transformer la plus belle avenue du monde en litière géante. Avec cette expo itinérante, les félins envahiront une dizaine de villes avant d'arriver à temps à Bruxelles pour la prochaine inauguration du musée du Chat et du Dessin d'humour en 2024. ■ **GV**

LE CHAT DÉAMBULE
Par Philippe Geluck, éditions Casterman
Album cartonné, 160 pages couleurs, 25 €, disponible

Un seul être nous manque

Les retardataires vont être heureux, après la version kiosque du printemps dernier, Dargaud et *L'Obs* coéditent ***Bretécher, Le Destin de Claire*** en version livre cartonné afin que l'engin puisse être utilisé de manière contondante lors d'une discussion un peu vive avec son thérapeute. Ouvrage aussi fourni que collectif, le livre revient sur la carrière de Claire Bretécher de *Pilote* à *L'Obs*, compile les témoignages de ceux qui l'ont connue, propose des pages prépubliées dans le magazine ainsi que sept hommages rendus par Riad Sattouf, Catherine Meurisse, Berberian ou Ruppert & Muliot, des portraits de proches réalisés par Bretécher, et même une nouvelle écrite à son attention en 1973 par Marcel Gotlib. Bref, c'est juste indispensable. ■ **GV**

BRETÉCHER, LE DESTIN DE CLAIRE
Par Claire Bretécher, éditions Dargaud / L'Obs
Album relié, 104 pages couleurs, 17 €, disponible

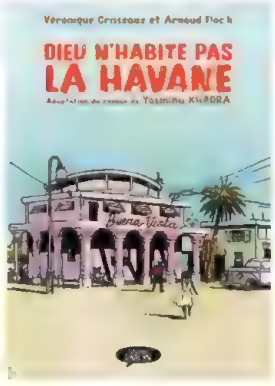
Alternative graphique

Lukasz Wojciechowski est un architecte polonais qui réalise ses BD en détournant le logiciel AutoCad de sa vocation première qui n'est pas de faire des moules à gaufres. ***Soleil mécanique*** est une fiction mettant en scène Bohumil Balda, un architecte tchèque aux prises avec les démons de la mégalomanie nazie. Au départ méfiant, il ne partage pas l'enthousiasme de ses semblables quant à ce nouvel ordre moral qui se propage autour de lui. Malgré ses doutes, l'homme finit par se laisser embarquer dans les délires de grandeur du IIIe Reich. Derrière cette BD, l'auteur rappelle la compromission d'une certaine élite au cours de la Seconde Guerre mondiale dans ce joli format à l'italienne au contenu forcément original pour tous ceux n'ayant pas lu son premier ouvrage *Ville Nouvelle* chez le même éditeur. ■ **GV**

SOLEIL MÉCANIQUE
Par Lukasz Wojciechowski, éditions Çà et Là
Album relié, 144 pages N&B, 16 € disponible

Rumba contre reggaeton

Roman de **Yasmina Khadra** paru en 2016, ***Dieu n'habite pas La Havane*** est désormais disponible en bande dessinée chez Michel Lafon grâce à **Véronique Grisseaux** (scénario) et **Arnaud Floc'h** (illustrations). Dans cette histoire, Juan Del Monte Jonava est un quasi sexagénaire qui roucoule ses espagnolades dans les cabarets de La Havane. Tout se passe bien depuis trente-cinq ans jusqu'au moment où le directeur de l'honorable maison Buena Vista lui annonce un changement de direction en vue de moderniser l'endroit. Ses services n'étant plus requis, le désormais Don Fuego privé de scène croise le chemin d'une rousse incendiaire qui va raviver son démon de minuit. Mais est-ce bien raisonnable ? ■ **GV**



DIEU N'HABITE PAS LA HAVANE
Par Grisseaux & Floc'h, d'après Khadra, éditions Michel Lafon
Album relié, 100pages couleurs, 20 €, disponible

Angoisse filiale

D'accord, ***Last Memory*** de **Yukito Ayatsuji** n'est pas un manga mais un *light novel*, un roman adapté pour les jeunes ayant besoin d'être rééduqués par la lecture. Simplement, rien que pour l'illustration de couverture réalisée par Shiho Enta (également responsable des couvertures de la trilogie *Another* du même auteur), l'adulte responsable qui sommeille en tout un chacun aimerait bien une version complètement dessinée de ce sublime roman d'angoisse à la chute tonitruante. Quand un étudiant s'inquiète pour son cas personnel alors que sa génitrice perd la boule, on se plaît à espérer que le problème est réellement génétique. ■ **GV**

LAST MEMORY
Par Yukito Ayatsuji, éditions Pika Roman
Livre relié, 416 pages N&B, 16,95 €, disponible

Présentez... crayons !

François Schuiten
© Photo F Bosser

Depuis Hergé et Edgar P. Jacobs, nombreux ont été les témoignages de scientifiques qui ont clamé toute leur admiration pour les dessinateurs ayant anticipé le futur de la conquête spatiale. À cela, quelques esprits chagrins firent remarquer qu'il était tout naturel de trouver des idées novatrices dans le travail d'auteurs spécialisés dans une bande dessinée supposée imaginer le futur.

Soixante-six ans après la sortie de *On a marché sur la Lune*, c'est au tour de la Grande Muette d'enrôler la crème de la BD d'anticipation récente dans un vaste projet supposé aider à prévoir de possibles agressions de la part d'un ennemi à déterminer. Imaginé par l'AID (Agence de l'innovation défense) au cours de l'année 2019, le projet a été officiellement lancé le 4 décembre dernier par Florence Parly, actuelle ministre des Armées.

Pour l'instant, la bien-nommée Red Team est composée d'une dizaine de noms comme le scénariste BD **Xavier Dorison** et le dessinateur belge **François Schuiten**. Selon le directeur de l'AID, Emmanuel Chiva, ce groupe de recherche extérieur à l'armée est censé penser en dehors du cadre. On croise les doigts pour ce qui est du dessinateur des *Cités obscures* qui a, jusqu'à présent, toujours su rester à l'intérieur du gaufrier, comme il est de mise quand on fait une BD. Souhaitons bonne chance à l'entreprise, afin que cette nouvelle collaboration entre l'AID et la Red Team soit une fête que nous prendrons plaisir à suivre. ■ **GV**

10

ØYVIND **TORSETER**
© Photo DR

Øyvind Torseter réalise des livres peu communs, tous parus en français chez La Joie de lire. Ses ouvrages, un peu zinzin, donnent le sourire ; ils vous transportent dans un univers semi-fantastique, souvent proche de l'enfance… sans ses terreurs nocturnes. Avec un geste assuré et d'un trait très fin, ce Norvégien est capable de varier la densité de détail de ses images au cours du récit. Un trait qui ne nuit jamais à la narration et qui, au contraire même, la sert au mieux. Le temps d'une rencontre virtuelle, il nous a ouvert la porte de son atelier nordique.

Par **Frédéric Bosser** et **Ronan Lancelot**

ØYVIND TORSETER

L'ØRIGINAL QUI VENAIT DU FRØID

© Øyvind Torseter

Dessin extrait de ***Factomule***
© Øyvind Torseter / La Joie de lire

© Øyvind Torseter

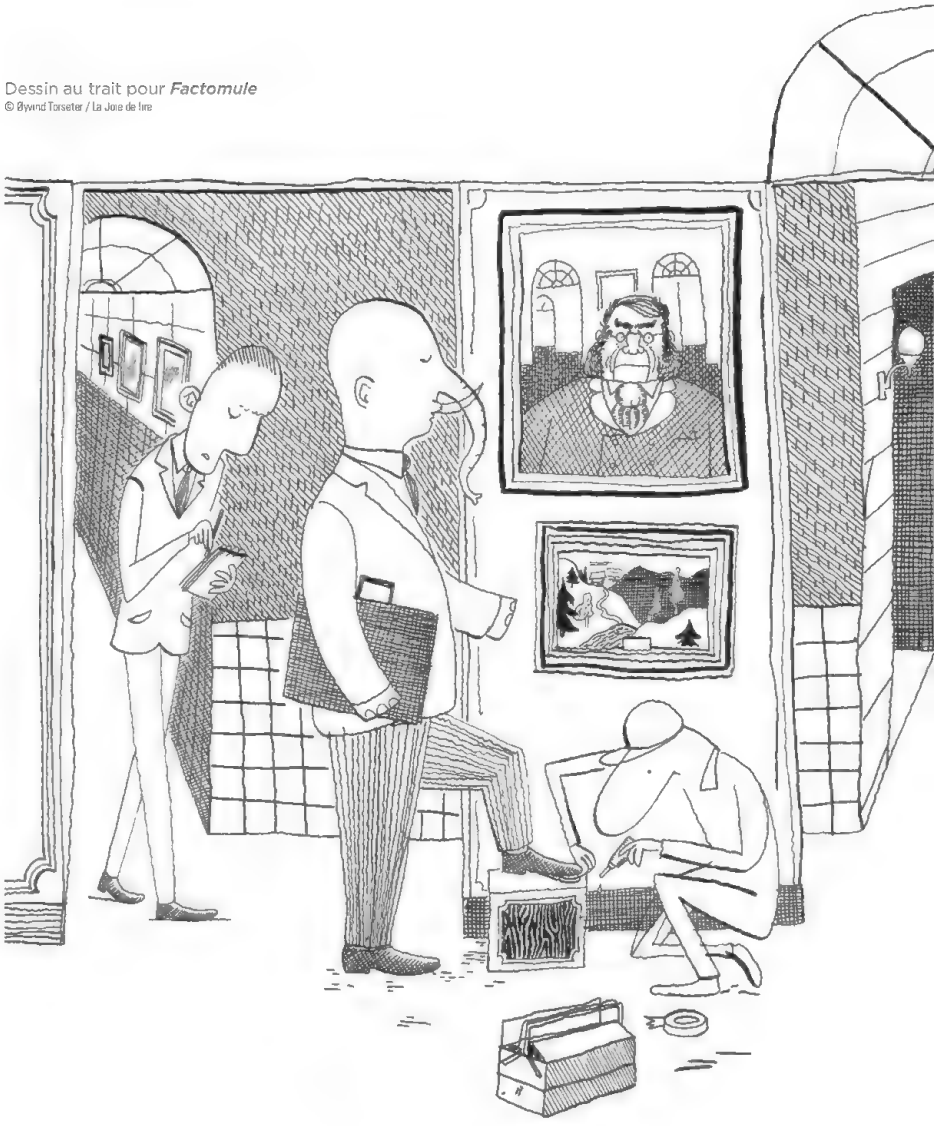
Øyvind, pouvez-vous vous présenter au public français ?
Je suis illustrateur depuis une vingtaine d'années. J'ai réalisé une dizaine de livres seul et plus d'une vingtaine avec d'autres auteurs. En tant qu'artiste, j'expose mon travail dans des galeries. Enfin, je réalise également des travaux de commande pour la presse et l'édition. Je suis officiellement free-lance. Les livres que je réalise entièrement ont tous un lien : on y retrouve les mêmes personnages, même si leurs aventures diffèrent radicalement l'une de l'autre. Je joue avec mes personnages en les plaçant, à chaque fois, dans des contextes narratifs variés. J'ai sans cesse envie d'expérimenter de nouvelles techniques, d'explorer de nouveaux genres, à chaque livre. Ce que je préfère, c'est vraiment raconter des histoires visuelles.

Quelles études avez-vous faites pour cela ?
Mon parcours a toujours oscillé entre l'art et l'illustration. Après avoir entamé des études d'art à Oslo, au Markantilt Institut, puis à la Skolen for Grafisk Design, j'ai étudié l'illustration pendant trois

Dessin pour *Mulysse*
© Øyvind Torseter / La Joie de lire

Les livres que je réalise entièrement **ont tous un lien : on y retrouve les mêmes personnages**, même si leurs aventures diffèrent radicalement l'une de l'autre.

Dessin au trait pour ***Factomule***
© Øyvind Torseter / La Joie de lire



ans au Kent Institute of Art and Design à Maidstone, en Angleterre. Je voulais vraiment m'orienter dans cette voie, mais il n'y avait pas de formation de ce type dans mon pays. Et puis, j'avais envie de voir comment cela se passait ailleurs et d'apprendre l'anglais ! Au milieu des années 1990, c'est exactement ce que l'Angleterre pouvait offrir.

Avec une idée précise derrière la tête ?
Depuis le début, l'art séquentiel m'attire beaucoup. Étudiant, j'ai donc réalisé des livres expérimentaux. J'ai beaucoup joué avec le concept même du livre, son format notamment. Les cours étaient très libres... De retour à Oslo, quand mon activité a commencé à devenir professionnelle, je me suis assagi. Hasard incroyable : mon premier livre, *Mister Random*, a été publié en France aux éditions du Rouergue en 2002 !

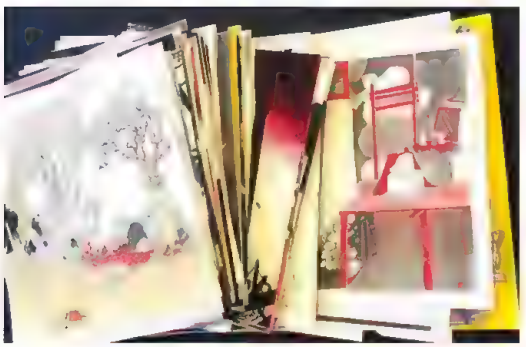
Comment la maison d'édition La Joie de lire a-t-elle découvert votre travail ?
Détours a remporté le prix fiction de la Foire de Bologne en 2008, et ils en ont acheté les droits. Ensuite, cette maison d'édition a continué à me soutenir. Mes livres sont d'abord publiés en Norvège, où je travaille avec un éditeur. En France, il vous reste à découvrir quelques-uns de mes travaux de jeunesse et quelques livres illustrés, mais finalement peu.

À quel public vous adressez-vous, à travers vos livres ?
J'ai toujours droit à cette question, et elle n'a pas de réponse ! Plus sérieusement, je pense que certains de mes livres sont tout public ; d'autres s'adressent à un lectorat plus jeune.

Comment est né votre style ? La découverte du génialissime dessinateur américain Saul Steinberg a-t-elle été déterminante ?
Je ne pense pas. J'ai toujours jonglé entre un dessin très détaillé et une approche plus minimaliste. On voit très bien ce grand écart dans *Mulysse*, par exemple. Je ne me l'explique pas !

Dessins préparatoires
© Øyvind Torseter

Dans l'atelier d'Øyvind Torseter : des centaines de dessins
© Photo DR



Qu'est-ce qui vous attire dans la narration graphique ?
Quand je dessine, je me raconte des histoires, mais tout commence par le dessin. Il doit rester libre. Au début, j'ai une page blanche, puis le dessin commence à se former et j'enchaîne avec un autre, et un autre... J'en fais peut-être entre cinquante et cent de cette manière. Et ils tournent souvent autour d'une même idée. Ensuite, je les assemble. Je tente de leur trouver une chronologie. Le verbe arrive seulement à cette étape. Quand je les sélectionne, l'histoire commence à naître. Du coup, je refais d'autres dessins qui vont servir la narration et combler les trous. Il faut que cela reste amusant. J'ai très peur de m'ennuyer. Je compare ma démarche à celle des musiciens qui entrent dans un studio et commencent à improviser jusqu'à ce qu'un morceau en sorte. Avant de commencer un livre, j'ai quelques idées vagues, mais je commence par les détails, et je divague. C'est extrêmement important de distinguer la création libre, qui surgit en premier, de l'esprit critique qui vient dans un deuxième temps et rationalise ce qui est apparu sur le papier.

Le dessin libre, c'est si important que cela ?
Oui, je dessine sur des feuilles libres en permanence. J'ai des centaines de dessins, dont j'ignore s'ils auront du sens un jour. *(Il nous montre alors des piles de feuilles.)* Regardez, sur celui-ci, mon personnage principal se trouve en prison. Comment en est-il arrivé là ? Comment cela va-t-il se passer pour lui ? On n'aura peut-être jamais la réponse... Parfois, d'anciennes images trouvent leur place dans de nouveaux récits. Les dessins sont des débuts d'histoire potentiels, des pistes encore non empruntées. Cela ne veut pas dire qu'elles ne prendront pas forme plus tard.

Craignez-vous que votre humour nordique ne soit pas compris dans les pays étrangers ?
Je n'ai aucune idée de ce qui sera compris ou non. Tant que cela me fait rire... Je ne sais pas s'il n'y a pas aujourd'hui une sorte d'humour universel. Et je tente toujours d'équilibrer l'humour et le reste.

Une planche de ***Factomule***
© Øyvind Torseter / La Joie de lire

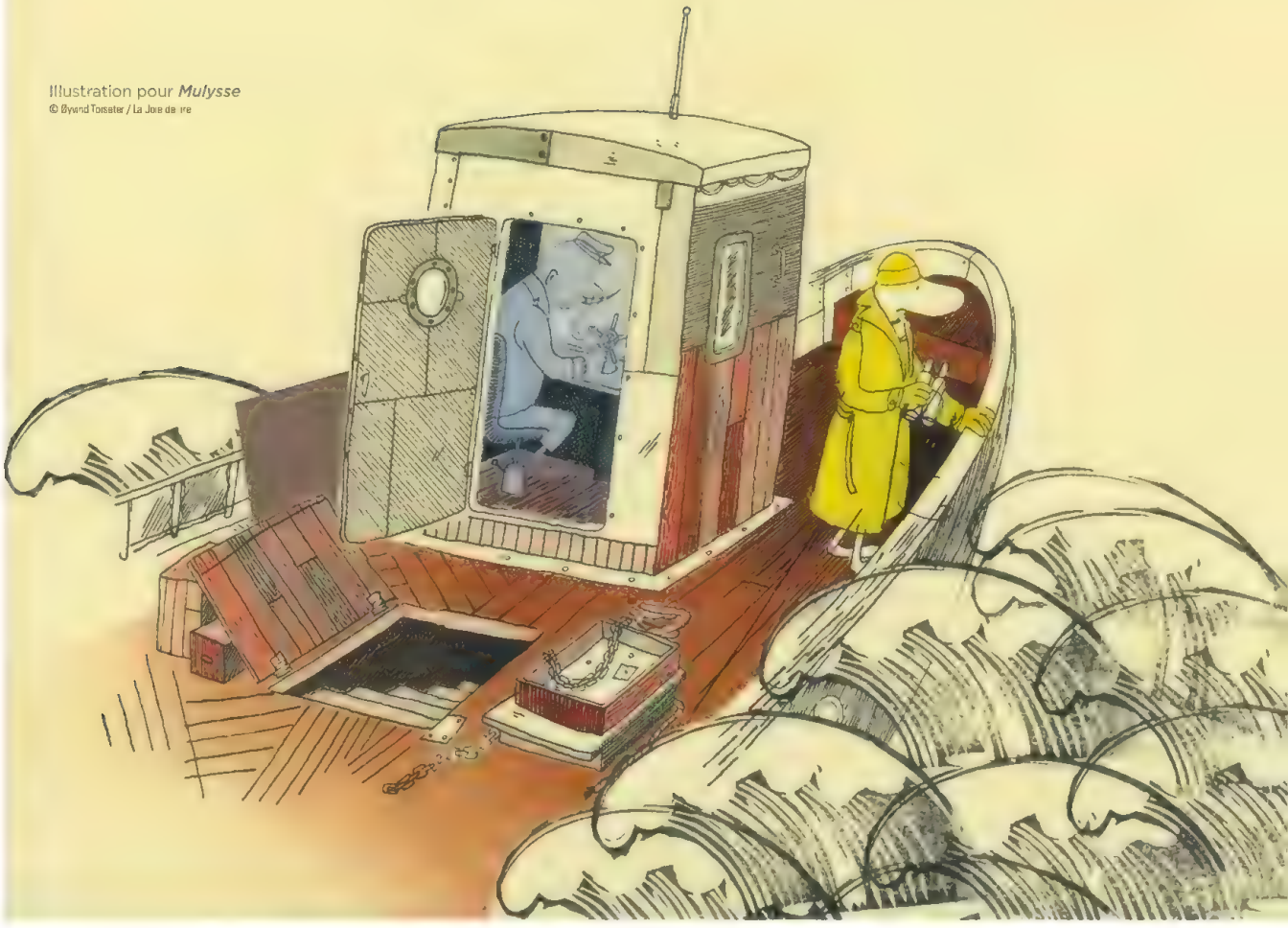


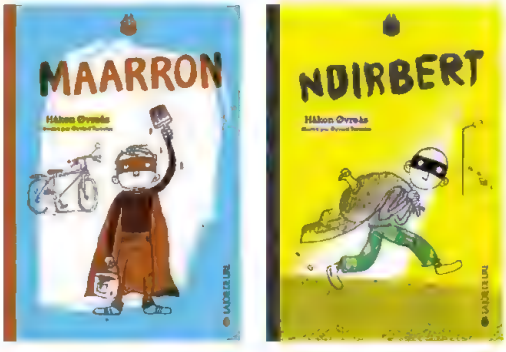
Illustration pour *Mulysse*
© Øyvind Torseter / La Joie de lire

J'ai sans cesse envie d'expérimenter de nouvelles techniques, d'explorer de nouveaux genres, à chaque livre.

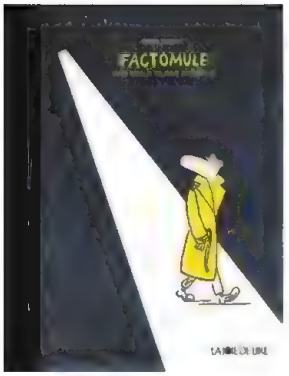
Pour les livres que vous signez tout seul, comment se déroule le processus éditorial ?
Je crée de nombreuses images, puis je rencontre mon éditeur. À ce moment-là, il faut que je verbalise mon projet pour la première fois. Cette étape me permet de me rendre compte si ce que je fais est compréhensible pour quelqu'un d'extérieur. Ensuite, nous espaçons les rencontres de manière à avoir un retour régulier sur mon travail. Quand je réalise des illustrations pour les textes d'un autre, je commence par un story-board pour savoir comment et où placer mes dessins.

Pourquoi alterner entre vos projets personnels et collaboratifs ?
Entre deux de mes livres, c'est agréable de pouvoir continuer à dessiner, mais d'une manière différente, de se mettre au service de l'imagination de quelqu'un d'autre, de quelque chose que je n'aurais pas pu imaginer moi-même. Parfois, par exemple avec Håkon Øvreås pour *Maarron*, *Noirbert* et *Bleuclaire*, la collaboration s'avère proche, et le texte n'est pas complètement écrit. Dans ce cas, l'auteur peut parfois s'inspirer de mes dessins pour développer certains points, ce qui suscite un lien plus fort entre nous. Forcément, cela crée une émulation vraiment intéressante. Il va de soi que lorsque j'adapte un conte, comme avec *Les Sept Corbeaux* des frères Grimm – qui a donné *Tête de mule* –, l'exercice est différent. Je pensais au début que ce serait trop contraignant, car ce récit avait déjà été illustré maintes fois. Mais il s'est avéré que c'était libérateur, en réalité : le texte est si connu que l'on peut prendre beaucoup de risques et jouer avec.

Avez-vous peur de la répétition graphique ?
Je ne pense pas. Si je commence à m'ennuyer, alors je sors de ma bulle. J'ouvre à nouveau les yeux sur l'extérieur afin de me nourrir de ce qui m'entoure.



Maarron et *Noirbert*,
en collaboration avec Håkon Øvreås
© Øvreås & Torseter, La Joie de lire



FACTOMULE
PAR **ØYVIND TORSETER**
Éditions LA JOIE DE LIRE
Livre cartonné, 136 pages couleurs,
disponible

Dessinez-vous d'après nature, habituellement ?
C'est rare ! En revanche, j'observe tout. Si on ne regarde pas bien ce qui nous entoure, on finit par toujours dessiner la même chaise, par exemple, ou la même corpulence ou les mêmes plantes. Mais tout se passe dans ma tête !

Est-ce pour cela que, d'un livre à l'autre, on retrouve les mêmes personnages ?
Probablement. De temps en temps, un nouveau personnage apparaît, et je vois s'il peut s'entendre avec ceux qui sont déjà là. Mes personnages commencent à prendre vie dès que je les dessine, et je dois les suivre dans ce qu'ils font. Ils vivent leur propre vie.

Quelles sont vos références graphiques ?
Plus jeune, j'aimais beaucoup Hugo Pratt, Saul Steinberg, David Hockney (plus particulièrement ses dessins) ou David Shrigley... Surtout des artistes qui ont travaillé à la plume et à l'encre.

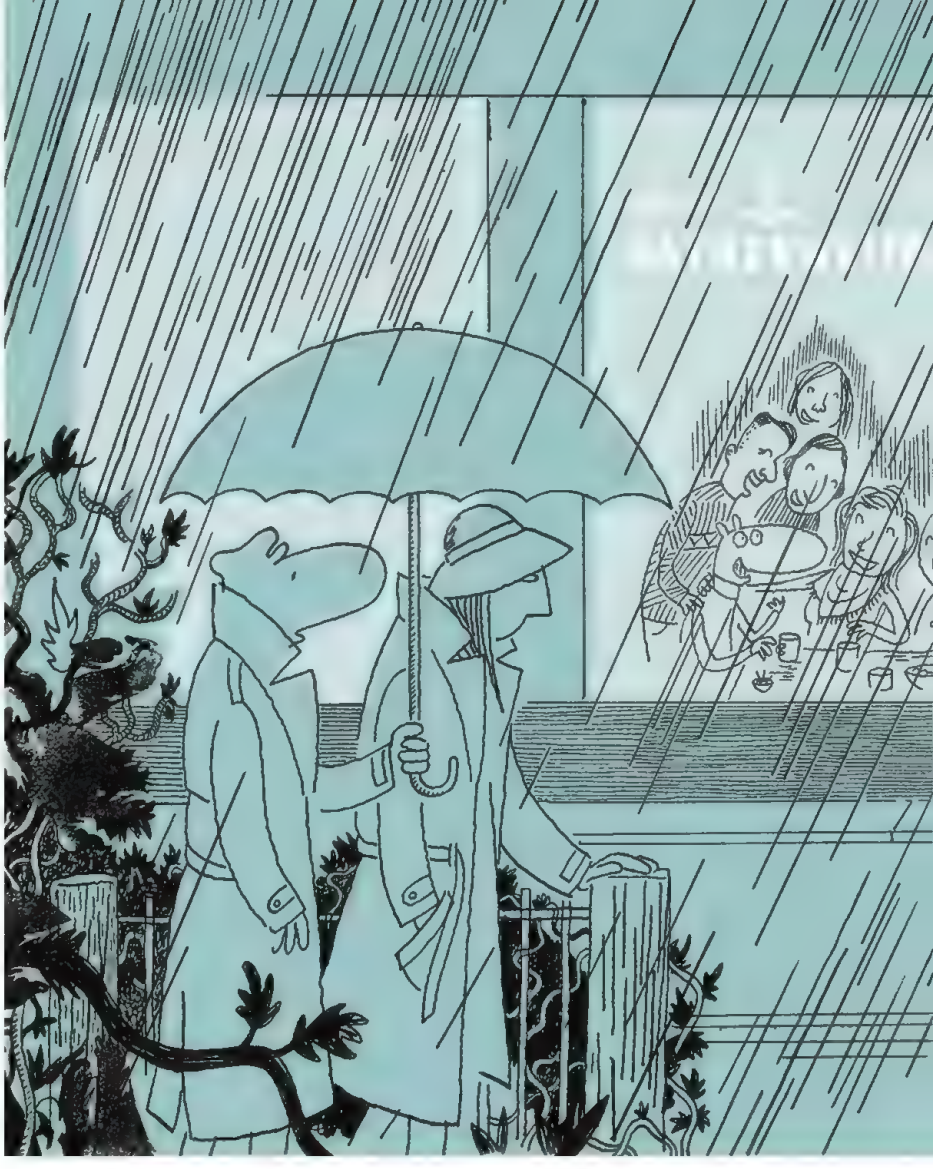
Et Tove Jansson, l'autrice des *Moumines* ?
On pourrait croire que tout le monde connaît *Les Moumines* en Scandinavie, mais je ne les ai découverts qu'assez tard. Rien n'était publié, chez nous, à l'époque où j'y ai grandi. Aujourd'hui, j'aime beaucoup son travail.

Nous supposions une plus grande influence sur votre travail quand on voit le grand nombre d'animaux que vous dessinez.
Pour le plaisir. J'adore les mélanger aux humains. Cela donne des personnages intéressants, qui ont des histoires à raconter. Je ne suis pas très fan du réalisme. C'est le décalage qui m'intéresse. Cette influence provient certainement des dessins animés aussi bien américains, comme ceux de Disney, que de l'animation des pays de l'Est, qui étaient amplement diffusés à la télévision norvégienne quand j'étais enfant, dans les années 1970.

Quelle importance donnez-vous à la couleur, dans vos pages ?
Je commence toujours par dessiner en noir et blanc, mais la couleur intervient très vite. C'est un élément aussi important que le trait. Je ne voudrais pas que la couleur serve uniquement à remplir des espaces laissés blancs ; elle doit s'inscrire dans la narration. Dans des scènes ou des séquences importantes, certaines s'imposent d'elles-mêmes.

Quels sont vos outils pour cela ?
J'utilise le plus souvent de l'acrylique, et je joue avec des calques pour masquer des zones, les recouvrir plusieurs fois parfois,

Une planche de ***Factomule***
© Øyvind Torseter / La Joie de lire



Dessin extrait de ***Factomule***
© Øyvind Torseter / La Joie de Lire

les superposer ou créer des décalages. Je bidouille… J'aime prendre le risque de le faire à même le dessin original en noir et blanc. C'est l'occasion de créer des accidents qui peuvent être heureux. C'est également pour cette raison que je n'utilise jamais de table lumineuse. Cela deviendrait ennuyeux de recopier un dessin. S'il n'y a pas de prise de risque, ce n'est pas intéressant. Quand un accident survient, non maîtrisé, c'est excitant : allez-vous le garder, vous en servir ? Recommencer ? Trouver une autre solution ? Ma théorie là-dessus, c'est que le lecteur justement voit la différence. C'est comme au théâtre : quand vous découvrez les décors, ils ne prennent vie que lorsque les acteurs y interprètent quelque chose. Eh bien, le lecteur doit s'emparer d'un livre et être actif dans sa lecture ! Je suis convaincu qu'il le fait plus facilement lorsque des accidents existent que lorsque tout est bien lisse.

Qui décide du format de vos albums ?
C'est moi et moi seul. Chaque nouveau livre commence d'ailleurs par cela. Je m'impose une règle, et la création commence de cette manière. Cette contrainte génère aussi de la créativité. Mon album *Le Trou* en est la plus importante manifestation.

Quel est votre rythme de travail ?
Depuis que je suis devenu professionnel, je ne dessine pas le week-end, histoire de me consacrer à ma vie de famille ! Je travaille dans mon studio, en semaine, à partir de 9 heures du matin, dans des horaires stables et raisonnables.

C'est important de couper pour vous ?
J'ai besoin de m'occuper de mes enfants et de laisser reposer mon dessin. Cela me donne encore plus envie d'arriver au bureau le lundi matin pour m'y remettre ! C'est un rythme que je m'efforce de respecter. Je suis libre de faire ce que je veux en dessin, dans ce cadre précis.

Que pouvez-vous nous dire de la scène de la bande dessinée en Norvège ?
Depuis dix ans, de nombreux illustrateurs et auteurs de bande dessinée ont émergé. Je partage mon studio avec une quinzaine d'artistes, par exemple. On se connaît pas mal, et leurs travaux commencent à passer les frontières depuis l'année dernière.

La Norvège a-t-elle un gros marché du livre local ?
Ici, les librairies sont devenues assez inintéressantes, ces dernières années. Elles n'ont plus beaucoup de titres à présenter et travaillent surtout les nouveautés… En revanche, le réseau des bibliothèques est excellent. Habituellement, mes livres se vendent à 2 500 exemplaires environ en Norvège. *Le Trou* a été publié dans une quinzaine de pays, les autres dans une dizaine. Je ne pourrais pas vivre uniquement de cela. C'est une combinaison de mon travail d'auteur, d'illustrateur, d'animateur d'ateliers… Et puis, mes ventes en galerie me permettent de vivre correctement, et cela me convient parfaitement.

Que pouvez-vous nous dire de votre nouveau livre, *Factomule* ?
On y retrouve mon personnage principal qui travaille pour le gouvernement en tant qu'homme à tout faire, et on lui vole son identité. Je souhaitais vraiment m'inspirer des films noirs, des romans policiers.

Avez-vous déjà pensé à travailler dans l'animation ? Votre trait pourrait bien s'y prêter…
Je m'y suis essayé il y a une quinzaine d'années, sans grand succès. En revanche, *Tête de mule* va bientôt être adapté au théâtre, et j'ai hâte de voir ça ! ■

ADRIAN **TOMINE**
Autoportrait
© 2020 Adrian Tomine

Dans ***La Solitude du marathonien de la bande dessinée***, **Adrian Tomine** retrace son itinéraire avec beaucoup d'humour et de dérision. À travers une multitude d'anecdotes, en creux, il dresse le portrait de la fracture entre les auteurs indépendants et ceux travaillant pour les grosses maisons d'édition. C'est aussi le parcours du combattant d'un artiste parmi tant d'autres aux États-Unis. Enfin, ce n'est pas la seule facette de cet auteur attachant qui signe également régulièrement des couvertures justes et délicates du célèbre hebdomadaire *The New Yorker*. Nous sommes allés à la rencontre d'un auteur très réservé.

Par **Ronan Lancelot**

ADRIAN TOMINE

PRINCE SANS RIRE

Vous souvenez-vous du premier dessin qui vous a marqué ?
Au milieu des années 1970, j'avais beaucoup de comics à la maison. Pour autant, je ne saurais dire lequel m'a le plus marqué, mais les Marvel, DC et *Archie* sont restés gravés dans ma mémoire.

Vos parents lisaient-ils des comics ?
Pas du tout ! En revanche, comme pour la majorité des enfants aux États-Unis, ce n'était pas le genre de lecture qui était mal vue. Et puis, pour ma part, je dévorais de tout, donc cela ne posait pas de problème. Cela en posait même d'autant moins que, très jeune, j'ai commencé à faire mes propres bandes dessinées et qu'ils m'ont encouragé à le faire.

Quel âge aviez-vous ?
Deux ans, je pense. Je n'en ai pas de souvenirs, mais j'ai gardé les dessins ! C'était très primitif, mais on peut déjà voir que je tente d'en faire. Je dessinais des cases, des bulles… même avant d'apprendre réellement à écrire.

Quand avez-vous réalisé pouvoir en faire votre métier ?
Très tôt également ! Je suis le genre de personne qui s'est toujours demandé comment on fabriquait des choses. Que cela soit les romans, les films, les bandes dessinées… C'est là où l'on peut deviner une distinction importante entre différents fans de comics. Il y a ceux qui sont fascinés

Illustration pour *The New Yorker*

© Adrian Tomine - The New Yorker

Jeune, **je pensais que j'irais à New York travailler pour Marvel**, et que je participerais à cette grosse machine, pour des crayonnés ou de l'encrage.

par les histoires, par des cycles, qui se laissent emporter par ce qu'ils lisent et ne cherchent pas plus loin. Et puis il y a ceux qui distinguent les artistes, reconnaissent qui réalise les crayonnés, qui sont les encreurs, s'intéressent aux scénaristes importants. Ceux-là ont conscience que derrière les pages se trouvent des créateurs. J'ai pris ce virage assez tôt. Je voulais savoir qui faisait quoi. Et je voulais trouver d'autres créations qu'ils auraient pu signer. Par exemple, chez Marvel, ce sont les pages de Ditko ou de Romita que j'adorais. À mon époque, Marvel réimprimait les premiers numéros de ses séries très régulièrement. Donc ce n'était pas difficile à trouver. Jeune, je pensais que j'irais à New York travailler pour Marvel, et que je participerais à cette grosse machine, pour des crayonnés ou de l'encrage. Je considérais donc que cela pouvait devenir un métier. Évidemment, ce n'est pas le parcours que j'ai choisi. Je me suis désintéressé de ce genre de production, donc je ne voulais pas en faire moi-même. Et puis, c'est un peu comme au basket. Plein de gamins rêvent de devenir professionnels, et peu le deviennent. J'ai juste choisi une voie différente des pros que j'admirais gamin.

ET QU'EST-CE QUE TU VEUX FAIRE QUAND TU SERAS GRAND, ADRIAN ?
DESSINATEUR CÉLÈBRE.
PFT
HA HA
VOYEZ-VOUS ÇA ! CÉLÈBRE ! COMME... WALT DISNEY ?
NON.
COMME JOHN ROMITA.
ET QUI ES CE-
C'EST LE PLUS GRAND DESSINATEUR DE SPIDER-MAN QUI AIT JAMAIS EXISTÉ, MÊME SI C'EST PAS LUI QUI L'A CRÉÉ, PARCE QUE ÇA C'EST STAN LEE ET STEVE DITKO, UN AUTRE DESSINATEUR QUE J'ADORE AUSSI MAIS PAS AUTANT QUE...
D'ACCORD, D'ACCORD ! JE CROIS QUE TOUT LE MONDE A COMPRIS, ADRIAN.
HA HA HA HA HA

1982 : Adrian Tomine fait sa rentrée...
© Adrian Tomine / Cornélius

Les bandes dessinées européennes ont aussi joué un rôle important dans cette éducation...
Quand j'étais très jeune, j'habitais dans une petite ville de l'Oregon où j'avais déjà de la chance de trouver des comics américains, alors les européens, c'était impensable. C'est arrivé plus tard, je les ai découverts vers dix ou onze ans. Mœbius commençait à être traduit...

Cela n'a rien à voir avec la production américaine, n'est-ce pas ?
Oui, les thèmes sont bien plus variés, les formats aussi... Le marché américain était, et est toujours, tellement dominé par les super-héros, et tout ce qui en dépasse est inhabituel. Le *mainstream* américain a toujours été très formaté et c'est certainement pour cela que, vers douze ans, je m'en suis détourné pour m'intéresser à la bande dessinée alternative américaine. La scène alternative des années 1980 et 1990, elle-même héritière des comics underground des années 1960, m'a certainement beaucoup influencé. Aujourd'hui, cet héritage est contesté par les nouveaux artistes qui considèrent qu'il ne faut regarder que jusqu'à Gary Panter, ou aux frères Hernandez, mais je suis tout à fait conscient

Des années plus tard...
© Adrian Tomine / Cornélius

HAHA HAHA
HAHA
EEEEEEERR
HAHA
HAHAHA
ATTENDEZ ! SI VOUS VOULEZ VRAIMENT LA FAIRE SCHLINGUER, ON PEUT RAJOUTER DES MOUCHES !
ET VOILÀ, UNE CROTTE DE CHIEN BIEN PUANTE !
HAHAH
HAHA
HA
CLAP
CLAP
CLAP
CLAP
NORA A L'AIR SI FIÈRE DE MOI ! ELLE RAYONNE !
C'EST GAGNÉ !
CE SOIR-LÀ.
HEIN ? QUOI ?
Chers parents,
Comme vous l'avez peut-être appris, nous avons eu aujourd'hui la visite d'un intervenant. Nous ne savions rien à l'avance du contenu de son exposé, et tenons à vous présenter toutes nos excuses si ce dernier vous a offensés, vous ou votre enfant. Nous tâcherons d'être plus sélectifs à l'avenir.
Cordialement,

112

de l'historique de ce mouvement. Et puis j'ai habité dans la région de San Francisco où une grande partie de cette tendance est née. Donc j'ai rencontré pas mal de pionniers. Je me souviens des fêtes de la maison d'édition Last Gasp où l'on pouvait en rencontrer pas mal, d'ailleurs ! Je m'inscris dans cette tradition.

Vous n'avez jamais pensé à vous lancer dans des strips ? Pour les journaux ?
J'adore *Peanuts*, et Schultz est encore une de mes grandes influences. J'adore le fait que les éditeurs republient aujourd'hui les strips de la première moitié du XX[e] siècle. J'ai découvert comme ça *Little Orphan Annie*, *Gasoline Alley*, *Krazy Kat*, *Barnaby*. Mais quand j'étais enfant, on ne les lisait pas dans les journaux ! Il n'y avait que *The Far Side*, de Gary Larson, qui était formidable mais impossible à reproduire. Cela ne m'a donc pas incité à en faire moi-même.

Comment avez-vous commencé à vous autopublier ?
J'étais tout seul dans mon coin, isolé. Je n'avais pas d'ami ou de mentor qui aurait pu me montrer comment faire. J'ai appris à fabriquer mes productions en observant ceux qui en réalisaient dans leur coin. J'envoyais de l'argent, et je recevais les mini comics de Chester Brown, Julie Doucet ou encore Terry LaBan. Ces gens-là m'ont influencé en matière de style, de contenu, mais aussi dans la manière dont on pouvait, très concrètement, réaliser ses propres albums. Comment on plie le papier, comment on agrafe les pages... Il faut se souvenir qu'on n'avait pas encore Internet ! J'ai forcément été influencé par ce que je lisais à l'époque. Je me souviens d'avoir été enthousiasmé par ce que pouvaient publier Fantagraphics et Drawn & Quarterly à cette époque-là. Et puis le travail d'Harvey Pekar... Je voulais en faire ma propre version.

Dans votre nouvel album autobiographique, vous décrivez un parcours complexe, dans un milieu qui l'est tout autant. C'est assez dur...
Oui, c'est possible, mais c'est un milieu certainement moins compliqué que ceux du cinéma ou de la musique. Dans l'ensemble, c'est tout de même un environnement constitué de gens qui ont plus de similitudes que de différences. Je pense que si j'étais coincé dans un ascenseur avec un dessinateur de n'importe quel autre genre, qui bosserait pour n'importe quel éditeur, on trouverait de toute façon des choses à se dire. Nous avons tous la même envie initiale, mais nous avons juste choisi des chemins différents pour nous exprimer.

LA SOLITUDE DU MARATHONIEN DE LA BANDE DESSINÉE
PAR **ADRIAN TOMINE**
Éditions CORNÉLIUS
168 pages en trichromie, disponible

Illustrations pour *The New Yorker*
© Adrian Tomine / The New Yorker

Vous êtes particulièrement dur envers vous-même…

Quand je me suis lancé dans ce projet, j'ai estimé que si je devais me moquer des comportements humains, il fallait que j'en sois la première cible. Au début, j'accumulais les anecdotes. J'en notais certaines dans mes carnets. Au fil des années, j'ai jonglé avec la manière dont je pourrais m'en servir. J'avais imaginé créer une fiction qui pourrait puiser là-dedans, qui se déroulerait dans un autre milieu que celui de la bande dessinée, et puis c'est devenu trop compliqué. Pourquoi imaginer une industrie fictive alors que je pouvais m'en tenir au réel qui était déjà bien plus surprenant qu'on pouvait le croire ? Il fallait aussi préserver la crédibilité de ces anecdotes. Si je les avais transposées dans un autre contexte, elles n'auraient pas été crédibles, alors qu'en me représentant, je cautionne ce qui s'est réellement passé.

Quand je crée une bande dessinée, je vais à l'essentiel dans mon dessin, alors que **lorsque je réalise une illustration, elle doit tenir toute seule.** Je dois la composer de manière bien plus détaillée.

Vous êtes également connu comme illustrateur, plus particulièrement pour le *New Yorker*. Est-ce un autre métier ou considérez-vous que c'est le même ?

Ce sont deux métiers différents. Ils se nourrissent l'un l'autre, mais cela n'a rien à voir. Dans l'illustration, il s'agit d'un travail collaboratif. On travaille avec un directeur artistique, pour une publication spécifique, et il y a beaucoup d'allers-retours, de négociations. Moins aujourd'hui forcément, maintenant que j'ai de l'expérience, mais c'est toujours plus que lorsque je réalise mes livres de A à Z. Graphiquement aussi, il s'agit d'un travail vraiment différent. Quand je crée une bande dessinée, je vais à l'essentiel dans mon dessin, alors que lorsque je réalise une illustration, elle doit tenir toute seule. Je dois la composer de manière bien plus détaillée.

Dans une bande dessinée, le rythme est important, non ?

Oui. Il y a beaucoup de techniques que l'on peut enseigner en bande dessinée. Si vous rencontrez un gamin qui veut en faire, vous pouvez lui transmettre de nombreuses astuces, mais il y a beaucoup de techniques qui ne s'acquièrent qu'au

fil du temps par la lecture d'autres bandes dessinées, par la réalisation de pages, et le rythme en fait partie. Même après quarante ans de pratique, je peux dire quand cela ne fonctionne pas, mais je suis bien incapable d'expliquer comment faire pour que cela marche.

Vous êtes très attaché à votre maison d'édition historique, Drawn & Quarterly, dont vous parlez dans votre album...
Je collabore avec eux depuis que j'ai dix-neuf ans. Nous avons développé une manière de travailler très libre. Je n'ai ni agent ni avocat. Ils me soutiennent quoi que je fasse. Pour ce nouvel album, j'ai travaillé tout seul au moins sur la moitié du livre avant de leur montrer quoi que ce soit. Il me restait environ un an de travail quand je leur ai présenté mon boulot. Nous avons parlé du format du livre, et ils étaient partants. Ils m'ont donc laissé faire.

Cela veut dire que vous n'avez pas touché d'avance sur droits ?
À la moitié, si, une petite avance, mais l'idée de toucher des droits me motive beaucoup. Sinon, je ne sais pas si je pourrais terminer mes livres. Ce qu'il y a d'attrayant chez Drawn & Quarterly, à ce sujet, c'est qu'ils gardent mes albums au catalogue, donc la probabilité de toucher des droits est assez importante. Je préfère recevoir des droits au fur et à mesure, c'est plus rassurant que de toucher une certaine somme en une fois. Je trouve terrifiant le système Marvel selon lequel vous êtes payé à la page, tous les mois, et il faut travailler en permanence. J'aurais l'impression d'être dans une cage de hamster à pédaler sans m'arrêter. Et puis cela supposerait de travailler sur des personnages qui ne vous appartiennent pas. Je suis partagé quand j'entends des dessinateurs travaillant dans ce système et s'énervant parce que quelque chose qu'ils ont inventé dans ce contexte se retrouve sur grand écran dans un *blockbuster* et qu'ils ne touchent rien. Je suis désolé pour eux et, en même temps, ce n'est pas comme s'ils ne savaient pas dans quoi ils se lançaient.

J'ai l'impression que votre travail est peut-être mieux connu en France qu'aux États-Unis...
Je crois que le *mainstream* américain décline. Il n'existe que pour créer des licences cinématographiques. Et puis le système de distribution ne fonctionne plus vraiment, les librairies spécialisées ferment... Je me sens plus à l'aise dans le modèle économique que j'ai choisi, qui diffuse dans des librairies généralistes, qui présente des bandes dessinées sous forme de livres...

Sur quoi travaillez-vous aujourd'hui ?
Depuis un petit moment, quand je ne réalise pas d'illustrations, je me consacre à l'écriture de scénarios. Il y a des adaptations de mes bandes dessinées, comme le film en tournage en France en ce moment réalisé par Jacques Audiard, et puis d'autres projets dont je ne peux pas encore parler pour le moment. Et puis je réfléchis à un nouvel album... ■

ET LE PIRE C'EST QUE JE N'AIME PAS VRAIMENT LES BD ! D'ACCORD, C'EST PAS VRAI MAIS ÇA DURE DEPUIS QUE J'AI DEUX ANS, CE QUI NOUS FAIT QUARANTE-DEUX ANS !
ET SI J'AI UN TANT SOIT PEU RÉUSSI DANS CE MILIEU, C'EST SEULEMENT PARCE QUE J'AI ÉTÉ COMPLÈTEMENT MONOMANIAQUE PENDANT TANT D'ANNÉES !
ÇA N'A RIEN À VOIR AVEC LE TALENT OU MES CAPACITÉS... JE SUIS SÛR QUE J'AURAIS PU ÊTRE À PEU PRÈS À LA HAUTEUR DANS N'IMPORTE QUELLE AUTRE DISCIPLINE SI JE M'ÉTAIS AUTANT FOCALISÉ DESSUS.
ENFIN, PEUT-ÊTRE PAS EN SPORT, MAIS TU VOIS CE QUE JE VEUX DIRE.
HONNÊTEMENT, JE NE SUIS PAS SÛR QUE CE SOIT UNE FAÇON TRÈS SAINE DE VIVRE SA VIE. JE N'ENCOURAGERAIS PAS NORA OU MAY À SUIVRE LA MÊME VOIE QUE MOI.
J'AI PASSÉ MON EXISTENCE À CONSIDÉRER QUE TOUT CE QUI N'IMPLIQUAIT PAS DE TRAVAILLER SUR MES LIVRES ÉTAIT UNE PERTE DE TEMPS. C'EST COMPLÈTEMENT DÉLIRANT !

Extrait de *La Solitude du marathonien de la bande dessinée*
© Adrian Tomine / Cornélius

MARTES **BATHORI**
© Photo DR

Saucisson pur porc
(encre et crayon de couleur 57 x 38 cm)
© Martes Bathori / ION, courtesy Arts Factory

Qui est **Martes Bathori** ? Une anagramme, mais encore ? Auteur de bande dessinée, sculpteur de carton, céramiste et même vitrailliste, Martes est avant tout un esprit libre. La publication de ***Lola, reine des porcs***, aux éditions The Hoochie Coochie, et d'***Utopia Forever***, chez ION Édition, nous donne l'occasion de revenir sur le parcours singulier de cet énigmatique personnage… et de livrer quelques-uns de ses secrets.

Par **Axelle Viannay**

MARTES BATHORI

L'EXPRESSION **LIBRE**

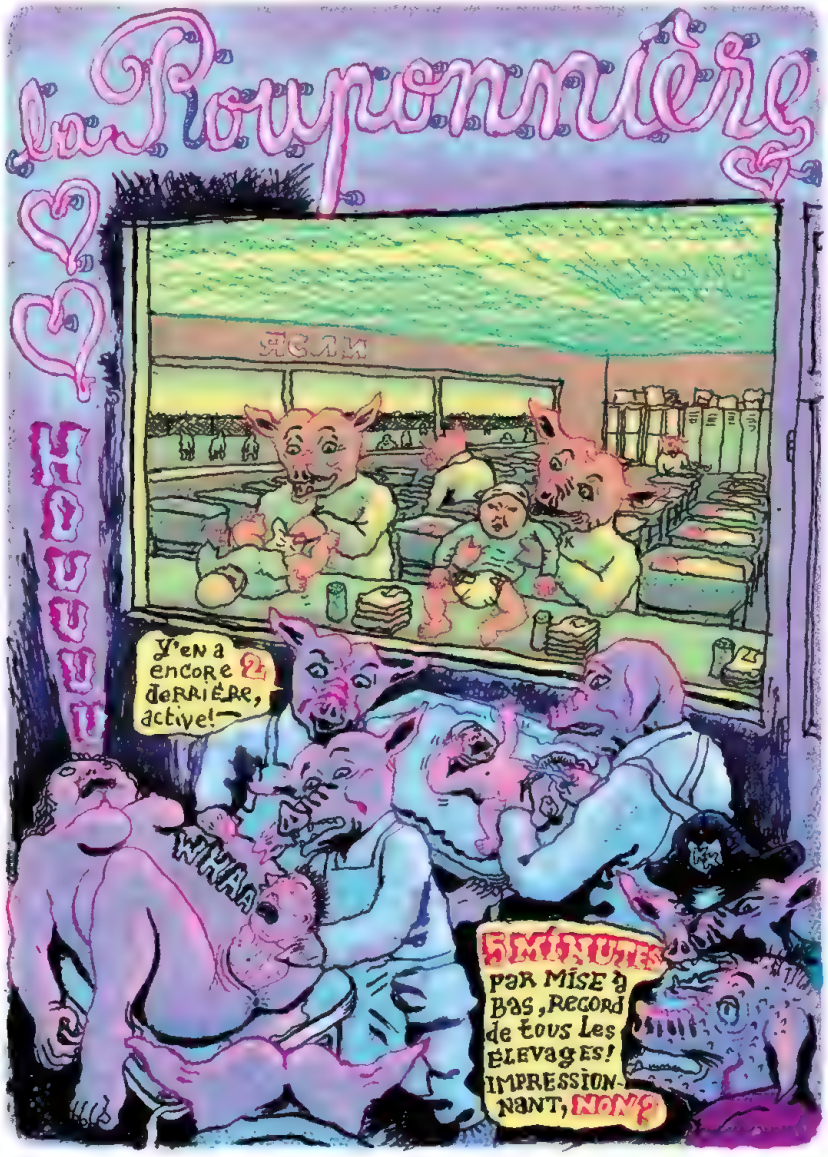
Martes Bathori est une anagramme de vos nom et prénom. Pouvez-vous nous en raconter la genèse ?
J'ai découvert la comtesse hongroise Bathory lorsque j'étais enfant, en lisant sa biographie par Valentine Penrose. J'étais fasciné par ce personnage complexe de femme vampire accusée de saigner son petit personnel pour conserver sa jeunesse et qui finit son existence emmurée dans son château, au XVIIe siècle. Quand je me suis lancé dans la bande dessinée et que je cherchais un pseudonyme, Bathori est apparu en permutant les lettres de mon nom. Je l'ai pris comme un signe ! Martes, de surcroît, est parfois lu « Marthe », et certains lecteurs me prennent pour une descendante de la comtesse. Peut-être ne se trompent-ils pas tant que cela…

L'ARDÉCHOIS

UTOPIA FOREVER
PAR **MARTES BATHORI**
ION
Album broché, 40 pages couleurs,
d sponible

À travers le prisme « inversé » où les humains sont assujettis aux porcins, **je peux pointer des problèmes de société** qui apparaissent de ce fait évidents...

Cette ambivalence est à l'image de la place que vous tenez dans le paysage artistique : avant d'embrasser une forme de contre-culture, vous avez démarré dans l'industrie très policée de la mode, avec l'illustratrice Nathalie Lété.
Nathalie et moi avons travaillé pour de nombreuses marques dans les années 1990, dont les plus connues sont Chanel, Lagerfeld, Marithé et François Girbaud, ou encore Willi Smith, avec qui nous avons commencé. Nous réalisions alors des scénographies en carton peint pour les défilés de ces stylistes, des vitrines de magasin, puis des bas-reliefs et des sculptures pour des galeries comme le Shiseido Art Space de Tokyo. Malheureusement, les contraintes commerciales, qui commençaient à trop peser sur notre travail artistique, ont eu la peau de notre duo. Une fois la mode passée, on suit le mouvement ou on change de voie... C'est alors que j'ai basculé dans les passionnants méandres de l'*underground* visuel en faisant de la bande dessinée.


La Roupinnière
HOUUUU
ACAB
J'en a encore 2 derrière, active!
WHAA
5 minutes par mise à bas, record de tous les élevages! IMPRESSIONNANT, NON?

Hamgrad 2035 (planche de l'album)
© Martes Bathori / Les Requins Marteaux

De *La Revanche des palmipèdes* à *Lola, reine des porcs*, vos bandes dessinées se déploient comme une sorte de seconde saison loufoque de *La Ferme des animaux* de George Orwell.
J'ai lu plusieurs fois cette formidable fable, et sa fin abrupte et pessimiste m'a toujours frustré ! La suite que j'ai imaginée s'affranchit de la référence directe à l'histoire de la révolution russe, en poussant plus loin la dystopie animalière. Les nouveaux dictateurs porcins règnent sur un monde où les humains – les anthropiens – consommés ou exploités pour leurs talents particuliers, luttent désespérément pour ne pas finir en boîte de pâté pour cochon. L'histoire démarre par le soulèvement des oies d'une usine de foie gras, gavées par erreur de produits vitaminés importés des environs de Tchernobyl : tout un programme !

Le burlesque se double-t-il d'une dimension politique ?
Surtout d'une mise à distance : je parle de notre époque sans intervenir directement sur l'actualité politique comme le font les dessinateurs de presse. À travers le prisme « inversé » où les humains sont assujettis aux porcins, je peux pointer des problèmes de société qui apparaissent de ce fait évidents, comme la situation des actrices dans le monde du cinéma porcin de *Lola, reine des porcs* ou l'élevage industriel dans *La Revanche des palmipèdes*.

Hamgrad 2035
(première page de titre)
© Martes Bathori / Les Requins Marteaux

Le dessin tient une place particulière dans la narration, comme si le travail en volume de vos débuts se prolongeait sur le papier.
Aujourd'hui, le graphisme domine le monde des arts visuels : un style de dessin précis, emblématique, souvent en deux dimensions, qui s'est accru avec l'utilisation des tablettes graphiques et des logiciels de traitement d'image. Ma formation de sculpteur et de scénographe influe certainement sur l'importance de la profondeur de champ dans mes images. Et je ne retouche pas mes dessins pour préserver une certaine rugosité commune à mon travail en volume. En dessin comme au cinéma, les réalisations trop lisses m'ennuient. Je préfère la spontanéité des accidents et des maladresses. C'est plus vivant !

À la différence de beaucoup d'auteurs de bandes dessinées qui délèguent la mise en couleurs, vous tenez à maîtriser cette étape.
C'est là que je passe le plus de temps ! L'écriture et le dessin sont très spontanés, mais les recherches de couleurs et d'effets de matières peuvent être quasiment infinies. Après avoir scanné le dessin réalisé à l'encre noire, je gratouille sur écran

At Pigz's
(encre et crayon de couleur 57 x 76 cm)
© Martes Bathori / ION, courtesy Arts Factory

Agence de location d'anthropiens travailleurs
(encre et crayon de couleur 57x38 cm)
© Martes Bathori / ION, courtesy Arts Factory

mes trames de couleur « maison ». Cet emblème suprême de la bande dessinée qu'est le trait noir finit même par disparaître...

Les couleurs évoluent de *La Revanche des palmipèdes* à *Lola, reine des porcs*...
J'aborde le travail de couleur comme un exercice de style. Pour *Lola*, je me suis imposé une contrainte de deux couleurs – le rose et le vert – tant par référence aux bandes dessinées des années 1920, souvent imprimées en bleu et orange (*Zig et Puce* d'Alain Saint-Ogan ou *Bicot et Suzy* de Martin Branner, dont l'utilisation efficace de la bichromie m'intriguait dans mon enfance), que pour des raisons financières, car l'impression en tons directs représente un surcoût sensible pour un petit éditeur. C'était important pour moi : une impression en quadrichromie n'aurait pas donné le même impact visuel.

Je ne retouche pas mes dessins pour **préserver une certaine rugosité commune à mon travail en volume.** En dessin comme au cinéma, les réalisations trop lisses m'ennuient.

LOLA, REINE DES PORCS
PAR **MARTES BATHORI**
THE HOOCHIE COOCHIE
Album broché, 144 pages couleurs, d sponible

L'impression en tons directs donne de la force à vos images, très marquées par l'expressionnisme allemand.
C'est le mouvement artistique qui m'a le plus influencé parce qu'il s'inscrivait comme un « contre-pied-au-cul » des mouvements plus formalistes qui cherchaient à s'imposer comme le bon goût de l'époque. Je garde, collé au fond de ma rétine, une lithographie d'Otto Dix qui représente une vieille dame ridée coiffée d'un grand chapeau rose : chaque fois que je contemple une feuille de papier vierge avant de commencer un dessin, c'est la première image qui s'impose à moi, comme un spectre familier se rappelant à mon bon souvenir !

Denn wie man sich bettet, so liegt man
Es deckt einen keiner da zu
Und wenn einer tritt, dann tritt ich
Und wird einer getreten, dann bist du
Pinball
MON DIEU QUEL CINOCHE...
GRONK
GRONK
HiiK

Planche extraite de ***Lola, reine des porcs***
© Martes Bathori / The Hoochie Coochie

Yakuza Shunga
(sérigraphie en deux couleurs, planche de l'album)
© Martes Bathori / The Hoochie Coochie

La culture japonaise vous procure aussi une autre importante source d'inspiration.
Mon écriture sous forme de séries fait directement référence aux séries parfois interminables du genre manga. L'univers du *guro (manga gore et grotesque)* et de son sous-genre érotique l'*ero guro* m'ont beaucoup influencé. L'érotisme était assez présent dans la culture visuelle japonaise jusqu'au début du XX^e^ siècle. Mais quand un couvercle puritain a été mis sur la société en vue de son occidentalisation, une contre-culture pornographico-surréaliste complètement délirante s'est développée, pour le plus grand bonheur des amateurs de curiosités.

L'album *Lola, reine des porcs* met lui aussi en scène de nombreuses scènes pornographiques burlesques.
Cela tient à la genèse du livre que j'avais commencé à écrire pour une collection spécialisée dans ce genre. Le projet refusé, je me suis éloigné de ce format très centré sur la répétition de scènes sexuelles, en étoffant la narration et en la ponctuant de scènes pornographiques comme des repères culminants de dramaturgie.

Page de chapitre *Lola, reine des porcs*
© Martes Bathori / The Hoochie Coochie

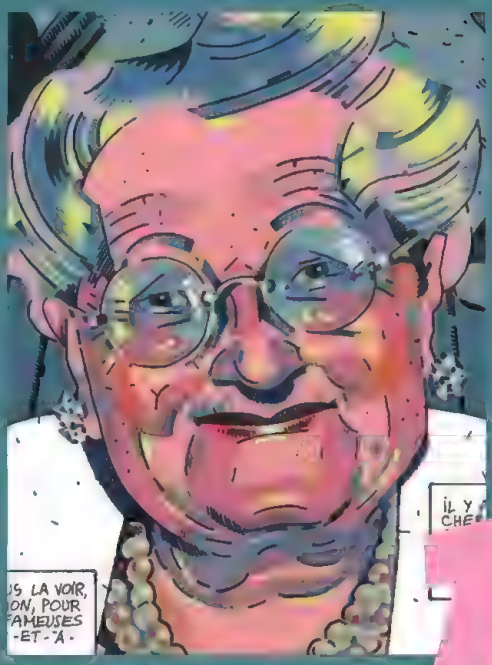
***Utopia Forever*, l'exposition que vous a consacrée la galerie parisienne Arts Factory en septembre dernier, à l'occasion de la sortie du livre, présentait plusieurs personnages en volume, dont l'héroïne Lola Becker. Vous renouez avec le carton ?**
Je reviens à mon savoir-faire d'origine ! Le carton est une matière revêche dont le maniement compliqué freine la virtuosité. Quoi que je fasse, la matière résiste à la facilité. Je cherche en ce moment une manière d'inclure ces volumes dans mes bandes dessinées. Le fruit de ces recherches paraîtra bientôt dans le prochain numéro de *Soldes Almanach*, une revue belge pluridisciplinaire et surréalistico-scientifique à laquelle je collabore depuis longtemps.

MARTES BATHORI
EN QUELQUES LIVRES

2004 : ***Mister Q. Vs Djakarstadt***, éditions du Seuil
2005 : ***Hamgrad, Utopia Porcina***, éditions Les Requins Marteaux
2008 : ***La Revanche des palmipèdes***, éditions Les Requins Marteaux
2009 : ***L'Île du Doktor More O.***, éditions Les Requins Marteaux
2010 : ***Trans espèces apocalypse***, éditions Les Requins Marteaux
2013 : ***Perspective Broadway***, éditions Les Requins Marteaux
2020 : ***Lola, reine des porcs***, éditions The Hoochie Coochie
Utopia Forever, éditions ION

LES ARTS DESSINÉS

JEUNESSE



NICOLE CLAVELOUX

Astre essentiel | **104**

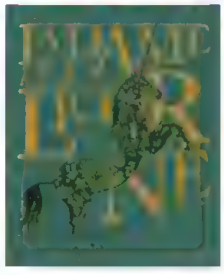
AURORE CALLIAS

Petites bêtes fondantes... | **110**

MARTINE DELERM

La ligne fragile...

Spécial grand format



Pour habituer les enfants au CinémaScope, il faut leur offrir des livres en grand format comme la sélection qui va suivre. D'une hauteur minimale de 33 cm (Albin-Michel, La Martinière, Seuil) à 38 cm (Margot), toutes les illustrations contenues dans ces beaux livres sont une source de rêve illimitée pour les plus petits tant le niveau de détail et les couleurs explosent dans toutes les directions. En coédition avec Neômme, l'éditeur Margot propose ***La Bergère aux mains bleues***, un conte musical écrit par **Pierre-Luc Granjon**, illustré par **Samuel Ribeyron** et chanté par **Amélie-les-crayons**. Un CD est fourn pour parachever la fête. Toujours dans la même maison, ***L'Incroyable Catalogue des monstres*** par **Grégoire Kocjan** et **Mateo Dineen** (illustrateur) raconte les aventures de la petite Loreleï, qui est attirée par les monstres. Pour l'aider à nouer des contacts, le professeur Étienne Geoffroy Saint-Hilaire lui envoie un catalogue de 25 spécimens particulièrement croquignolets. Dans un registre riche en couleurs et en décors magiques signés **Lucille Placin**, l'autrice camerounaise **Ebokéa** a imaginé ***Mbéla et la kora magique***, où la petite Mbéla va devoir apprendre à ouvrir son cœur grâce à un instrument de musique traditionnel. **Rémi Giordano** et **Olivia Godat** racontent l'histoire des créatures marines qui apparaissent dans les contes comme *La Petite Sirène* d'Andersen. Dans le recueil ***Sirènes de légendes***, l'illustratrice **Laura Pérez** a veillé à ce que toutes les histoires se terminent bien en queue de poisson. Avec ***La Dame à la licorne***, la conteuse **Béatrice Fontanel** et l'illustratrice **Vanessa Hié** signent une belle histoire qui met en vedette (et à dos de licorne) les six tapisseries légendaires qui constituent cette célèbre tenture de la Renaissance. En fin d'ouvrage, quatre doubles pages documentaires viennent compléter les connaissances apportées aux enfants. ■ **GV**

À vos marques

Sous la présidence d'Antoine Dole (Mr Tan), le géniteur de la série à succès *Mortelle Adèle*, le prix Landerneau Album Jeunesse 2021 a été décerné, pour sa 8e édition, à **Seng Soun Ratanavanh** pour ***Gaspard dans la nuit***, publié aux éditions La Martinière Jeunesse. Ce livre destiné à des lecteurs âgés de 3 à 8 ans a séduit le jury par son message contribuant à initier l'enfant à la découverte du monde et de soi, et bien évidemment pour ses qualités graphiques et narratives. En plus d'un beau bandeau sur sa couverture, d'une campagne de publicité dans la presse et d'une mise en avant dans l'ensemble des Espaces Culturels E.Leclerc, la lauréate a reçu des mains du patron des centres une dotation de 6 000 €. Elle est pas belle la vie ? ■ **FB**

L'INCROYABLE CATALOGUE DES MONSTRES
Par Kocjan & Dineen, éditions Margot
Album relié dès 6 ans, 48 pages couleurs, 23,90 €, disponible

LA BERGÈRE AUX MAINS BLEUES
Par Granjon, Ribeyron & Amélie-les-crayons, éditions Margot / Neômme
Album cartonné + CD dès 6 ans, 48 pages couleurs, 22,90 €, disponible

MBÉLA ET LA KORA MAGIQUE
Par Ebokéa & Placin, éditions Albin Michel Jeunesse
Album cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 14,90 €, disponible

SIRÈNES DE LÉGENDES
Par Giordano, Godat & Pérez, éditions La Martinière Jeunesse
Album cartonné dès 8 ans, 48 pages couleurs, 13,90 €, disponible

LA DAME À LA LICORNE
Par Fontanel et Hié, éditions Seuil Jeunesse
Album relié dès 3 ans, 48 pages couleurs, 16,50 €, disponible

Éveil à la vie

La lecture, ce n'est pas obligatoirement des histoires de princesses qui se font pincer les fesses par des dragons volants, c'est aussi l'occasion de commencer à découvrir des sujets plus difficiles. Dans la progression de l'apprentissage de la vie, Gallimard Jeunesse propose ***La Chanson de l'arbre*** de **Coralie Bickford-Smith** pour une découverte tout en introspection du monde et de la nature. **Alice Babin** et l'illustratrice **Camille de Cussac** parlent d'histoire avec ***Joséphine Baker***, un petit livre qui rappelle l'engagement de la danseuse dans la Résistance et la lutte pour les droits civiques. L'auteur **Matteo Corradini** fait appel à la poésie pour faire parler un bout d'étoffe cousu sur la poitrine de dix destins parmi tant d'autres. ***L'Étoile au cœur***, illustré par **Vittoria Facchini**, sera peut-être la première marche d'un escalier menant à la mémoire collective. **GV**

JOSÉPHINE BAKER
Par Babin & de Cussac, éditions Gallimard Jeunesse
Album relié dès 6 ans, 64 pages couleurs, 9,90 €, disponible

LA CHANSON DE L'ARBRE
Par Coralie Bickford-Smith, éditions Gallimard Jeunesse
Album cartonné dès 3 ans, 64 pages couleurs, 15 €, disponible

L'ÉTOILE AU CŒUR
Par Corradini & Facchini, éditions Gallimard Jeunesse
Album cartonné dès 3 ans, 56 pages couleurs, 14,50 €, disponible

Petit, tout et plaisir de lire

Chez HongFei, deux sorties ont attiré les pipes des enquêteurs de la rédaction. ***Tout ce que j'aime*** est une histoire imaginée par **Mary Murphy** avec des illustrations de l'immense **Chengliang Zhu**. Une petite fille énumère tout ce qu'elle aime le plus au monde. Si la confiture arrive en premier, que peut-il se passer une fois le pot vide ? Heureusement, s'il y a bien quelque chose d'inépuisable, c'est l'amour de Maman. On aime particulièrement les illustrations qui subliment bien la tendresse du texte. **Mélusine Thiry** et l'illustratrice **Julie Guillem** ont imaginé une histoire sous forme de comptine. À travers un imagier animalier, ***Amour amour, après quoi chacun court*** éveille l'enfant à l'amour de son prochain. Craquant. **GV**

TOUT CE QUE J'AIME
Par Murphy & Zhu, éditions HongFei
Album cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 14,50 €, disponible

AMOUR AMOUR, APRÈS QUOI CHACUN COURT
Par Thiry & Guillem, éditions HongFei
Album cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 14,50 €, disponible

Mais pas bouche cousue

Pour ce début de printemps, la maison normande Mɵtus nous envoie deux titres aussi originaux que différents. ***Qui suis-je ?*** de **Tony Durand** est un petit bouquin presque carré qui contient une série de dessins pleine page où les lecteurs sont invités à se questionner sur le sens de la vie. ***Avec Les Chaussures de l'hippopotame***, **David Dumontier** a écrit une trentaine de mini poèmes surréalistes où il joue sur le sens des mots pendant que **Pierre Pratt** a mis ses pinceaux au diapason pour accompagner l'auteur jusqu'au bout de sa poésie. **GV**

QUI SUIS-JE ?
Par Tony Durand, éditions Mɵtus
Album relié dès 6 ans, 64 pages couleurs, 12,50 €, disponible

LES CHAUSSURES DE L'HIPPOPOTAME
Par Dumontier & Pratt, éditions Mɵtus
Album broché avec rabats dès 6 ans, 40 pages couleurs, 11 €, disponible

Ça en fait des bougies

Alors que l'année 2020 s'écoulait trop lentement vers sa fin, un événement est venu secouer le petit monde de l'édition jeunesse : mine de rien, la maison Bayard a été fondée il y a maintenant trente ans. Fidèles à un programme éditorial en béton où l'apport éducatif des livres égaités est primordial, les éditions Bayard ont décidé de continuer dans la même voie pendant encore quelques siècles. Pour fêter l'événement, dix titres phares ont été réédités en version collector comme le ***Tom-Tom et Nana collector anniversaire 2020*** par **Bernadette Després**, **Evelyne Reberg** et **Jacqueline Cohen**. **GV**

TOM-TOM ET NANA COLLECTOR ANNIVERSAIRE 2020
Par Després, Reberg & Cohen, éditions Bayard Jeunesse
Album cartonné dès 7 ans, 296 pages couleurs, 16,90 €, disponible

Actus

Coups de cœur

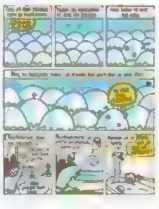
Chez Glénat, ***Pom Petidom, la princesse aux mille caprices*** de **Kim Van Kooten** et **Noëlle Smit** aux crayons met en scène une princesse fort capricieuse qui ne sait pas comment faire pour éviter que sa soirée pyjama avec le jeune prince Tobias ne tourne à l'ennui complet. Parviendra-t-elle à force de caprices à pousser le royal bourgeon vers une vie plus rock'n'roll avec tatouages et solos de guitare ? Avec un dessin parfait et leur humour à toutes les pages, les deux Néerlandaises signent ici un ouvrage qui devrait trouver son public très rapidement. Chez Quatre Fleuves, ***Bonne nuit, mes petites bêtes !*** de **Louise Warwick** et **Becky Davies** est un ouvrage massicoté plein d'insectes gentils. Les pages cartonnées ont des trous pour passer les doigts à travers tandis que des couleurs fluo égaient les pages. ■ **GV**

POM PETIDOM, LA PRINCESSE AUX MILLE CAPRICES
Par Van Kooten & Smit, éditions Glénat Jeunesse
Album cartonné dès 5 ans, 40 pages couleurs, 13 €, Disponible

BONNE NUIT, MES PETITES BÊTES !
Par Warwick & Davies, éditions Quatre Fleuves
Album cartonné dès 3 ans, 16 pages couleurs, 9,90 €, disponib e

Herculepoirotosaure

Moustique répond toujours présent est une série de cinq petites histoires au format bande dessinée entièrement réalisée par **Sophie Guerrive**. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, Moustique est en fait un dinosaure qui se déplace dans un avion à transformation. L'univers proposé par Sophie Guerrive est totalement absurde et complètement en adéquation avec les histoires que peuvent s'inventer les plus petits. L'autrice, dont c'est le second titre chez Les Fourmis rouges, a le chic pour imaginer des personnages drôles et attachants. ■ **GV**



MOUSTIQUE RÉPOND TOUJOURS PRÉSENT
Par Sophie Guerrive, éditions Les Fourmis rouges
Album cartonné dès 6 ans, 74 pages couleurs, 15,50 €, dispon b e

En famille plutôt que sans

Connue en tant qu'actrice dans *Au fond des bois* de Benoît Jacquot, Isild Le Besco est aussi autrice pour les enfants avec ***Frères***, un conte magnifique illustré par **Jean-Pierre Krassinsky**. Dans un village appelé Sian, six frères vivent avec leur mère dans un royaume de paix et de douceur. Et puis Maman disparaît... Alors que la peur et l'inquiétude s'emparent de tous, une femme ordonne à la fratrie de retrouver un oiseau bleu blessé qu'ils soigneront afin que leur mère revienne. Au final, une belle histoire qui montre qu'i. est plus facile de s'en sortir à plusieurs que seul. ■ **GV**

FRÈRES
Par Le Besco & Krassinsky, éditions L'école des loisirs
Album broché avec rabats dès 6 ans, 60 pages cou eurs, 9 €, d sponible

Bestioles et bébêtes

Auzou, quatrième éditeur jeunesse en France, se lance dans la bande dessinée. Pour les plus jeunes, les deux premiers titres présentés dans un format souple de poche sont ***Elya et sa tribu***, dans lequel 'autrice et dessinatrice **Milena** a imaginé les aventures d'une petite fille aux temps préhistoriques. Entre chasse aux mammouths et an maux sympath ques mais désormais disparus, cette série s'annonce prometteuse. Autre série, ***Migali*** est due aux talents conjugués d'**Alexandre Arlène** et de **Fabien öckto Lambert**. Le livre raconte les aventures d'une petite mygale bien croquante. ■ **GV**

ÉLYA ET SA TRIBU T.1
Par Milena, éditions Auzou BD
Album broché dès 7 ans, 104 pages cou.eurs 10,95 €, e 4 mars

MIGALI T.1
Par Arlène & Lambert, éditions Auzou BD
Album broché dès 7 ans, 104 pages cou eurs, 10,95 €, e 4 mars

De la ferme au château

Grosse actualité chez L'école des loisirs avec la sortie de l'adaptation de ***La Vie de château*** par **Clémence Madeleine-Perdrillat** et **Nathaniel H'Limi**. Film d'animation des mêmes auteurs couronné par le prix du jury du Festival d'Annecy, cette histoire aborde des thèmes graves comme le deuil et les attentats avec énormément de pudeur. Dans sa collection Mouche, ce sont ***Isabelle*** et ***Porculus***, deux livres de l'auteur et illustrateur américain **Arnold Lobel**, qui ressortent en éditions de luxe. Isabelle la jument aimerait bien être élégante, mais voilà, elle travaille dans une ferme. Quant à *Porculus*, il sera le livre parfait pour apprendre la propreté aux enfants en suivant les conseils d'un cochon. ■ **GV**

LA VIE DE CHÂTEAU T.1
Par Madeleine-Perdrillat & H'Limi, éditions L'école des loisirs
Album relié broché avec rabats dès 9 ans, 104 pages couleurs, 11 €, disponible

PORCULUS
Par Pérez & Brax, éditions L'école des loisirs
Album relié dès 6 ans, 72 pages couleurs, 12 €, d'sponible

ISABELLE
Par Arnold Lobel, éditions L'école des loisirs
Album relié dès 6 ans, 72 pages couleurs, 12 €, d sponible

Rock around the pot

Modernité oblige, les goûts musicaux parentaux ont beaucoup évolué ces dernières décennies. Ainsi, il est désormais acquis que la pop music et le rock font partie de l'univers familial des tout-petits. Pour cette raison, la rédaction a sélectionné trois livres format 78 tours autour de la musique. À tout seigneur tout honneur, l'idole des jeunes a droit à un retour sur ses jeunes années avec ***Johnny***, dû aux talents conjugués de **Pierre Crooks** et de l'illustrateur **Fred Le Falher**. Bon, on évitera de faire écouter « Elle est terrible » à la petite Josiane qui ne veut pas aller se coucher. Dans un registre plus glam, ***Little Minot découvre David Bowie***, par **Dany Llabrès** et **Jaime Pantoja** aux pinceaux, sera le livre responsable des premiers essais de maquillage ratés des enfants après avoir écouté *Ziggy Stardust*. D'un autre côté, mieux vaut ça que d'avoir à repeindre les murs après la lecture d'un livre sur Picasso. Un code à scanner permet aussi d'écouter toutes les chansons citées dans l'album. ***Premières neiges*** d'**Adolfo Serra** emmène ses petits lecteurs à la découverte de paysages enneigés sur une bande-son électro réalisée par le duo féminin **Nelson**. C'est chaud. ■ **GV**

JOHNNY
Par Crooks & Le Falher, éditions Balivernes
Album cartonné dès 6 ans, 28 pages couleurs, 14 €, disponible

PREMIÈRES NEIGES
Par Nelson & Serra, éditions Le label dans la forêt
Album cartonné dès 3 ans, 36 pages couleurs, 19,90 €, disponible

LITTLE MINOT DÉCOUVRE DAVID BOWIE
Par Llabrès & Pantoja, éditions Bang
Album cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 15 €, disponible

La vie, scène 666

Conçue comme une histoire sans fin, ***Demain est (presque) un autre jour*** de **Michel Galvin** raconte la journée type de Jaunejohnny au moment où il prend son cabas pour s'en aller rejoindre ses amis Gojo et Polo pour un pique-nique à la page 22. Alors que tout se passe bien, une énorme tache vient maculer l'histoire. Les trois amis essaient de la faire disparaître de différentes façons, en vain. Face à cette tache tenace, l'auteur pose la question de savoir si la vie ne serait, en fait, qu'un rêve dans lequel l'humain n'est qu'un acteur. ■ **GV**

DEMAIN EST (PRESQUE) UN AUTRE JOUR
Par Michel Galvin, éditions Le Rouergue
Album relié dès 5 ans, 44 pages couleurs, 15 €, disponible

La valise en croco

Dans ***Avec Mona***, **Didier Lévy** embarque ses lecteurs dans une très étonnante histoire. Gaston est un crocodile du Nil qui fait la plonge dans un resto parisien. Malgré son mal du pays, il n'arrive pas à se décider à boucler sa valise. Et puis, un jour, pour combattre sa solitude, il achète une plante carnivore originaire de la grande forêt amazonienne. Elle s'appelle Mona et elle aime faire bouger les choses. On ajoute les superbes illustrations d'**Alice Méteignier** et cet album sera dans le top 5 du trimestre. ■ **GV**

AVEC MONA
Par Lévy & Méteignier, éditions Sarbacane
Album relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 14,90 €, disponible

Disparition

Le 24 décembre dernier, l'illustrateur japonais **Mitsumasa Anno** a bouclé son carton à dessins à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Né dans l'auberge familiale où les livres sont absents, Mitsumasa Anno découvre très vite le sens du mot autodidacte. Esprit libre, il n'est jamais entré dans le moule du modèle japonais, même pendant la période où il a combattu lors de la Seconde Guerre mondiale. Auteur prolifique, il a souvent été édité en France par différentes maisons comme L'école des loisirs ou Flammarion. Le premier ouvrage de cet auteur ouvert sur le monde, *Jeux de construction* (1968), s'inspire des techniques de constructions impossibles d'Escher. Il est maintenant temps de rééditer tous les livres introuvables de cet auteur maintes fois récompensé dans le monde entier pour son travail. ■ **GV**

Green is beautiful

Avec ***Le Lama caca d'oie***, **Richard Petitsigne** et le dessinateur **Olivier Supiot** se sont lancés dans une histoire de couleurs assez poilante. Pédro est un lama persuadé que sa robe de couleur verte fait de lui un quadrupède d'exception. Malheureusement, l'avis est loin de faire l'unanimité auprès des autres animaux de la pampa. Ces derniers le verraient d'une couleur un peu plus jaunâtre. C'est le début d'une quête identitaire pleine de surprises dans des paysages chauds et colorés qui vont ravir le regard des lecteurs tant les illustrations sont de véritables palettes de teintes. ■ **GV**

LE LAMA CACA D'OIE
Par Petitsigne & Supiot, éditions Des ronds dans l'O. Jeunesse
Album cartonné dès 3 ans, 28 pages couleurs, 16 €, disponible

MARTINE **DELERM**
© Photo DR

Ma première rencontre avec **Martine Delerm** date du dixième numéro des *Arts dessinés*, lorsque j'ai rendu visite à son mari, l'écrivain Philippe Delerm, à son domicile parisien. C'est alors que j'ai réalisé que son épouse n'était autre que l'autrice de bien des livres jeunesse que j'avais eu plaisir à lire. Nous nous étions alors promis de nous revoir à la sortie de son nouveau livre, ***Peut-être***, au Seuil jeunesse. Covid faisant, nos retrouvailles se firent au téléphone, elle en Normandie et moi, à Paris. Des échanges « à l'ancienne », mais riches…

Par **Frédéric Bosser**

DELERM

LA LIGNE FRAGILE…

Martine, avant de devenir autrice, vous avez suivi un parcours atypique. Vous avez obtenu le CAPES et l'agrégation en Lettres, car vos parents ne voulaient pas que vous vous inscriviez aux Beaux-Arts !
Personne dans ma famille n'avait eu la possibilité de faire des études. Cela les rassurait de me savoir avoir un « vrai » métier ; les Beaux-Arts leur semblaient un lieu de perdition ! Bonne élève, je me devais de faire des études pour un métier « sérieux ».

Une situation dure à vivre pour la toute jeune adulte que vous étiez ?
Oui… J'avais très envie de faire un métier lié à l'image, même si le monde de la création restait bien flou pour moi. Mes premiers livres, je les avais dessinés à neuf ans, mon premier roman à douze et ma première pièce de théâtre à quinze ! Je portais cela en moi, comme beaucoup d'enfants. Alors j'ai suivi des études de Lettres en me disant que je reviendrais au dessin plus tard, par un biais ou un autre. Et ce fut le cas…

Comment est né votre goût de l'art ?
J'ai eu la chance de rencontrer deux enseignantes en dessin formidables, lors de ma scolarité. Elles m'ont enseigné des techniques qui m'ont servi par la suite. Chose amusante, des années plus tard, j'ai déniché un tableau de l'une d'elles dans une brocante.

Illustration extraite de
Alice pas plus loin que son nez (2019)
© Martine Delerm / Seuil Jeunesse

Quels ont été vos chocs visuels, enfant ?
Il y en a eu peu ! Je ne disposais que de quelques livres classiques de l'enfance, notamment ceux de Nathalie Parain pour *Les Contes du chat perché*, les *Caroline* de Pierre Probst, les livres de la collection du Père Castor. J'aimais aussi les livres sur les peintres de la petite collection Skira et je recopiais les tableaux d'Utrillo. Au début des années 1970, les livres destinés à la jeunesse sont devenus plus originaux, et cela m'a enthousiasmée. Ils étaient signés Georges Lemoine, Jean Claverie, Alain Gauthier, etc.

Est-ce Folon, autre grand auteur, qui vous amène à l'aquarelle ?
Je citerais plutôt Georges Lemoine ! J'allais acheter ses albums à l'Armitière, une librairie à Rouen. L'autre illustrateur que j'admirais était Jean Claverie. Ils ont été mes deux professeurs d'aquarelle. J'ai reproduit leurs images afin d'apprivoiser leur technique.

Vous êtes allée à leur rencontre à ce moment-là ?
Non ! Je me suis contentée de leurs albums. Je les ai rencontrés bien des années après, au hasard des salons du livre.

Votre envie, c'était de réaliser des images pour des livres et non pour des revues ou d'autres supports ?
La notion même d'album m'a toujours fascinée. Je voulais créer des livres que je ne voyais pas ailleurs. Et comme j'avais envie de raconter des sujets graves et tristes pour l'enfance, l'aquarelle me paraissait appropriée pour adoucir le propos.

Pour autant, vos premiers travaux se font chez Pathé Marconi...
J'ai, en effet, avant mon premier album, illustré des disques pour enfants d'Yves Duteil. Mais la photogravure était décevante ! Même si ce premier travail m'avait rendue heureuse, ce n'était pas ce que je voulais faire. Alors quand on m'a demandé d'illustrer un disque de Noël d'Aznavour, j'ai dit non !

Comme j'avais envie de raconter des sujets graves et tristes pour l'enfance, l'aquarelle me paraissait appropriée pour adoucir le propos.

Comment avez-vous rencontré votre premier éditeur de livres ?
De manière étonnante ! Mon mari, Philippe *(Delerm)*, qui venait de sortir son premier roman, *La Cinquième Saison*, avait reçu une très bonne critique de Jean Chalon. Plus tard, par l'entremise de l'attachée de presse, il est allé déjeuner avec lui à Paris. Il se trouvait que j'adorais son texte de *Zizou, artichaut, coquelicot, oiseau (illustrations Alain Gauthier, éd. Grasset Jeunesse)* et j'ai demandé à Philippe de me le faire dédicacer. Deux ans plus tard, Jean Chalon m'envoie un livre en me proposant d'illustrer *Narcisse*, un conte qui y figurait... Je l'ai fait et lui ai offert quelques images ! Un jour, il m'appelle pour me dire qu'il avait montré ces dessins à Michelle Gautheyrou (une critique de livres jeunesse), qui lui conseillait de prendre contact avec les éditions Ipomée. C'est le début de mes albums pour l'éditrice Nicole Maymat, dont j'admirais le travail.

Puis vous enchaînez...
Avec des livres pour lesquels je signe textes et dessins. Quand les éditions Ipomée se sont arrêtées, j'ai suivi mon éditrice au Seuil. J'y suis restée... même si j'ai fait quelques infidélités.

Alice pas plus loin que son nez (2019)
© Martine Delerm / Seuil Jeunesse

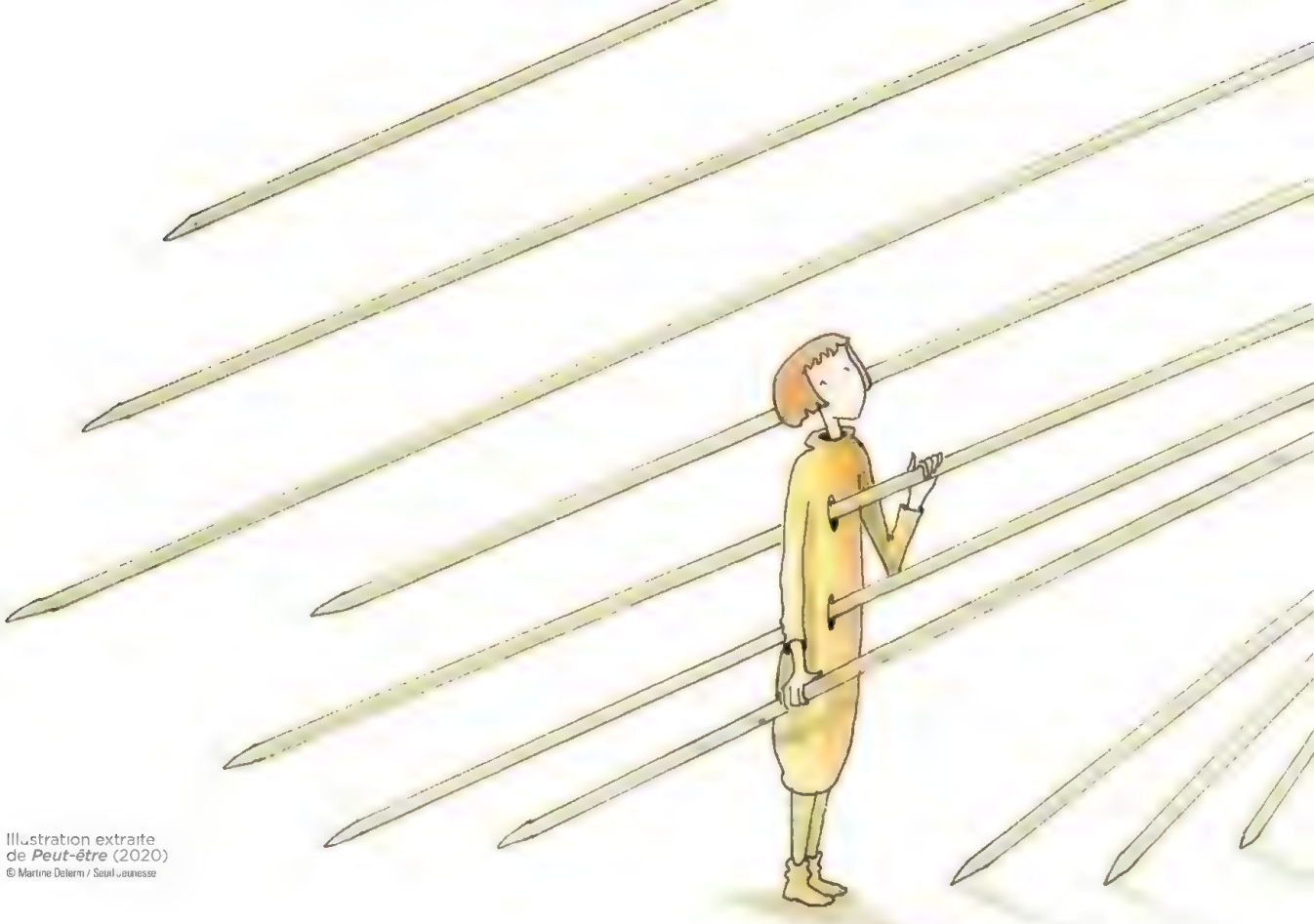


Illustration extraite de *Peut-être* (2020)
© Martine Delerm / Seuil Jeunesse

Qu'attendez-vous d'un éditeur ?
J'attends avant tout qu'il y ait un dialogue, un regard posé sur mon travail. Il est important qu'il comprenne mon chemin créatif tout en ayant un regard critique. Me proposer des changements permet la réflexion, j'en tiens compte le plus souvent, mais parfois je résiste ! Dans *Peut-être*, il y a une image où l'on voit mon personnage transpercé par un mikado : mon éditrice voulait que je la supprime, la jugeant trop dure. Mais c'était exactement ce que je voulais dire et je l'ai gardée.

Comment concevez-vous un livre ?
De manière très différente selon les albums. Pour *La Petite Fille incomplète*, le texte m'est arrivé d'un seul coup, alors que cela faisait des mois que je cherchais un moyen de raconter l'histoire d'une petite fille handicapée que j'avais vue à la télévision. Pour *Funambule*, j'ai écrit et réécrit le texte. Pour *Barnabé, peintre d'ombres* également, et tandis que je dessinais les images, j'ai écrit un autre texte (manuscrit, lui) qui les cernait. Le texte se modifie très souvent pendant les longues heures de dessin.

Vous arrive-t-il de mettre de côté des livres, si vous butez sur des idées ou si vous ne parvenez pas à raconter ou à mettre l'histoire en images ?
Pas que je me souvienne ! Je cherche jusqu'à trouver la solution... Parfois cela prend du temps, beaucoup de temps ! *(Rires.)*

Vos personnages n'ont ni bouche, ni nez, ni oreilles...
Et j'ai mis du temps à les imposer. Il m'aura fallu des années avant que je sois éditée chez Ipomée, avant que ce principe soit accepté. Je voulais faire parler une voix intérieure, dire ce que l'on n'a pas pu exprimer dans son enfance, évoquer des enfances prisonnières, avoir grâce à ces personnages un positionnement un peu en retrait. Je voulais qu'ils soient juste un regard sur le monde.

Comment faites-vous pour tenir ?
Heureusement, j'étais professeure à ce moment-là ! On me conseillait de revenir le jour où je ferais des bouches... Je repartais, mélancolique, vers ma province, et par chance j'y retrouvais mes élèves, une vie que j'aimais.

Ces personnages qui ne peuvent pas « directement » s'exprimer, c'est un peu vous, non ?
En quelque sorte ! Cela remonte à l'enfance... Très secrète, je me réfugiais dans l'écriture, le dessin. Ma mère ne s'intéressait pas à moi et mon père n'attendait de moi que des bonnes notes à l'école. Petite anecdote qui résume bien ma situation. Un jour, mon frère me pousse à réciter un de mes poèmes. Après un long silence, mon père me dit : « *Mais ce n'est pas toi, ça !* » La mélancolie lui faisait peur... Autre frustration, à l'école cette fois-ci. Je chantais faux comme quelques autres et la professeure de chant nous plaçait derrière le piano avec comme seule obligation de nous taire... et d'écouter les « rossignols ». *Marine et l'océan* raconte l'histoire d'une petite fille qui se dit née de la mer, mais sa mère castratrice lui interdit de rêver. Un album que je n'ai pu faire qu'après la mort de la mienne... En fait, mon enfance a été particulièrement silencieuse.

PEUT-ÊTRE
PAR **MARTINE DELERM**
Éditions SEUIL JEUNESSE
74 pages couleurs, disponible

Illustration extraite de ***Peut-être*** (2020)
© Martine Delerm / Seuil Jeunesse

Beaucoup d'artistes sont remplis de ces fêlures d'enfance qui les poussent à créer plus tard.
Bien sûr, les petites fêlures ne se guérissent jamais tout à fait. On en trouve les traces dans mon travail... Les images des livres d'école, les images des murs de la classe m'ouvraient des horizons.

Il y avait quoi sur les murs de votre chambre ?
Dans la chambre que je partageais avec mon frère, nous n'avions droit qu'à une image chacun. Mon frère avait choisi les *Roulottes* de Van Gogh, et moi, un portrait de clown de Bernard Buffet. Dans le reste de l'appartement, pas la moindre image sur les murs. Moi, j'étais en demande...

Que répondez-vous à ceux qui disent que vous dessinez toujours le même personnage, qui a fini par devenir votre marque de fabrique ?
C'est un constat que je n'ai jamais entendu mais qui ne me choque pas du tout. C'est une nécessité d'avoir un univers bien à soi. Je n'illustre pas les autres, je ne suis pas protéiforme. Si je suis ce même raisonnement, il serait possible de reprocher la même chose à Folon, à Sempé et à bien d'autres qui ont décidé d'investir une charge esthétique ou émotionnelle dans un seul et même personnage. C'est comme ça ! Je pense que si un lecteur ne reconnaît pas immédiatement votre dessin dans un livre, c'est dommage. Il est important d'avoir un style.

Peut-être que votre nomination par l'Éducation nationale, en Normandie, vous a protégée de ce type de remarques...
Si j'étais alors loin de tout microcosme artistique, il est clair que cette nomination m'a rendue indépendante financièrement et donc libre de créer comme je le souhaitais. Elle m'a aussi permis d'attendre de rencontrer le bon éditeur, celui chez qui je pourrais m'exprimer au mieux. Et j'ai eu de la chance... Nicole Maymat, Jacques Binsztok, Françoise Mateu, Angèle Cambournac...

Avec cette vie en Normandie, vous profitez aussi de plus de temps et de place qu'à Paris. Pourtant, nous avons lu que vous n'aimez pas avoir d'atelier. Vous préférez dessiner partout, notamment dans votre cuisine...
Je prenais exemple sur Berthe Morisot qui peignait dans son salon et rangeait ses toiles quand elle recevait ses invités. Notre première maison en Normandie possédait une très grande cuisine. La vie, et donc ma vie d'artiste, s'est naturellement fixée là.

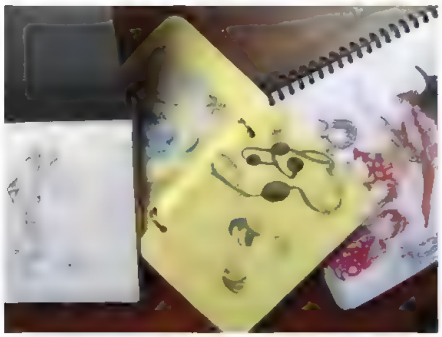
Rares sont les hommes dans vos histoires...
Il y a le funambule, Barnabé, le petit roi au nez rouge et Grain de Sel ! Mais force est de reconnaître que mes personnages masculins ne sont pas très virils.

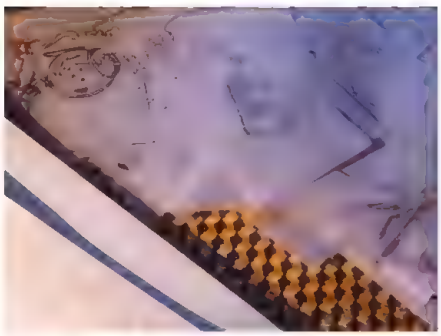
Rares aussi sont les adultes.
À partir du moment où je décide que mes personnages n'auront ni bouche, ni nez, ni oreilles, les adultes n'ont plus leur place. Quand il a fallu les représenter, comme dans *La Petite Fille sans allumettes* ou *Je m'appelle Alice*, j'ai opté pour une approche réaliste avec un nez, une bouche, des oreilles, etc. Sinon, cela ne fonctionnait pas du tout.

Illustration pour *Juste en soi* (2013)
© Martine Delerm / Seuil Jeunesse

Vous pensez à une tranche d'âge quand vous écrivez ?
Pas du tout ! Le seul album où j'ai pensé à l'âge de mes lecteurs, c'est *Somnambulettes*. Marielle Gens, éditrice de Grasset, tenait à faire un livre avec moi avant de prendre sa retraite. Sa collection étant destinée aux moins de quatre ans, j'ai choisi d'illustrer des comptines. Mais c'est une exception. Mes albums sont avant tout des albums d'enfance et on peut les lire à des âges très divers. Une grande partie de mes lecteurs a entre vingt et soixante ans !

Revenons à votre technique. Comment arrivez-vous à obtenir des traits noirs aussi légers ?
Je me sers de calques. Ce qui donne un dessin à peine posé qui ne salit pas l'aquarelle. Par ailleurs, j'aime travailler sur des calques. En les retournant, on devine les défauts d'un dessin, ce qui permet de les corriger. Comme je ne vois que d'un œil, cela m'aide beaucoup.





Carnets et calques de Martine Delerm
© Photo Martine Delerm

Vous semblez travailler sur une gamme réduite de couleurs.
C'est voulu ! J'aime faire naître un album à partir d'une économie de moyens.

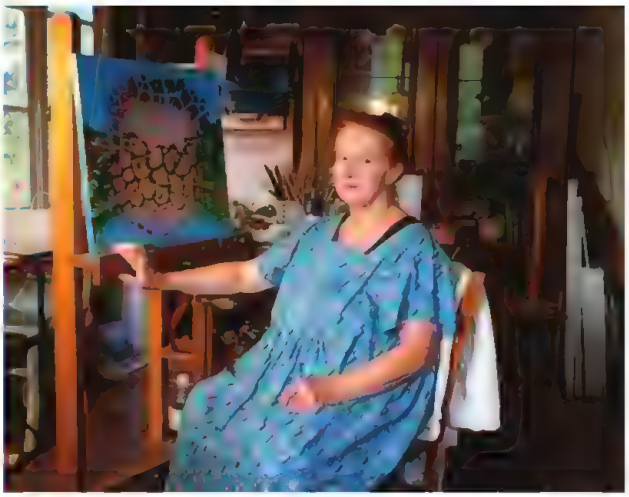
Qu'est-ce qui vous fait décider de la longueur de vos textes ?
J'ai une réelle préférence pour les textes courts, à la charge poétique forte. Les textes courts laissent toute la place à l'imagination du lecteur. Mais il faut parfois étoffer le récit – *Barnabé, peintre d'ombres*, *Zoé, La Petite Fille sans allumettes*, *La Fée sans ailes*... – quand il est question d'étoffer des histoires. Je travaille beaucoup mes textes, le rythme est essentiel au charme de la lecture.

Êtes-vous tentée par des bulles ?
Pas du tout ! Comme j'ai une organisation de page qui comporte beaucoup de blanc, cela ne serait pas adapté ! Je n'ai rien contre, mais c'est spécifique aux bandes dessinées.

Dans votre maison, en Normandie, vous avez animé un atelier dessin...
C'était pour répondre à la demande d'une association pour les jeunes de mon village... Tous les mercredis, j'apprenais le dessin aux enfants, Philippe leur enseignait la guitare.

Puisque vous évoquez votre mari, il doit être difficile de trouver sa place entre un mari écrivain célèbre et un fils, Vincent, très connu dans le monde musical...
C'est terrible ! *(Rires.)* Plus sérieusement, la création d'albums jeunesse est une création discrète. Les médias n'y consacrent que peu d'espace. Il y a avant tout des critiques dans les journaux. Philippe et Vincent ont besoin de faire connaître leurs œuvres. Philippe doit assurer la promotion de ses livres dans les médias, Vincent est un homme de scène. La reconnaissance du milieu me suffit. Je ne suis pas en rivalité avec eux. Et comme je n'ai pas de bouche, je n'intéresse pas beaucoup les médias !

Vous faites bien de nous le rappeler ! *(Rires.)*



NICOLE **CLAVELOUX**
Photographiée par Yvon Kervinio
© Yvon Kervinio

Soit un paysage fantasmagorique et chatoyant, avec son lot de végétation fertile et d'animaux aux contours incertains. Soit une gamine blonde, bottines et robe rouge coquelicot. Elle rêve, sans doute. Et elle enferme ceux qui l'observent dans ses paupières, invités à la découverte de son monde. Cette gamine, c'est l'enfant que **Nicole Claveloux** était, ou bien l'enfant qu'elle restera – et on ne demande jamais son âge à un enfant. L'univers dans lequel elle a élu domicile, c'est celui d'une nuit étincelante et malicieuse, délicieusement baroque. On y croise des gentils monstres et des bambins taquins, un flasque légume et les membres d'un clan crapuleux. Après *La Main verte* (2019) et *Morte-saison* (2020), ***Une gamine dans la lune*** permet de redécouvrir les gemmes d'un édifice majeur de l'illustration et de la bande dessinée, qui se construit depuis une cinquantaine d'années.

Par **Cathia Engelbach**

NICOLE CLAVELOUX

ASTRE ESSENTIEL

© Nicole Claveloux - Cornélius

Le recueil *Une gamine dans la lune* compte des histoires que vous avez dessinées il y a plus de quarante ans… Dans quel contexte ont-elles été créées ? Quelle importance gardent-elles à vos yeux de créatrice et en quoi résonnent-elles, aujourd'hui encore ?

Une gamine dans la lune regroupe plusieurs genres d'histoires : des bandes dessinées faites pour *Ah ! Nana* (*Une gamine toujours dans la lune*, *Le Petit Légume qui rêvait d'être une panthère*), basées sur des souvenirs ou des réflexions sur ma vie ; une bande dessinée (*J'aime un économiste*) qui résulte des aventures passionnelles d'une amie, et d'autres qui retranscrivent simplement des rêves (*Récits débiles 1 et 2*). Actuellement, ces histoires gardent leur intérêt lorsqu'elles s'appuient sur des expériences que j'ai vécues. J'ai en revanche plus perdu de vue les récits faits pour être « bizarres » comme *Sans famille*. Et, surtout, je trouve maintenant que j'étais très agressive ! Pauvre famille exterminée… gratuitement, en plus, car je n'ai pas de compte à régler avec les familles ! Mais je l'ai dessinée à un moment de ma vie où je m'analysais et me houspillais en permanence. Ajoutons à cela l'ambiance *Métal hurlant*, et sans doute l'époque aussi…

Extrait des ***Crapougneries***
© Nicole Claveloux / Cornélius

Le titre choisi pour ce troisième volume aux éditions Cornélius s'apparente à celui d'une autobiographie ! Quelle gamine étiez-vous et êtes-vous toujours ?
Dans les années 1950, j'étais une gamine très tranquille, solitaire et heureuse de l'être, perdue dans les livres, les images, les rêves, le cinéma (on allait au ciné-club !), mais sans télévision – on ne l'avait pas encore. Je formais un couple avec ma mère, assez solitaire elle aussi, malgré elle puisque veuve (mon père a été tué au cours des derniers jours de la guerre, en juin 1940). Mon caractère n'a pas beaucoup changé depuis. J'ai les mêmes goûts : les images, les livres, les films et, maintenant, la télé et Internet (encore plus d'images et de lectures !). Mais je suis moins angoissée (eh oui, j'étais à la fois heureuse et angoissée), moins craintive de l'extérieur, des autres, plus avertie et cynique. Normal, tout ça, non ?

À l'occasion de l'exposition que vous a consacrée le Festival d'Angoulême en janvier 2020, Jeanne Puchol, l'une des commissaires, vous a qualifiée de « *Mœbius au féminin* ». Que vous inspire cette comparaison ? Quels souvenirs gardez-vous de lui ?
La comparaison avec Mœbius est très flatteuse. Je ne sais pas précisément ce que Jeanne a voulu dire. Il faudrait lui demander... En fait, je ne connaissais pas Mœbius. On s'est peut-être croisés à *Métal hurlant*, mais je n'y faisais que des apparitions en coup de vent. Je connais mieux son œuvre, que j'admire beaucoup. Et, à la maison, les placards sont bourrés de ses livres. Cette comparaison avec lui me laisse perplexe, ravie mais perplexe, car j'ai du mal à avoir une vue d'ensemble de mon travail, une vue extérieure. Sauf un peu grâce à l'exposition d'Angoulême, cette année, qui était très belle et qui m'a laissé une impression d'abondance, de variété, de ramifications. L'œuvre de Mœbius me semble, quant à elle, plus rigoureuse, avec un axe principal, et non éparpillée dans toutes les directions ! Ce n'est pas un jugement ; ça traduit tout simplement des personnalités différentes avec des univers différents. Un point commun tout de même : nous déversons tous les deux de l'imaginaire en vrac, en roue libre, sans but autre que l'invention, sans vraiment d'enjeu, sans message, sans morale !

Nous déversons tous les deux de l'imaginaire en vrac, en roue libre, sans but autre que l'invention, sans vraiment d'enjeu, sans message, sans morale !

(à propos de **Mœbius**)

On aime aussi rapprocher vos travaux du peintre flamand Bosch, de l'Espagnol Dalí ou encore du bédéiste américain Winsor McCay. Mais vous, vous aimez vous définir comme un « *bébé* », un « *clown qui n'aurait pas grandi* » ! Qu'est-ce que ça signifie ?
Plutôt Bosch que Dalí, à cause du grouillement de personnages. J'idolâtre Jérôme Bosch depuis longtemps – 1956, pour être précise ! Winsor McCay, que j'ai découvert dans les années 1970, me plaît aussi à cause du rêve, du vertige, des

C'EST ALORS QUE MAMAN A TUÉ PAPA...
DU MATIN AU SOIR PAPA CRITIQUAIT ET SURVEILLAIT CE QUE FAISAIT MAMAN. CE MATIN PARCE QU'ELLE N'AVAIT PAS ENCORE PRIS SON CAFÉ, MAMAN ÉTAIT DE TRÈS MAUVAISE HUMEUR. PAPA EST VENU LUI DIRE QU'ELLE NE COMPRENAIT RIEN, QU'ELLE NE FOUTAIT RIEN ET QU'ELLE NE PENSAIT QU'À MANGER...
C'EST VRAI QUE MAMAN ADORAIT CUISINER... ELLE RÉUSSISSAIT SURTOUT DES TERRINES EXCELLENTES.....

Extrait de *Sans famille*
© Nicole Claveloux / Cornélius

Extrait des ***Crapougneries***
© Nicole Claveloux / Cornélius

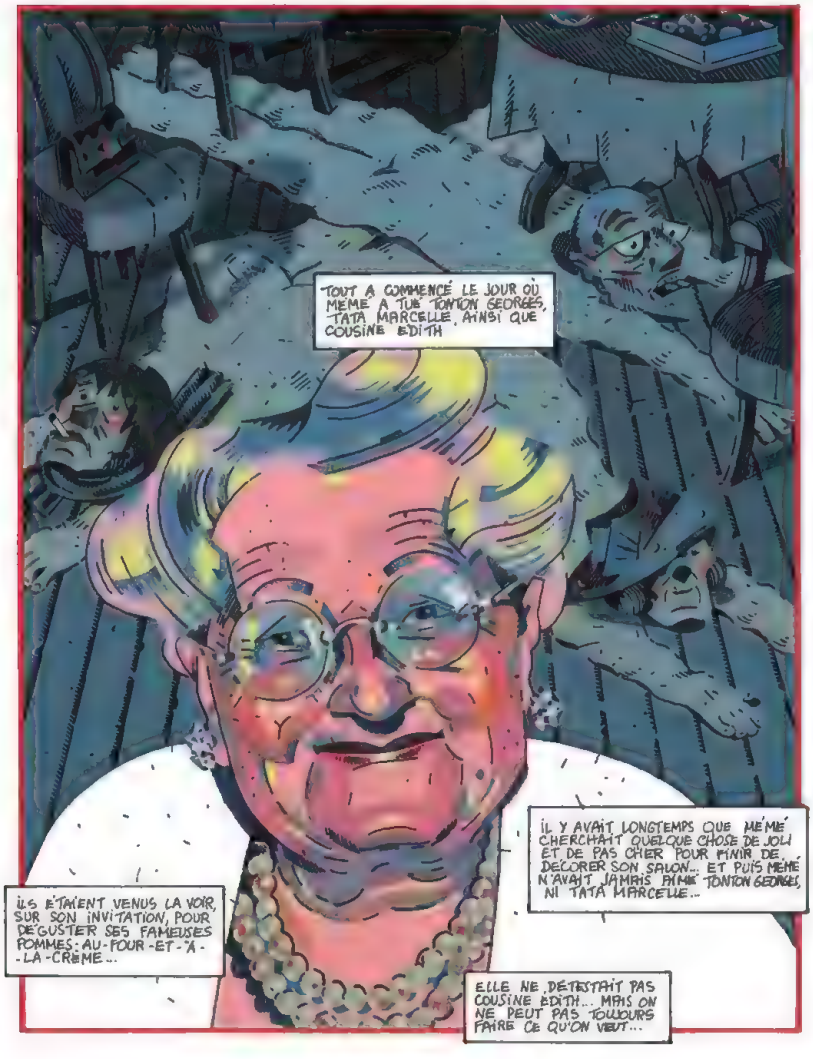
transformations, des clowns. Dalí, lui, me semble plus lointain, plus adulte, à part ses montres molles que j'adore. Le « bébé » représente tout le côté enfantin de moi-même : avidité pour des plaisirs variés, plaisirs animaux (ce qui n'est pas péjoratif à mes yeux), histoires merveilleuses, images avec plein de détails à examiner, films fantastiques, choux à la crème, lits douillets, dessins animés avec des personnages rigolos… Je suis encore fan de dessins animés ! Évidemment, j'ai grandi, et je ne gribouille plus mes livres avec des dessins de princesses ! Heureusement, j'ai eu un métier où je pouvais me servir de ces atouts enfantins. Pour la vie sociale, ça a été plus ardu. Je me suis souvent réfugiée sous une aile protectrice, avec les avantages et les inconvénients.

Certaines histoires sont des collaborations (ici avec Élisabeth Salomon, ailleurs avec Édith Zha), et vous signez également le scénario d'autres livres. Pour vous qui affirmez ne posséder que peu de talent pour l'écriture, que vous permettent ces travaux à plusieurs mains ? En quoi n'entravent-ils pas la très grande liberté à laquelle vous tenez ?
En effet, ça demande des ajustements, mais la liberté totale n'existe pas. J'ai à plusieurs reprises cherché à raconter, à inventer une histoire avec un début, des péripéties et une fin, mais sans succès. Sauf pour *Professeur Totem et Docteur Tabou (Être éditions, 2006)*, dont je suis très fière car j'adore écrire des dialogues amusants, des parodies en une scène, et on retrouve tout ça dans le petit théâtre de Totem et Tabou, comme dans toutes les planches que je faisais pour *Okapi*. Mais une véritable histoire romancée, je n'y arrive pas toute seule. Ce sont peut-être les limites du caractère « bébé » ? Les bébés ne racontent pas d'histoires ; c'est à eux qu'on en raconte !

Dans *Le Petit Légume qui rêvait d'être une panthère*, vous mettez en scène les folles ambitions contrariées d'un légume, qui se prend littéralement des murs. Faites-vous une différence entre le monde *extra-muros* (un paysage mouvant, toujours en transformation) et le monde *intra-muros* (la conscience, l'inconscient, ce monde intérieur à la fois unique et morcelé) ?
Je n'ai pas du tout pensé à l'inconscient en dessinant cette bande dessinée autobiographique. Les obstacles à franchir sont soit de ridicules brindilles que la plupart des humains passent sans problème, soit de réels murets, soit de véritables murailles que le légume, c'est-à-dire moi, ne franchira jamais car il n'en a pas les capacités ou que ce franchissement ne l'intéresse pas vraiment. Ces obstacles sont aussi bien internes qu'externes. Ce légume est très conscient de ses peurs, de ses complexes d'infériorité et de ses désirs, de ses « folles ambitions ». Sa vie devient une course d'obstacles (il n'y a pas pire pour un légume !), si bien qu'à la fin, il a acquis une certaine aisance, et il en parle facilement maintenant. Mais à l'époque de la bande dessinée, c'était sérieux et plus angoissant.

Votre travail – toutes techniques mêlées, sur tous supports – se situe sur le fil constant du fantasme, dans son sens étymologique. Il renvoie à la fois à l'imaginaire, voire à l'illusion, et à l'apparition. Que vous dessiniez l'enfance, la femme, des créatures liées à la racine (plantes, légumes…) ou encore des voies d'accès hors du réel, on a l'impression que tout naît, que tout éclot à chaque instant… Peut-on dire que votre œuvre relève d'une « mise au monde » permanente ?
Une « mise au monde permanente », oui, ça définit bien l'imagination. Elle est toujours en éveil et je garde des carnets près de moi pour noter les « idées », ou plutôt des images, qui viennent spontanément. Elles pourront, un jour peut-être, servir pour une illustration ou un tableau. Lorsque je veux stimuler mon imagination pour un projet plus précis, je regarde des images dans des livres, des dictionnaires illustrés, sur Internet, à la télé… car, dans le vide, devant une feuille blanche, il ne me vient rien ou toujours la même chose. J'ai plusieurs carnets que j'ai remplis depuis cinquante ans et dont je n'ai jamais utilisé tous les croquis. Chez moi, soit l'imagination fonctionne librement, soit je peux la solliciter par des associations d'images ou d'idées.

J'aime bien raconter d'autres histoires en marge de l'histoire principale. Ça ne me plaît pas si la page est trop simple, trop vite vue ou lue. (…) Ces images que je mets dans l'image sont imagination pure.


TOUT A COMMENCÉ LE JOUR OÙ MÉMÉ A TUÉ TONTON GEORGES, TATA MARCELLE, AINSI QUE COUSINE EDITH
ILS ÉTAIENT VENUS LA VOIR, SUR SON INVITATION, POUR DÉGUSTER SES FAMEUSES POMMES-AU-FOUR-ET-À-LA-CRÈME…
IL Y AVAIT LONGTEMPS QUE MÉMÉ CHERCHAIT QUELQUE CHOSE DE JOLI ET DE PAS CHER POUR FINIR DE DÉCORER SON SALON… ET PUIS MÉMÉ N'AVAIT JAMAIS AIMÉ TONTON GEORGES, NI TATA MARCELLE…
ELLE NE DÉTESTAIT PAS COUSINE EDITH… MAIS ON NE PEUT PAS TOUJOURS FAIRE CE QU'ON VEUT…

Extrait de *Sans famille*
© Nicoe Claveloux / Cornélius

La gamine dans la lune est celle qui s'éveille à la féminité (elle devient pubère) tout en réveillant le monde (ses menstruations font naître des torrents et de nouveaux décors). Avec elle, nous quittons l'origine pour pénétrer dans le cycle, dans l'éternel recommencement… Cette lecture vous paraît-elle exacte ?
Oui, ce n'est pas faux, l'origine et l'avenir… Je sais seulement que je suis (et j'étais à la création de cette bande, à la fin des années 1970) incapable de trouver une idée pareille ! Pour parler des règles en adulte, j'aurais dit des banalités sérieuses. Heureusement, je me suis servie de mon imaginaire de onze ou douze ans qui était alors bien plus libre. Ces fantasmes de gamine à propos des règles, ces fleuves de sang, je les ai mis en page, organisés dans des paysages, à trente-sept ans. Mais je les avais inventés petite, pour « faire mon intéressante » devant la maîtresse et la classe, faisant jaillir des flots rouges devant leurs yeux ébahis et admiratifs de ma puissance ! Bien sûr, avant de faire la bande dessinée pour *Ah ! Nana*, je ne l'avais jamais raconté à personne. Dans d'autres fantasmes du même tonneau, j'arrivais en classe en compagnie de Kaa le python ou Bagheera la panthère (déjà !). Tout ça à cause de Kipling et de son *Livre de la jungle*, et aussi à cause de Pellos et de *Durga Râni Reine des jungles*, que je lisais dans le périodique *Fillette*. Tous ces fantasmes se sont bien calmés avec le temps. C'est dommage peut-être pour l'imaginaire, mais ce serait invivable, incompatible avec une vie adulte… Sauf que, maintenant, j'ai un vrai public pour mes fantasmagories dessinées !

Extrait d'*Une gamine toujours dans la lune*
© Nicole Claveloux / Comé ius

En quoi pourrait-on dire que votre « image » est toujours plurielle, dans le sens où elle fourmille d'autres images qui coexistent et s'entrechoquent ?
J'aime bien raconter d'autres histoires en marge de l'histoire principale. Ça ne me plaît pas si la page est trop simple, trop vite vue ou lue. Il me faut des détails en plus, ajoutés, qui se rapportent au récit mais n'en font pas directement partie. Lorsque dans mon enfance, je me plongeais dans *Les Cent Contes drolatiques* de Balzac illustrés par Doré, je cherchais les détails dans les coins, les petits personnages qu'on ne voyait pas au premier coup d'œil. Même les frontispices ou les culs-de-lampe qui terminaient les chapitres étaient plus imaginatifs et mystérieux, et ils me fascinaient plus que l'illustration principale : ils étaient gratuits, de l'imagination pure, sans but. Ces images que je mets dans l'image sont imagination pure, mais quand même avec des redites, des répétitions, car je suis comme la lune qui varie un peu tous les jours, mais de la même façon chaque mois. Et bien sûr, la lune, à la fois mouvante et immuable, est symboliquement reliée à l'enfance et aussi à la femme.

Vous dites que votre œuvre peinte vous aide à faire exploser votre « *surmoi féministe* ». Qu'est-ce que ça signifie ? Est-ce le cas également quand il s'agit de votre œuvre de bande dessinée ?
Ce surmoi-là n'est pas très présent chez moi actuellement. Peut-être l'était-il davantage à l'époque d'*Ah ! Nana* ? Mais cette époque est lointaine, et j'ai bien d'autres surmoi exigeants à satisfaire. Il m'en reste un gros, le plus important, la panthère finale : faire des chefs-d'œuvre ! À chaque nouveau livre, j'y crois. Mais il y a toujours quelques pages faiblardes, des défauts, des taches, des trous. Et puis, il y a le dernier surmoi, le pire : ne pas perdre la boule, rester lucide, vieillir comme il faut, ne pas redevenir légume.

Au-delà de l'étrange, ce qui paraît guider votre travail, c'est le plaisir. Dans les *Crapougneries* qui concluent l'album, des bambins sont maîtres en hédonisme et en espièglerie. Est-ce, selon vous, l'un des privilèges accordés à la seule enfance, et la raison pour laquelle les enfants sont si importants dans votre œuvre ?
Dans *Crapougneries*, Christian Bruel, qui a eu l'idée de ce livre, a réuni tous les plaisirs des petits, autorisés ou non, imaginaires ou non. J'y ai amené un souvenir personnel, agréable : faire des pets dans son bain. Fidèle à mon caractère enfantin, je recherche le plaisir dans tout et donc dans mon travail aussi... Mais là, j'ai dû grandir un peu car même dans un métier choisi et aimé, il y a des efforts à faire, des passages casse-pieds obligés, des corvées et donc de la volonté pour arriver au bout. Il n'y a pas que des choux à la crème dans la vie. Conclusion de l'ancêtre !

UNE GAMINE DANS LA LUNE ET AUTRES R
PAR **NICOLE CLAVELOUX**
Éditions CORNÉLIUS
112 pages N&B et couleurs, disponible

Page de gauche : Illustration pour
Krol, le fou qui mangeait les étoiles (2020)
© Baffert & Callias / L'école des loisirs

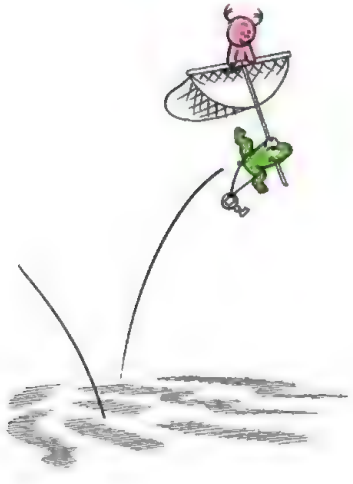
AURORE **CALLIAS**
Photographiée par Isabelle Delorme
© Photo I. Delorme pour *Les Arts dessinés*

Dans l'écosystème piquant d'un lac gelé, deux petits têtards, un rose et un vert, sont les héros d'une drôle d'histoire aux remuants personnages… Cela faisait plusieurs années qu'**Aurore Callias** n'avait pas mis en couleurs son propre récit. Son nouveau livre, ***Rainette et Triton***, qui mêle plusieurs générations de personnages autour de la confection d'une tourte, nous replonge dans le dessin léger, aérien et spontané de cette autrice et illustratrice jeunesse. Nous l'avons rencontrée dans son lumineux atelier parisien situé au bord de l'eau, près de Bastille.

Par **Isabelle Delorme**

AURORE CALLIAS

PETITES BÊTES **FONDANTES**…



Rainette et Triton (2021)
© Aurore Callias / L'école des loisirs

Aurore, après les chauves-souris et les chiens, les petites bêtes vous inspirent encore une fois une belle histoire. Dans votre enfance, dessiniez-vous déjà beaucoup d'animaux ?
Je crois que je dessinais plus souvent des humains. Aujourd'hui, peut-être que j'apprécie les animaux pour les attitudes qu'ils permettent de dessiner. J'aime avoir des personnages qui se transforment, se baladent et se mettent dans tous les sens. Je pense que c'est plus simple à réaliser avec les animaux.

Vous avez étudié l'illustration à Paris (à l'école Estienne), puis la scénographie à Bruxelles (La Cambre). Cette deuxième formation a-t-elle beaucoup compté pour vous ?
Énormément ! J'y ai appris à me questionner sur ce que font les personnages, dans quel décor ils évoluent, comment les mettre en scène… Je suis très intéressée par les espaces – notamment biscornus –, et ce sont surtout eux qui me donnent l'idée de mes histoires. C'était donc très précieux pour moi de réaliser des maquettes en 3D ou des dessins scène par scène pour décomposer l'action. J'ai aussi beaucoup travaillé les textes à La Cambre : les décortiquer, voir ce qu'on peut en sortir comme images, comment représenter les personnages… Je crois avoir plus appris là-bas qu'à Estienne.

KROL, LE FOU QUI MANGEAIT LES ÉTOILES

PAR **SIGRID BAFFERT** (TEXTE)
& **AURORE CALLIAS** (DESSINS)
Éditions L'ÉCOLE DES LOISIRS
(COLLECTION MOUCHE)
Roman jeunesse, disponible

En parlant de textes, vous n'aviez pas sorti d'album en tant qu'autrice depuis *L'Ile aux chiens* (2014). Aviez-vous envie de vous consacrer davantage à l'illustration ces dernières années ou attendiez-vous l'idée ?
J'avais beaucoup de projets en cours. J'ai donc mis du temps à développer deux livres que j'avais en tête depuis cinq ou six ans : *Rainette et Triton* et un album qui devrait sortir à l'automne 2021.

Un lieu particulier vous a-t-il inspiré l'écosystème glacé de *Rainette et Triton* ?
J'aimais bien cette idée d'étang gelé, dont n'importe quoi peut sortir. Cela introduit une forme d'explosion et de suspense, avec une communauté d'animaux. Par ailleurs, ce lieu est appelé à évoluer – au moment de la débâcle, par exemple – et, avec L'école des loisirs, nous aimerions qu'il soit le début d'une série. Le thème de la métamorphose s'avère important également, car Rainette et Triton sont des têtards qui ne sont pas finis et sortent beaucoup trop tôt de l'eau à cause d'une péripétie. Ils vont devoir se débrouiller avec leurs petites pattes et leurs petits moyens...

> Cela m'intéresse plus, aujourd'hui, **de montrer ce qui arrive à mes personnages** que de dessiner des ambiances.

Qu'avez-vous souhaité transmettre aux enfants avec ce scénario qui confronte des petits au monde parfois cruel ou effrayant des grands ?
J'ai voulu les amuser ! Mais cela m'intéressait aussi de mettre en scène des personnages d'âges différents. À côté de figures établies de l'étang, Rainette et Triton sont des nouveaux venus tandis que le renard, la poule d'eau et le butor étoilé s'apparentent plutôt à des ados. L'histoire évoque ainsi comment prendre sa place. On perçoit aussi que certains personnages veulent s'amuser, d'autres moins, et que lorsqu'on grandit, c'est peut-être plus facile avec les premiers.

Le contraste entre les aplats et le crayonnage, les zones de noir et blanc et de couleur est très réussi. Quelles techniques avez-vous utilisées ?
J'ai essayé de dessiner mes personnages à la plume. Mais j'avais du mal à obtenir des expressions aussi précises que celles que j'avais prévues pour le déroulement de cette histoire. J'ai donc choisi de les dessiner au feutre, puis j'ai réalisé une sorte de montage avec des crayons de couleur en préparant une banque d'images avant de procéder à l'assemblage sur ordinateur.

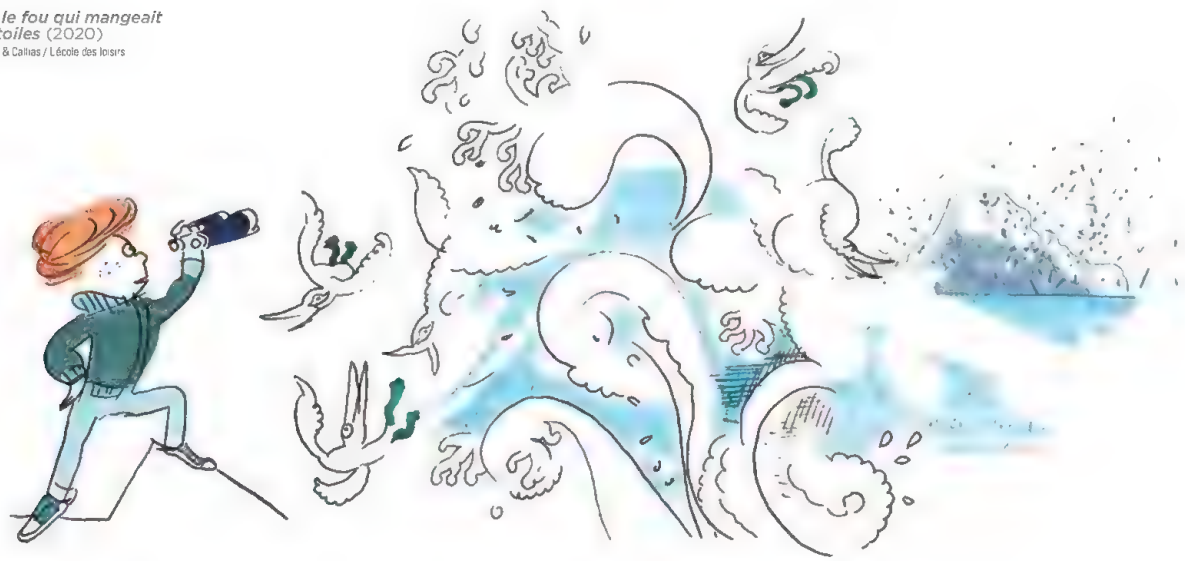

Krol, le fou qui mangeait les étoiles (2020)
© Baffert & Callias / L'école des loisirs

Illustration pour ***Rainette et Triton*** (2021)
© Aurore Callias / L'école des loisirs

Parfois, j'ai utilisé un peu d'encre pour préciser un décor à l'arrière-plan, sans pour autant rechercher un résultat aussi fort que le trait au feutre. J'adore la phase préparatoire au cours de laquelle je joue avec mes personnages à travers mes dessins pour chercher l'histoire. C'est la période la plus excitante !

C'est donc le dessin qui entraîne vos histoires ?
En fait, cela marche dans les deux sens ! Mais c'est vrai que j'ai trouvé les situations en dessinant les personnages. Elles sont liées au lieu et à la façon dont les personnages se frottent entre eux.

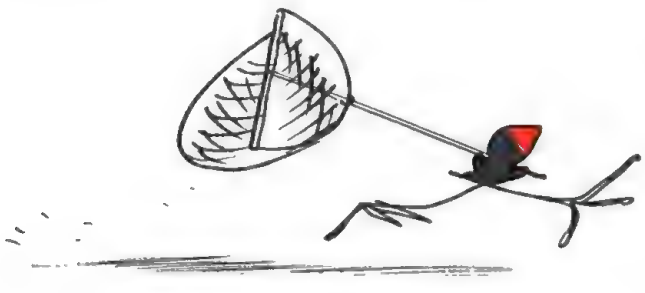
Certains de vos livres comme *Hortense au plafond* et *L'Ile aux chiens* fourmillent de détails. Dans ce nouveau livre comme dans la série *Krol*, où vous avez illustré les textes de Sigrid Baffert, le texte est plus long et votre dessin plus épuré. Est-ce une évolution souhaitée ou dictée par le format de la collection Mouche ?
C'est souhaité. Je désire aller vers l'épure car j'ai de plus en plus envie de représenter des séquences avec des actions qui se décomposent plutôt qu'une seule image remplie de détails. Cela m'intéresse plus, aujourd'hui, de montrer ce qui arrive à mes personnages que de dessiner des ambiances. D'ailleurs, dans l'album sur lequel je suis en train de travailler – qui raconte l'histoire de deux petites filles qui déambulent la nuit –, je décompose plus l'action que dans *Hortense au plafond*.

Comment parvenez-vous à préserver la spontanéité de vos dessins ?
L'encre est très instinctive et marche bien quand je ne sais pas trop ce que je vais dessiner et que j'improvise un peu, comme dans les albums où je peux dessiner les grandes lignes, puis me mettre sur pilote automatique et dessiner des détails en me laissant porter par mon imagination. Mais pour ce livre, il fallait vraiment que ce soit ces images-là qui soient montrées, et pas d'autres, et j'ai choisi le feutre. J'ai dessiné peut-être quatre ou cinq fois chaque illustration jusqu'à choisir celle qui me paraissait la plus juste.

On s'éloigne donc du travail minutieux d'Edward Gorey ou de Claude Ponti, à qui vous avez été comparée dans le passé. Ressentez-vous d'autres influences sur ce livre ?
Petite, j'adorais Tomi Ungerer, et j'aime également beaucoup Edward Lear, dont les petites scènes à l'encre me transportent complètement depuis quelques années ! Ces deux noms me viennent et, pourtant, il n'y a aucun rapport avec ce livre... Je crois qu'il reflète avant tout mon envie de jouer avec l'espace, de créer des déplacements, trajectoires ou danses avec mes personnages.

Cette année particulière que nous venons de passer a-t-elle modifié votre rapport au dessin et à votre travail ?
Cela faisait plusieurs années que je me demandais comment aller au plus près de ce que je voulais dessiner, entre l'encre et le feutre notamment. Cette période m'a permis d'accélérer. J'ai de plus en plus envie d'aller droit au but ! J'avais plusieurs projets qui venaient de loin et cette phase m'a mise au pied du mur avec une envie d'aboutir.

Une année du mouvement alors, dans vos projets comme dans vos dessins ! Bravo et merci, Aurore.



© Aurore Callias / L'école des loisirs

RAINETTE ET TRITON
PAR **AURORE CALLIAS**
Éditions L'ÉCOLE DES LOISIRS (COLLECTION MOUCHE)
Roman illustré, 56 pages couleurs, d sponible

118 XAVIER GORCE
Un dessinateur hors du Monde

128 COURRIER INTERNATIONAL
et le dessin
50 ans d'histoire commune

22

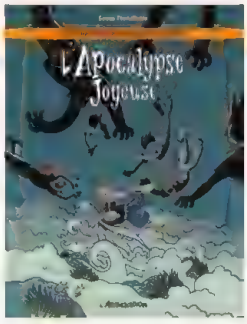
PETER ARNO

Dessinateur star du *New Yorker* |

Actus

La grande vadrouille

Pour le cinquième volume de a série ***Les Nouvelles Aventures de Lapinot***, **Lewis Trondheim** propose une histoire complètement âchée et garantie sans pédale de frein. Après s'être fait péter un bras par des parents qui l'avaient pris pour un pédophile, le lapin, bon comme du pain blanc, fait face à un dilemme : doit-il porter plainte pour cette agression injuste où faire preuve de compréhension comme son caractère l'y incite ? Afin de mieux réfléchir, il part à la campagne en compagnie de son ami Richard qui saura lui prodiguer les conseils qu'il lui faut. Mais tout n'est pas simple. À peine garé sur un parking de supermarché, une météorite tombe sur la voiture. Avec cette série en 48CC, Trondheim revisite la magie des albums à l'ancienne. ■ **GV**



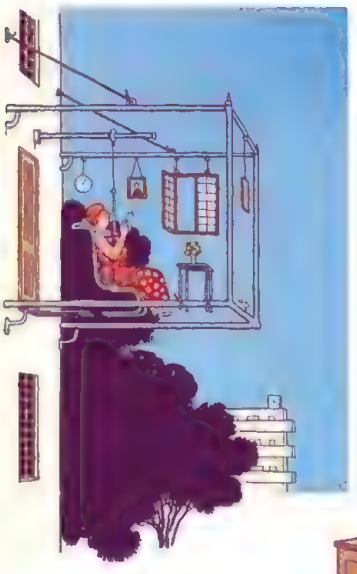
L'APOCALYPSE JOYEUSE
Par Lewis Trondheim, éditions L'Association
Album relié, 48 pages couleurs, 13 €, disponible

Jamais l'un sans l'autre

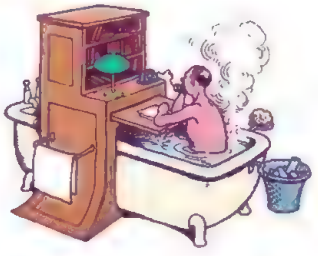
Depuis les origines de la bande dessinée, ses liens avec la presse ont toujours été étroits, même au temps de la mort de revues phares comme *Pilote* ou *Tintin*. Pourtant, loin de chambouler les rapports, les aléas de l'histoire ont contribué à faire émerger les reportages graphiques et de nouveaux concepts éditoriaux comme *La Revue dessinée*. Sous la direction du maître de conférences **Alexis Lévrier** et du professeur en littérature, théâtre et cinéma **Guillaume Pinson**, Les Impressions nouvelles proposent l'essai ***Presse et bande dessinée, une aventure sans fin***, qui recense grandeurs et décadences d'une belle paire qui n'est pas près de se séparer. ■ **GV**

PRESSE ET BANDE DESSINÉE
Ouvrage collectif, éditions Les Impressions nouvelles
Livre broché, 384 pages illustrées, 28 €, disponible

Découverte

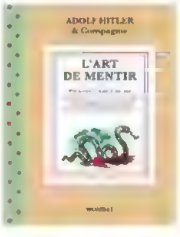


Survivre chez soi, l'art du confinement est une adaptation ambitieuse du chef-d'œuvre *How to Live in a Flat* de l'auteur illustrateur anglais William Heath Robinson (1872-1944), paru initialement en 1937. **Jean-Luc Coudray**, en collaboration avec la coloriste **Isabelle Merlet**, a redonné vie aux images initialement parues en noir et blanc sur les joies du confinement dans un appartement. Un petit bijou traduit pour la première fois en France. ■ **FB**



SURVIVRE CHEZ SOI, L'ART DU CONFINEMENT
Par Coudray et Merlet d'après Robinson, éditions Michel Lagarde
Livre cartonné avec jaquette, 128 pages, 19 €, disponible

Le coin des indispensables

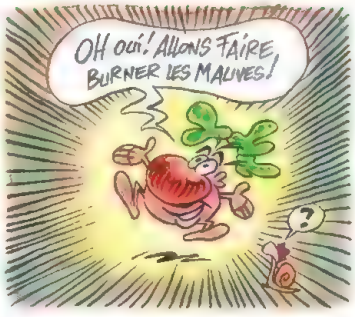


Les livres édités par Wombat devraient être remboursés par la Sécurité sociale tellement leur contenu contribue à faire réfléchir le lecteur par le rire. Avec ***Comment cesser d'exister***, **Will Cupy** écrit dès 1934 un traité d'écologie sur les espèces disparues. Ornementé d'un dessin de **Cavanna**, ce petit format de la collection Poche Comique n'attend plus que la vôtre. Dans un registre encore plus sanglant, ***L'Art de mentir*** par **Adolf Hitler & Compagnie** est la réédition qui tombe à pic d'un manuel de contre-propagande édité par le Bureau d'information anglo-américain basé à Londres en 1944, et illustré par **Rowland Emett**. Dans notre époque de *fake news* où l'art du bobard est enseigné de manière industrielle dans les écoles de commerce, on ne peut que féliciter l'éditeur Frédéric Brument et Elian Monteiro Da Silva (vive les bouquinistes !) d'avoir déniché ce trésor. ■ **GV**

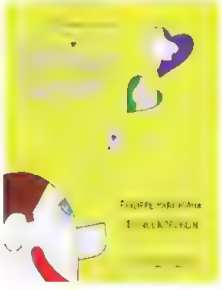
COMMENT CESSER D'EXISTER
Par Will Cuppy, éditions Wombat
Livre broché avec rabats, 176 pages N&B, 7,50 €, disponible

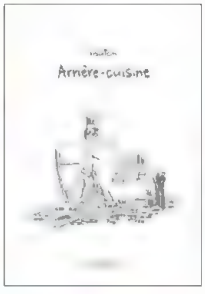
L'ART DE MENTIR
Par Adolf Hitler & Compagnie, éditions Wombat
Livre broché avec rabats, 38 pages couleurs, 13 €, disponible

Coups de cœur printaniers



Les éditions Alain Beaulet ont été créées par un passionné du même nom (et c'est bien pratique !). Depuis 1984, cet amoureux du travail bien fait n'édite que des petits bijoux d'imprimerie qui devraient être obligatoires chez toutes les personnes possédant une étagère en bois d'arbre. Pour le printemps qui s'annonce primesautier et joyeux [à condition d'aimer être seul entre quatre murs], ce sont pas moins de trois ouvrages fondamentaux de l'art du rire distantiatoire qui vont sortir entre avril et mai. Tout d'abord, **Mandryka** dit tout avec ***La Vie secrète du concombre masqué*** où la cucurbitacée se lâche avec ses potes, et c'est carrément vivifiant. Dans une autre forme de poilitude registrale, **Voutch** a réuni sur la même page tout un tas d'esquisses de départ face à leurs destins finalisés. Son ***Arrière-cuisine*** a pour but de rendre un vibrant hommage à la puissance narrative de la couleur. Et le résultat lui donne bien raison. À seulement cinq jours de l'été, **Lionel Koechlin** illustre ***Les Mésaventures de Monsieur Lamour*** sur des textes ciselés par **Philippe Paringaux**. Attention, cet ouvrage donne envie d'aller rejouer l'été de l'amour libre à San Francisco en 1967 (et pourquoi pas ?). ■ **GV**



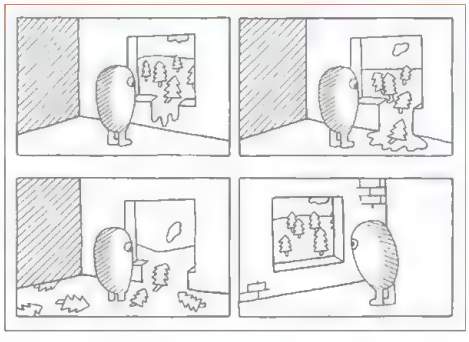


LES MÉSAVENTURES DE MONSIEUR LAMOUR
Par Koechlin & Paringaux, éditions Alain Beaulet
Livre souple avec rabats, 88 pages couleurs, 19,50 €, le 16 juin

LA VIE SECRÈTE DU CONCOMBRE MASQUÉ
Par Nikita Mandryka, éditions Alain Beaulet
Album cartonné, 56 pages quadri, 25 €, le 16 avril

ARRIÈRE-CUISINE
Par Voutch, éditions Alain Beaulet
Livre cartonné, 160 pages quadri, 30 €, le 16 avril

50 façons d'accommoder un œuf



À partir d'une bribe de texte tirée d'une chanson des Beatles, **José Parrondo** décline avec ***I Am the Eggman*** les aventures absurdes et muettes d'un petit personnage en forme d'œuf aussi expressif qu'un Monsieur Patate. Véritable tour de force narratif, cet album revisite tous les codes de la bande dessinée à travers un univers graphique minimaliste par la forme, mais gigantesque par son pouvoir d'imagination auprès des lecteurs. Dans ce recueil épais, le format à l'italienne met bien en valeur les strips en quatre dessins tandis qu'une partie du volume est aussi consacrée à des peintures à l'acrylique qui mixent aussi bien le dessin que la photographie. ■ **GV**

I AM THE EGGMAN
Par José Parrondo, éditions L'association
Album broché avec rabats, 304 pages N&B, 18 €, disponible

2020 comme si vous y étiez

Alors que l'année commence bien mal, le dessinateur de presse **Kak** en profite pour sortir sa compilation annuelle ***Le Kak 40 de l'Opinion*** histoire d'en rajouter une couche sur tout ce qui s'est passé pendant cette *annus horribilis* que fut 2020. Sous-titré *Le Cri du pangolin*, l'ouvrage est constitué des meilleurs dessins publiés ou non dans le journal *L'Opinion*, ainsi qu'un cahier spécial Covid-19 qui devrait faire grincer pas mal de dents. Enfin, pas pour tout le monde puisque François Hollande s'était chargé de régler une partie du problème. Pour le reste, les amateurs de vacheries bien vues vont être heureux. ■ **GV**

LE KAK 40 DE L'OPINION T.7 : L'ANNÉE DU PANGOLIN
Par Kak, éditions L'Opinion
Livre broché, 108 pages couleurs, 14,90 €, disponible

XAVIER **GORCE**
© Photo Romane Gorce

Ses pingouins incarnaient, depuis quinze ans, une humanité qui court à sa perte sur une banquise qui fond, en se chicanant sur l'air du temps. Suite à un dessin sur l'inceste, mal compris et critiqué sur les réseaux sociaux, en janvier dernier, **Xavier Gorce** a quitté *Le Monde*, coupable à ses yeux de ne l'avoir ni écouté ni soutenu. Et, pire encore, d'avoir présenté à ses lecteurs des excuses pour ce dessin. Portrait d'un dessinateur aux idées fortes.

Par **Odile Conseil**

XAVIER GORCE

UN DESSINATEUR **HORS DU *MONDE***

Si j'ai été abusée par le demi-frère adoptif de la compagne de mon père transgenre devenu ma mère, est-ce un inceste?
Xavier GORCE

Le dessin de la discorde, paru le 19 janvier dans « Le Brief » l'une des newsletters du *Monde*
© Xavier Gorce

Xavier Gorce n'est pas un « gentil dessinateur » comme peut l'être son confrère Pantu. Ses dessins – sur les Gilets jaunes ou sur Greta Thunberg, par exemple – ont montré, à de nombreuses reprises, qu'il n'était pas là pour faire plaisir. Ce dessinateur de presse serait certainement d'accord avec la maxime selon laquelle un bon dessin de presse, ça fait rire, réagir, réfléchir.

C'est le cas du « dessin-par-qui-l'affaire-est-arrivée », qui traite d'un même mouvement de l'inceste et des familles recomposées (*voir ci-contre*). Il peut faire rire, est propice à la réflexion… et a fait réagir la twittosphère – et des journalistes du *Monde*. Ce dessin a suscité des excuses de la part de la direction du quotidien et, finalement, incité le dessinateur, qui y œuvrait depuis dix-neuf ans, à en claquer la porte.

Les Indégivrables de Xavier Gorce interrogent l'actualité pour *Le Monde* depuis 2005
© Xavier Gorce

Je ne veux plus travailler pour un journal **qui se couche devant les réseaux.**

« Cela faisait des mois que ça ne se passait pas très bien, que je n'étais pas écouté. J'ai eu le sentiment qu'on n'avait plus confiance en moi et que mes dessins n'étaient plus "dans la ligne", explique-t-il. *Ces excuses qui m'ont mis en première ligne, j'ai trouvé cela particulièrement lâche, de très mauvaise foi. Je ne veux plus travailler pour un journal qui se couche devant les réseaux. »*

Rappel des faits...

Le 18 janvier dernier, comme chaque soir, le dessinateur envoie son « Indégivrables » – du nom de la série des pingouins qu'il met en scène – à la rédaction de Los Angeles. C'est elle qui s'occupe, en effet, de diffuser de très bon matin (donc le soir pour elle) la newsletter quotidienne aux abonnés (« Le Brief »), comportant le dessin de Gorce.

Quelques jours plus tôt, intervenant sur LCI, Alain Finkielkraut a minimisé l'inceste dont Olivier Duhamel s'est rendu coupable sur son beau-fils en arguant qu'il n'était pas le père biologique.

« *J'ai rebondi sur cet angle-là. C'est le propre d'un dessin d'actualité : il faut trouver un angle, pas juste dire "les pédophiles sont méchants". J'ai questionné*

EN SAVOIR PLUS

XAVIER GORCE

TWITTER : **@XavierGorce**

cette notion d'inceste dans les familles recomposées, dans les nouvelles parentalités qui interviennent aujourd'hui. Je suis allé dans ce sens en imaginant la situation la plus abracadabrante possible pour montrer ce qui fait qu'une famille d'aujourd'hui est bouleversée par rapport au modèle traditionnel », relate l'illustrateur.

Quand Jérôme Fenoglio, directeur du *Monde*, l'appelle pour lui signifier « *qu'il y a un problème* » avec son dessin et que le journal va présenter ses excuses, le dessinateur tombe des nues. La discussion entre les deux hommes tourne en rond : le dessinateur n'en démord pas, son dessin est sans ambiguïté. Il ne s'attaque nullement aux victimes de l'inceste ou aux transgenres : « *Je veux bien qu'on dise qu'il n'est pas bon, qu'il est éventuellement maladroit ou trop compliqué. J'étais d'ailleurs prêt à venir m'expliquer devant la rédaction du* Monde. *Mais en aucun cas ce dessin n'est fautif, donc susceptible d'excuses.* »

Mais le directeur ne reculera pas et demandera au dessinateur d'envoyer désormais son dessin à la rédaction centrale parisienne, en début d'après-midi, afin de le valider avant de le transmettre à Los Angeles. « *J'étais d'accord sur le principe, mais j'ai souligné qu'on entrait là, clairement, dans un lien de subordination. J'ai demandé à changer de statut pour devenir salarié – je cotisais jusqu'alors, depuis dix-neuf ans, à la Maison des artistes. Il m'a fait une réponse mi-chèvre mi-chou et, le lendemain, m'a adressé un mail avec les contacts de ceux à qui je devais "faire passer mon dessin avant 14 heures, aujourd'hui, et à partir de maintenant ça marchera comme ça". Là, je me suis dit que j'en avais assez.* »

Des pingouins énervants

Xavier Gorce dessine pour *Le Monde* depuis 2002, où il a commencé par des *strips*. « *J'utilisais des animaux de toutes sortes pour faire des* strips *où j'abordais l'actualité de façon décalée, à la façon des* Peanuts, *de* Garfield *ou de* Mafalda. *En 2005, je me suis concentré sur les pingouins, qui me semblaient être les plus proches de l'humanité. "Les Indégivrables", c'est ma vision de l'humanité* », souligne-t-il. Ces incorrigibles vivent ensemble « *avec des comportements réflexes, des pensées un peu connes, alors qu'ils sont sur une banquise qui fond* ».

Le dessinateur a déjà, et à plusieurs reprises, suscité des flambées de commentaires énervés sur les réseaux sociaux. Sa façon de maltraiter systématiquement les Gilets jaunes – « *d'afficher un mépris de classe* », disent ses détracteurs – est en effet sujette à critiques. L'un de ses dessins, insultant – un pingouin face à une assemblée en gilets jaunes lance : « *C'est pratique les gilets jaunes pour identifier les troupeaux d'abrutis* » –, a été retoqué par la rédaction de Los Angeles. « *Je l'accepte tout à fait, c'est leur responsabilité. Ça démontre, en tout cas, que mes dessins sont bel et bien validés par cette équipe, qu'elle n'est pas une simple chambre d'enregistrement.* » Mais sur les Gilets jaunes, celui qui se dit « *de centre gauche, libéral* » persiste : « *Ce mouvement est, au départ, très poujadiste, très populiste. Je n'ai jamais pensé qu'il y avait une pensée politique cohérente.* »

Dessin paru le 27 novembre 2020 suite au tabassage de Michel Zecler

© Xavier Gorce

© Xavier Gorce

BIOGRAPHIE EXPRESS

1962 : naissance à Chamalières (Puy-de-Dôme)

1981-83 : étudie les arts plastiques à Saint-Charles (Tolbiac)

Dans le même temps, suit des cours de dessin à l'école Duperré.

1988 : dessine régulièrement pour *Témoignage Chrétien* puis *La Grosse Bertha*.

Intervient dans les titres de Bayard Presse, dans les colonnes d'*Elle*, du *Particulier*...

2002 : commence à travailler quotidiennement pour la newsletter du *Monde*.

2005 : Création des 'Indégivrables' dans *Le Monde*. Collaborations ponctuelles – avec *La Vie*, notamment

2021 : Quitte *Le Monde* et entame une collaboration avec *Le Point*.

Quelle finalité pour le dessin de presse ?

Xavier Gorce ne se vit pas comme un éditorialiste, un rôle qu'il laisse à Plantu* : « *Son dessin apparaît à la une. Il a, de ce fait, énormément d'impact ; ça engage beaucoup plus le journal. Mon dessin, lui, venait en fin de newsletter, c'est très différent.* » Mais l'illustrateur a du mal à se définir : « *Mes pingouins se sont peu à peu impliqués dans les questions de société, politiques, etc. Et aujourd'hui, mon travail ressemble de plus en plus à un commentaire sur l'actualité.* »

Le commentateur qu'il est devenu se montre toujours prêt à railler l'islamogauchisme, la « *cancel culture* » (qu'il traduirait sans doute par « culture de la censure ») et les communautarismes en tout genre. « *Si on commence à éviter les sujets qui peuvent poser problème, on doit s'interroger sur la finalité du dessin de presse. Il faut aller là où ça peut paraître dérangeant. Faire des dessins bienveillants avec lesquels tout le monde est d'accord ne m'intéresse pas.* »

Le dessinateur est aussi et surtout un auteur : « *La réalisation de mon dessin – je travaille très classiquement au feutre, puis je scanne et fais la mise en couleurs, très limitée – est rapide. J'aime bien l'épure graphique, le dessin elliptique*, expose-t-il. *Je passe plus de temps à travailler l'idée, les mots. Le dessin est d'ailleurs parfois un peu répétitif, par exemple deux personnages en vis-à-vis qui discutent, comme Wolinski ou Mix & Remix pouvaient le faire. Il y a un principe de minimum graphique pour être sur la réflexion, sur le texte et sur le sujet.* »

Le dessinateur est-il un journaliste ? Dans le cas de Xavier Gorce, on peut l'affirmer. Un éditorialiste, même. ■

Si on commence à éviter les sujets qui peuvent poser problème, **on doit s'interroger sur la finalité du dessin de presse.**

Roger se voulait rassurant auprès des donateurs : tous les fonds collectés l'étaient à son profit, exclusivement.
POUR MOI MÊME
Xavier Gorce.
© Xavier Gorce

Dessin réalisé pour *La Vie* en avril 2017
© Xavier Gorce

* Le dessinateur historique du *Monde* a annoncé, en pleine « affaire Gorce », qu'il prendrait sa retraite en mars 2021, affirmant que cette décision n'était en rien liée au départ de son confrère. Les dessinateurs de Cartooning for Peace, association internationale créée par Plantu, occuperont la place du dessin éditorial à la une, à tour de rôle

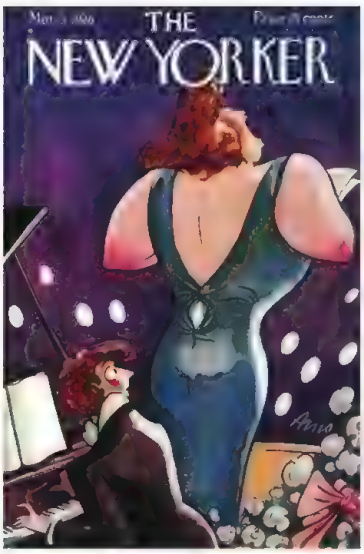
Un trait énergique reconnaissable entre mille et un humour très caustique sont les marques de **Peter Arno**, qui a incarné l'identité graphique du célèbre hebdomadaire *The New Yorker*, des années 1940 à 1960. Une star aux États-Unis ! Nous vous entraînons sur les traces de ce dessinateur au tempérament fêtard, imprévisible et talentueux. Et nous espérons une vraie découverte de son travail par le public français...

Par **Benoit Marchon**

PETER **ARNO**
dans les années 1930
© Photo DR

PETER ARNO

DESSINATEUR STAR DU *NEW YORKER*



Couverture *The New Yorker*
(mars 1928)
© Peter Arno / Photo DR

Peter Arno, de son vrai nom Curtis Arnoux Peters, naît à New York le 8 janvier 1904. Il est fils unique, son père travaille à la Cour suprême de l'État de New York. À neuf ans, il dessine déjà dans les lettres qu'il envoie à ses parents. À treize ans, il décide de devenir dessinateur : il publie ses premiers dessins, à seize ans, dans le journal de son école, la Hotchkiss School, un établissement privé pour garçons. Mais s'il s'intéresse aux arts, au théâtre et à la musique – activités qu'il aimera et poursuivra toute sa vie –, Peter Arno se montre dissipé en classe. En 1922, il intègre l'université Yale dans la section artistique, collabore à la revue de l'université, joue du banjo dans un orchestre de jazz et refait la décoration intérieure du bâtiment... Après avoir essuyé de nombreux refus dans les principaux journaux de l'époque, il finit par trouver du travail dans le département publicité d'une société de films muets, la Chadwick Pictures Corporation.

Illustration pour une couverture du *New Yorker* (janvier 1959)

© Peter Arno

Cover

Première apparition au *New Yorker*

Le 17 février 1925 est une date importante pour les arts graphiques. Ce jour-là paraît le premier numéro du *New Yorker*, un nouvel hebdomadaire dont les exigences sont les suivantes : l'humour, graphiquement travaillé, doit s'inspirer de la vie quotidienne et le dessin doit être accompagné d'une légende assez satirique. Peter Arno y signe son premier dessin, le 20 juin, et son premier vrai *cartoon* le 3 octobre. C'est le début d'une longue collaboration qui durera quarante-trois ans... 1926 sera l'année de sa première couverture pour le *New Yorker*. Il publiera cette même année jusqu'à soixante-douze dessins, mettant en scène notamment un couple de sœurs âgées, les Whoops Sisters. Tirées de son imagination, ces dernières deviendront les vedettes d'une série radio, et il les exploitera jusqu'en 1932. L'année suivante paraît un roman autour de ces deux sœurs, *Whoops, Dearie!* (le texte n'est pas de lui, même si son nom seul apparaît sur la couverture), avec trente-six illustrations pleines pages. Mais les critiques sont mauvaises !

À lui la vie mondaine !

Succès aidant, Peter Arno mène une vie mondaine intense... et fait, dans ses dessins, la satire du « Café Society » (nom que l'on donne à la jet set et aux *beautiful people*) qu'il fréquente assidûment. Le dessinateur a sa place dans la haute société de Manhattan et la dépeint avec humour, en sachant prendre du recul. Son dessin, très personnel, se caractérise par des angles de vue originaux, des personnages comme taillés à la serpe, aux visages expressifs, proches de la caricature, un large trait posé au pinceau avec des variations d'épaisseur, des aplats de gris ou de couleurs pour créer des effets de lumière et une grande signature, très calligraphiée.

Peter Arno se marie le 13 août 1927 avec Lois Long, journaliste au *New Yorker*, aussi connue pour être une fêtarde (ils se sépareront en 1930). Il apprend bientôt qu'elle est enceinte... en lisant les pages *people* du journal : leur fille prénommée Patricia naît à l'automne 1928. En décembre de la même année, une première exposition présente trente-six de ses dessins dans une galerie de New York. Les critiques écrivent que le travail d'Arno marque un tournant dans l'illustration, notamment en substituant à l'habituel dialogue de deux lignes sous le dessin une légende en une seule ligne. De plus, il abandonne la traditionnelle confrontation homme-femme au profit de gags avec des personnages plus nombreux et variés.

Couverture *The New Yorker* (mars 1935)
© Peter Arno, Photo DR

Première couverture pour *The New Yorker* (novembre 1926)
© Peter Arno, Photo DR

Illustration pour une couverture du *New Yorker* (mars 1951)
© Peter Arno

Premiers recueils de *cartoons*

En 1929, toujours très actif dans le *New Yorker*, il réalise pas moins de trois couvertures et cinquante-sept dessins pour l'hebdomadaire. Peter Arno signe son premier recueil de cartoons, *Parade*, qui met en scène ses personnages récurrents : le dandy à chapeau haut de forme, la dame de la haute société élégante et racée, le couple de danseurs, le clochard, l'enfant gâté… et des jeunes femmes plus ou moins dénudées ! Les critiques se montrent, cette fois-ci, majoritairement enthousiastes. L'année d'après, il sort son deuxième recueil d'illustrations, *Hullabaloo*. Il sera réimprimé deux fois dès le premier mois de sa parution et, selon son éditeur, 4 436 exemplaires sont vendus la semaine avant Noël, puis 12 124 en six semaines. Toujours en 1930, Peter Arno se diversifie et s'essaie à la comédie musicale en réalisant les décors de *The New Yorkers*. Le spectacle comptera cent soixante-huit représentations. Côté presse, le *New Yorker* continue de publier un dessin de lui dans chaque numéro. Mais il lui arrive aussi d'apparaître dans les pages *people*, par exemple à cause d'une dispute avec un mari jaloux dont il draguait la femme ! En 1931, année de son divorce, Peter Arno écrit et monte une autre comédie musicale, *Here Goes the Bride*, qui sera un fiasco, avec seulement six représentations.

Hollywood, nous voilà !

En 1932, les critiques sont élogieuses pour son exposition à Londres. Un nouveau recueil de dessins assez coquins, *Peter Arno's Circus*, paraît cette même année. Mais Arno commence à être moins fiable, ce qui crée des tensions avec la rédaction du *New Yorker* qui doit, de plus en plus souvent, le supplier d'envoyer son travail, consciente qu'il est devenu l'un des piliers du journal et que ses lecteurs l'attendent. En 1934, le dessinateur part s'installer à Hollywood, où il prend du bon temps et travaille moins, ne retournant à New York que quand il est à court d'argent. Ce qui explique que seulement dix-neuf dessins seront publiés cette année-là, et aucune couverture. En 1936, il opte pour un trait plus épais, sous l'influence de Georges Rouault et, dans une moindre mesure, d'Honoré Daumier. Il s'essaie aussi à la peinture.

QUASI INCONNU EN FRANCE

Fait surprenant, voire incompréhensible, le dessinateur Peter Arno reste méconnu en France. Contrairement à d'autres dessinateurs américains – comme Saul Steinberg, Chas Addams ou Gary Larson –, aucun de ses nombreux albums n'a jamais été édité en France. Seuls quelques-uns de ses dessins ont paru dans des journaux comme *Paris Match* dans les années 1950-1960. Peter Arno est, par ailleurs, peu cité dans les ouvrages spécialisés. Le critique d'art Michel Ragon ne lui accorde ainsi qu'une seule phrase dans son livre *Le Dessin d'humour* (Le Seuil, 1992), où il évoque une exposition à l'ambassade des États-Unis à Paris, en 1945 : « L'humour américain a fait une révolution dans le dessin humoristique [...] sans nous attarder avec Saul Steinberg, dont on peut dire qu'il est l'humeur graphique incarnée, citons la chaleureuse ironie de Peter Arno, ses hommes moustachus, ses femmes invraisemblables qui ont l'air [illegible] ».

Plus récemment, Martine Gosselaux, galeriste et agente de dessinateurs, lui a accordé six pages dans son livre *La Passion du dessin d'humour* (Buchet-Chastel/Les Cahiers dessinés, 2008). Et il est bien représenté dans le magnifique coffret de deux volumes *The New Yorker. Encyclopédie du dessin d'humour* (Jean-Louis Piallat, Leg Éditeur, 2010).

Couverture *The New Yorker* (décembre 1951)
© Peter Arno / Photo DR

Son deuxième mariage en 1935 avec Mary Livingston Lansing ne durera que cinq ans… comme le premier ! Arno publie son sixième livre, *For Members Only*, qui présente de nombreux dessins inédits se moquant encore et toujours de la haute société new-yorkaise, qu'il fréquente assidûment toutes les nuits, si bien qu'il dort jusque dans l'après-midi et ne travaille qu'à la dernière minute. Le *New Yorker* est devenu la référence en matière de dessins humoristiques et Arno en est le fleuron. Pourtant, il publie moins (vingt-quatre dessins en 1935 et une couverture).

Sur les planches

En 1937, Peter Arno tient le rôle principal dans une pièce de théâtre, *Most of the Game*, et a toujours des velléités de monter une nouvelle comédie musicale à Broadway. Il séjourne régulièrement à Hollywood, parfois pour faire des décors, parfois pour des caméos (brèves apparitions d'une personne célèbre dans un film, qui n'est pas forcément mentionnée au générique). Il joue même son propre rôle dans le film *Artistes et Modèles* de Raoul Walsh, en 1937, aux côtés d'autres dessinateurs et affichistes. Tout en publiant trente-huit dessins et trois couvertures pour le *New Yorker* en 1938, il réalise de nombreuses illustrations publicitaires. La rédaction doit continuer à le harceler pour qu'il livre son travail. En 1939, trente-six dessins sont publiés. En 1940, trente-cinq, ainsi que quatre couvertures. Après avoir sorti l'année précédente son huitième recueil, *Peter Arno's Cartoon Revue*, il dessine, en 1942, le programme d'un spectacle de danse du *Ballet of the Elephants*. La même année, il effectue un service militaire de trente jours au Texas en dessinant des affiches de propagande pour le gouvernement. De nouveau, il envisage de monter une nouvelle pièce à Broadway, *Peter Arno's Cartoon Revue*, et réalise une série de publicités pour Pepsi Cola, qui paraissent en pleine page dans le *New Yorker*. Alors qu'il dessine trois couvertures et trente-six dessins en 1943, Peter Arno se montre mécontent de ses revenus et se met en grève, arguant qu'il gagne mieux avec la publicité et qu'il n'est pas inspiré par les idées de gags qu'on lui soumet. Si aucun contrat ne le lie au *New Yorker*, dont il est l'un des plus grands *cartoonists*, ce support continue d'avoir besoin de lui car il en reste l'incontournable identité graphique. Et s'il exige mille dollars par dessin, il arrête sa grève après un appel téléphonique d'un collaborateur qui lui soumet deux idées ; Arno, désœuvré, accepte. Commence alors une alliance avec ce *gagman*, nommé Richard McCallister, et son contrat sera désormais renouvelé chaque année jusqu'à la fin de sa vie. Peter Arno, qui ne travaille que sous la contrainte (même si le sol de son domicile est constellé de dessins) fait exprès d'entretenir la demande pour maintenir le désir et garantir les prix.

Illustration parue dans *Paris Match* (1962)
© Peter Arno / Photo DR

Illustration parue dans *The New Yorker*
© Peter Arno / Photo DR

Couverture *The New Yorker* (septembre 1951)
© Peter Arno / Photo DR

UN PARCOURS HORS NORMES

Égoïste, égocentrique, avare, sans cesse endetté, Peter Arno en a toujours voulu à son père qui n'a jamais reconnu son talent. Il a mené une vie personnelle chaotique, à la limite de la violence. Peter Arno appartient à cette génération d'artistes qui, dans les années 1930, ont adopté un style de vie bohème et libertin, en révolte contre le puritanisme et l'hypocrisie de leurs parents. Mais son immense talent de dessinateur humoristique et la diversité de sa création ont marqué durablement la société américaine.

Une drôle d'exigence

Arno exige que ses dessins figurent sur les pages de gauche, car il trouve que celles de droite sont moins bien encrées. La rédaction lui démontre le contraire. Il exige d'avoir l'assurance que les légendes de ses dessins ne seront plus jamais changées sans son accord écrit. Il se retire un peu de la vie nocturne qu'il jugeait ennuyeuse en temps de guerre. Il continue néanmoins à faire scandale à cause de ses altercations, souvent liées à des jeunes femmes avec lesquelles il a des aventures. En 1947, le dessinateur bénéficiera même d'un non-lieu suite à la plainte d'un portier qu'il a menacé de son arme. L'artiste dit qu'il veut désormais observer le vrai peuple américain plutôt que la jet set, et il recherche l'anonymat. Un an après la sortie de son recueil *Sizzling Platter*, il gâche le vingt-cinquième anniversaire du *New Yorker* (1950) en reprochant au journal de ne pas publier ses dessins qu'ils ont en réserve. Le rédacteur en chef lui rétorque qu'ils n'en ont que... deux. Malgré tout, bon nombre de ses dessins figurent dans le livre-rétrospective des vingt-cinq ans du journal : *The New Yorker 25th Anniversary Album*.

Départ pour la campagne

En 1951, à l'âge de quarante-huit ans, il quitte enfin Manhattan pour une maison de campagne, à Port Chester (État de New York). Son rythme de vie change, il abandonne les mondanités et affirme vouloir concentrer son travail sur les gens ordinaires. Mais son style reste le même malgré l'évolution de la société. Politiquement, il se dit conservateur et aime les armes à feu. En 1951, un nouveau rédacteur en chef est nommé au *New Yorker*. Celui-ci, malgré une gestion différente, continue de chouchouter la vieille garde des dessinateurs tout en faisant entrer de nouveaux talents. Mais il a tendance à puiser les idées chez ces nouveaux contributeurs (en les rémunérant) pour les donner aux « anciens » comme Arno... même si ces jeunes artistes dessinent désormais leurs propres gags. Depuis qu'il vit à la campagne, Arno ne figure plus dans les pages *people* des magazines. Au cours des seize années qui lui restent à vivre, il publie pour le *New Yorker* deux cent soixante-dix-sept dessins et réalise trente-deux couvertures. L'artiste peint occasionnellement des décors pour Broadway.

Ses dessins sont maintenant un peu datés, alors que les nouveaux magazines comme *Playboy*, *Mad* et *Esquire* font souffler un vent de nouveauté, en évoquant la sexualité plus ouvertement.

Arno a pour nouvelle compagne une amie divorcée. Il ne sort plus, mène une vie assez paresseuse, continue à se lever tard et flirte avec l'alcoolisme. Téléphonant une fois par semaine au *New Yorker*, il travaille au dernier moment, mais d'arrache-pied sur le moindre dessin. Dans les années 1960, il décline, déprime et publie moins. En 1967 sort un nouveau recueil de dessins, *Lady in the Shower*, toujours dans la même veine, comme si la société n'avait pas évolué.

Peter Arno meurt à Port Chester d'un emphysème le 22 février 1968, à l'âge de soixante-quatre ans.

Merci à Michel Lagarde, Ombeline Marchon et Marcus Osterwalder pour leur aide.

Courrier international est connu pour traiter de l'actualité en sélectionnant et traduisant des articles issus de la presse mondiale. Dès sa création, en 1990, l'hebdomadaire a également ouvert ses colonnes aux *cartoonists* du monde entier. C'est sans doute l'un des titres, avec ceux de la presse satirique – *Le Canard enchaîné* et *Charlie Hebdo* –, où le dessin est le plus mis en valeur. Dans cette première partie, nous vous emmenons dans les coulisses et les archives de *Courrier*.

Par **Odile Conseil**

COURRIER INTERNATIONAL

ET LE DESSIN, TRENTE ANS D'**HISTOIRE COMMUNE**

La couverture du premier *Courrier international*, le 8 novembre 1990, avec un dessin signé Stanislas Bouvier.
© Courrier international / Photo DR

8 novembre 1990 : le premier numéro de *Courrier international* sort dans les kiosques. En une, le premier gros titre « Europe, États-Unis : les nouveaux immigrants » et le dessin d'un personnage plutôt bien habillé jouant les passe-murailles. Sa tête, une partie de son buste, un bras tenant une valise et une jambe sont visibles, le reste de son corps est encore derrière le mur. Signes particuliers : un joli chapeau bleu et une tête d'oiseau. Le dessin est signé Stanislas Bouvier. Suivront cent soixante unes commandées à des illustrateurs ou illustratrices – « *dessin, peinture, BD, pliages et j'en oublie* », précise Jean-Michel Boissier, l'un des quatre fondateurs de l'hebdomadaire. C'est lui qui a fait entrer en grand le dessin dans les pages de *Courrier*, inspiré par l'exemple du *New Yorker* : « *Depuis 1925, cet hebdomadaire américain n'a pas bougé sur ce principe : les meilleurs illustrateurs en couverture et les meilleurs* cartoonists *à l'intérieur. Nous avons suivi cette ligne, alors que tous nous disaient et répétaient, au moment*

Le prince Charles, croqué par le Mexicono-Cubain Bolígan en 2007.
© Bolígan

Courrier international n° 96, du 3 septembre 1992, dessin de couverture Jean-Pierre Cagnat.
© Courrier international / Photo DR

où nous avons lancé Courrier international, *que l'actualité internationale n'intéressait personne et que seule la photo faisait vendre.* »

Pendant un peu plus de trois ans, l'hebdomadaire affichera en couverture un dessin se rapportant au dossier (lire l'encadré « Ils et elles ont fait la une »). Boissier, à nouveau : « *Le rituel était bien réglé. Le vendredi matin, j'appelais l'illustrateur ou l'illustratrice disponible qui me semblait idoine pour la une prévue. Nous discutions un peu du thème ; je suggérais quelques idées, puis il me rappelait l'après-midi ou le lendemain matin avec une ou deux propositions totalement différentes. Si l'artiste était parisien ou proche banlieusard, j'allais lui rendre visite pour juger du crayonné et donner le feu vert. Sinon, nous procédions par fax. Ma seule exigence : recevoir l'œuvre le lundi matin, jour de bouclage !* »

Rebondissements et péripéties incessants

« *L'actualité étant imprévisible, il est souvent arrivé que le dossier prévu en une soit chamboulé pendant le week-end. Impossible alors de trouver un autre dessinateur, de commander une nouvelle illustration dans les délais impartis*, se souvient Jean-Michel Boissier. *Alors, le plus souvent, j'utilisais une caricature de l'Américain Taylor Jones que nous colorisions.* »

Passons sur les angoisses suscitées par les retards de livraison, quand le dessin arrivait d'un endroit lointain – à cette époque, Internet était un mot inconnu !

Quelques autres péripéties ont émaillé

En janvier 2009, un journaliste irakien avait lancé ses chaussures sur George Bush, l'accusant d'être responsable de la mort de milliers d'Irakiens. Un dessin du regretté Mix & Remix (Suisse)
© Mix & Remix

la vie de l'hebdo… « *Pour la une consacrée à l'industrie du sexe, j'avais choisi une illustration – la plus soft possible – issue du livre* Japon intime *du sulfureux Toshio Saeki* (Albin Michel), se souviens Boissier. *Rien de bien grave : une jeune Japonaise un peu retroussée chevauchant en danseuse une bicyclette… dont la selle était remplacée par un visage tirant la langue ! Quelques jours plus tard, nous recevions la lettre courroucée d'un annonceur, patron local d'une compagnie aérienne américaine, s'indignant qu'une revue de qualité telle que la nôtre se vautre ainsi dans la pornographie. Je crois me rappeler que nous n'avons plus eu son budget pub, mais il était petit et le dessin épatant.* »

Finalement, « *c'est ce plaisir hebdomadaire, fait d'attente fiévreuse et de demi-surprise, que je garde en mémoire. Ouvrir la grande enveloppe, enlever le carton ou le calque de protection et découvrir le dessin, toujours différent, toujours intéressant : papier, format, technique, talent. Puis, le scanner et travailler à l'écran le cadrage, les titres, la couleur du bandeau.* »

Une nouvelle source : la syndication

À l'intérieur du journal, le dessin continue de régner en maître ! Ici, il ne s'agit plus de dessins commandés, mais de *cartoons* (caricatures ou dessins de presse – lire l'encadré « Dessin de presse, caricature, *cartoon*… ») – déjà réalisés et diffusés via les *syndicates*. Ces agences rassemblent des articles et/ou des dessins d'un peu partout et les proposent à des journaux, contre un abonnement forfaitaire.

Pour l'essentiel, il s'agit de dessins éditoriaux : ils existent par eux-mêmes, indépendamment de tel ou tel article, comme on peut en trouver dans *Le Monde* (Plantu ou Xavier Gorce), *Le Parisien* (Ranson) ou *L'Humanité* (qui n'a pas de dessinateur attitré, plusieurs se relayant : Jul, Babouse, Bobika, Adèle…). Les journaux américains font grand usage de ces syndications qui leur permettent de choisir chaque jour parmi une grande variété de dessins – en s'évitant de payer un ou plusieurs dessinateurs « maison » – et aussi de publier des « *comic strips* », de courtes bandes dessinées d'humour à trois ou quatre cases, comme les *Peanuts* de Charles Schulz, *Doonesbury* de Garry Trudeau, *Garfield* ou autres *Dilbert*.

Aux premiers temps de *Courrier international*, les dessins proposés par ces syndications parvenaient au journal par fax. « *Nous étions les seuls, sur la place de Paris, à lire la presse étrangère, à déchiffrer le nom d'un dessinateur et à voir qu'il était accompagné d'un copyright de syndication. Nous avons donc pris contact pour devenir destinataires de leurs sélections* », explique Boissier.

La principale est alors CWS, Cartoonists and Writers Syndicate, créée en 1978 par l'Américain Jerry Robinson, lui-même dessinateur. Là encore, c'est Jean-Michel Boissier qui effectue les choix. Les grands noms de l'époque sont Pat Oliphant, Kal (Kevin Kallaugher) et Jeff Danziger.

Le monde des syndications a, depuis, beaucoup bougé. *Courrier international* travaille désormais régulièrement avec Cagle Cartoons, créé en 2001 par le dessinateur américain Daryl Cagle, et Cartoon Movement, créé par le dessinateur néerlandais Tjeerd Royaards. Ces deux agences distribuent les œuvres

Deux couvertures de *Courrier international* signées du Japonais Toshio Saheki, le 25 avril 1991, et du Brésilien Cau Gomez, le 5 novembre 2020.
© Courrier international / Photo DR

Jean-Marie Le Pen caricaturé par le Portugais António en 2002, après le premier tour de la présidentielle qui l'avait qualifié pour le second tour.
© António

ILS ET ELLES ONT FAIT LA UNE

Entre 1990 et 1992, les principaux illustrateurs du moment, français ou étrangers, ont réalisé la couverture de l'hebdomadaire.

Les noms : Ruben Alterio, Anna Juan Ballesta, Tullio Barbus, Philippe Berthier, Marc Boutavant, Olivier Besson, Stanislas Bouvyer, Jean-Pierre Cagnat, Brian Cronin, Jean-Philippe Delhomme, Bob Dewin, Dupuy Berberian, Didier Ebersold, Gabriella Giandelli, Jean-Claude Götting, Mix & Remix, Philippe de Kemmeter, Jean Lagarrigue, Walter Van Lottinger, Philippe de Loustal, Lorenzo Mattotti, Maz, Cathy Millet, Ricardo Mosner, Guy Peellaert, Philippe Petit-Roulet, Pico, Michel Pinus, Philippe Pracoun, Frédéric Rébéna, Romain Slocombe, Nicolas Vial et bien d'autres.

de dessinateurs de toutes nationalités. Chez la seconde, la tendance est aux dessins muets qui sont compris, et donc achetés, plus largement… Certains dessinateurs comme António ou Bóligan en ont fait leur signature et réussissent à exprimer un message avec la puissance de leur trait. Mais, souvent, les dessins sans légende manquent de pertinence et s'en tiennent à des généralités (la guerre, la liberté de la presse…).

Une identité et une « manière » particulières

L'une des grandes forces et des grandes originalités de la « manière *Courrier* » tient au fait que l'article et le dessin qui l'accompagne ne proviennent pas de la même source. « *C'est toujours dans la lignée du* New Yorker », précise Jean-Michel Boissier. Dans les pages de l'hebdomadaire américain, les dessins, qui relèvent tout autant de l'humour que de l'éditorial, sont totalement déconnectés du texte ; ils existent seuls.

Dans les pages de l'hebdo français, l'article et le *cartoon* ont un lien – la plupart du temps, le sujet qui y est traité. L'essentiel, pour choisir celui-ci plutôt que celui-là, c'est que le dessin soit drôle et pertinent, voire impertinent ! Quels que soient les changements qui ont, depuis, affecté le journal, le principe reste *grosso modo* le même : textes et dessins proviennent la plupart du temps d'horizons différents : un article russe peut-être accompagné d'un dessin argentin, suisse, canadien… et vice-versa ! Le dessin ouvre alors une nouvelle fenêtre, une autre façon de lire l'article, offre une profondeur de champ supplémentaire.

Dans la rédaction, il existe un circuit « articles » et un circuit « dessins », qui relève du service iconographie. Une fois les articles choisis, traduits et édités, le service icono effectue une recherche de dessins qui pourraient leur convenir. Le choix résulte, en général, d'une concertation entre l'iconographe et le journaliste.

C'était comment, avant Internet ?

Pascal Philippe a succédé à Jean-Michel Boissier, en 1995, pour les questions iconographiques. L'époque ignorait encore largement Internet et la transmission de *cartoons* en fichiers JPEG ! « *Les dessins étaient découpés par les rédacteurs dans leurs presses respectives, traduits par eux si nécessaire, et classés par pays et/ou par thèmes dans des chemises de toutes les couleurs rangées dans des boîtes cartonnées. Il y en avait des mètres linéaires !* explique-t-il. *Je vois encore une journaliste en charge de la Russie découper avec application les dessins d'*Izvestia *ou de la* Komsomolskaïa Pravda *et y annoter source, date de parution et traduction !* »

Pascal Philippe s'est attelé à élargir le nombre de dessinateurs, hors syndications, susceptibles d'être repris dans les colonnes du journal. Il a mis en place une base de données, avec la bénédiction de Philippe Thureau-Dangin, qui dirigeait alors le journal. Les dessinateurs y ont accès via un serveur FTP et peuvent, encore aujourd'hui, y déposer leurs dessins.

Le responsable icono lance ses lignes vers plusieurs grands dessinateurs : El Roto à Madrid, António au Portugal, Steve Bell et Dave Brown au Royaume-Uni, Jean Venenboos à Vienne, Hachfeld à Berlin, Cajas à Quito... La base de données compte plus de deux cents noms de dessinateurs, dont un quart environ poste des dessins régulièrement sur le serveur.

Plusieurs grandes expositions de dessins de presse organisées par l'hebdo (à Rouen en 1999 et 2000, à Paris en 2002) ont vu nombre de dessinateurs se déplacer en France. Elles ont permis de nouer des liens plus forts avec eux. Ensuite, les dessinateurs furent plus enclins à envoyer leurs dessins dans la base créée au tournant du siècle.

L'autre grand chantier de Pascal Philippe a consisté à mettre en place un suivi et un comptage précis des dessins publiés pour mettre au clair les versements des droits d'auteur, qui avaient parfois pu connaître un peu de confusion. « *Depuis ce moment, chaque dessinateur publié dans nos pages ou sur notre site Internet reçoit deux fois par an un relevé complet* », se félicite-t-il.

François Hollande, caricaturé par le Franco-Burkinabé Glez à la une de *Courrier international* n° 1 116 (mars 2012)

© Courrier international / Photo DR

DESSIN DE PRESSE, CARICATURE, *CARTOON* ?

Les termes employés pour désigner les dessins publiés dans les journaux varient selon les pays, les titres ou même les interlocuteurs. Voici un petit lexique des termes utilisés dans cet article.

Dessin de presse : [illegible]

Dessin éditorial : [illegible]

Caricature : [illegible]

Dessin d'illustration : [illegible]

Dessin d'humour : [illegible]

Cartoon : [illegible]

Strips : [illegible]

Patrick Chappatte (Suisse) dessin réalisé le 2 mai 2011, au lendemain de la mort de Ben Laden, cerveau des attentats du 11 septembre 2001
© Chappatte

Passage du dessin à la photo

Aujourd'hui, les dossiers colorés qui renfermaient les dessins découpés ont disparu des étagères du journal. « *Les archives papier ont vieilli*, dit-on au service iconographie, *et plus personne n'a le temps de découper les dessins dans les journaux "papier" que nous recevons encore.* »

Courrier international s'est aussi largement ouvert à la photo. Les pages géographiques restent encore le fief du dessin de presse, tandis que les pages magazine et les articles publiés en ligne sont majoritairement accompagnés de photos. La culture du dessin de presse persiste surtout grâce aux journalistes du service icono qui « tiennent la boutique » depuis quinze ans ou plus. Luc Briand, l'actuel responsable de ce service, arrivé il y a six ans, est issu d'une école de photographie.

Du côté des unes, les dessins ont été abandonnés au profit de la photo, peu de temps après le lancement du journal. « *À l'été 1992, une étude nous a montré qu'un tiers des lecteurs ne se faisaient décidément pas à l'illustration. J'ai tempêté, argué des deux tiers restants… Mais la courbe des ventes était la plus forte* », regrette Jean-Michel Boissier.

Peu à peu, les dessins sont cependant revenus en couv' de façon très régulière. « *Le fait que nous ayons de plus en plus souvent à la une des sujets magazine plutôt que géopolitiques explique en partie ce regain, sensible depuis plusieurs années* », confirme-t-on à la rédaction.

« *Nous connaissons bien un certain nombre de dessinateurs. Et nous savons que si nous leur demandons un dessin pour la une le vendredi, nous l'aurons le lundi, et il sera bon !* » précise une journaliste du service icono.

À suivre… ■

ÉTATS-UNIS — UNE INSOUTENABLE VULNÉRABILITÉ ENQUÊTE — CES MARINS PRISONNIERS DES MERS
Courrier international
CORONAVIRUS
LA LUTTE DES ÂGES

Le Canadien André-Philippe Côté signe la une en mai 2020
© Courrier international / Photo DR

Les Arts dessinés vous donne rendez-vous au n° 15 pour poursuivre l'exploration de *Courrier international*

LES ARTS DESSINÉS

BEAUX-ARTS, JEU VIDÉO

156

MATTHIEU COSSÉ

MODERNITÉS SUISSES /p.140

Être moderne, c'est quoi ? !

148

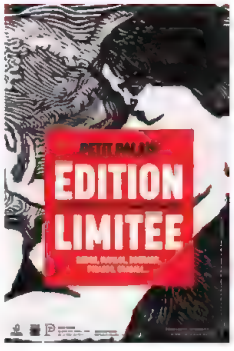
ASSASSIN'S CREED

42

CHÉRI SAMBA

Une sacrée force de caractère |

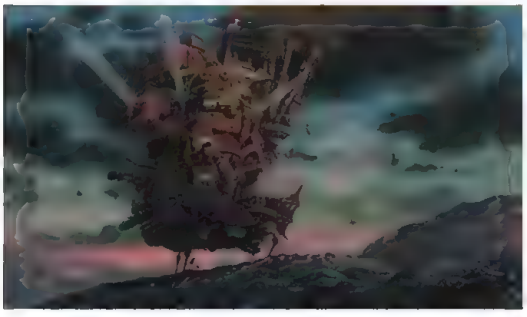
Les marchands d'art au Petit Palais



À travers l'exposition ***Édition limitée***, le Petit Palais propose de rendre hommage aux deux marchands et éditeurs d'art que furent Ambroise Vollard (1866-1939) et son successeur Henri Marie Petiet (1894-1980). À travers un ensemble d'objets donnés ou légués par Vollard lui-même, le Petit Palais propose une exposition inédite qui met en valeur l'activité de ces deux grandes figures à travers une collection exceptionnelle d'estampes, livres illustrés et objets d'édition (bronzes et céramiques), enrichie de nombreux prêts d'autres institutions et collections. ■ **GV**

ÉDITION LIMITÉE – *VOLLARD, PETIET ET L'ESTAMPE DE MAÎTRES*
jusqu'au 23 mai 2021
Petit Palais – avenue Winston-Churchill – 75008 Paris
www.petitpalais.paris.fr

Princesse faite au crochet



Comme toutes les initiatives culturelles de ces douze derniers mois, un voile d'ombre a été jeté pour raison sanitaire sur des initiatives incroyables qui se déroulent, désormais, sans le regard du public. C'est le cas de ***L'Imaginaire de Hayao Miyazaki en tapisserie d'Aubusson***. Mais que tout le monde soit rassuré, en attendant l'ouverture du musée au public qui ne saurait tarder, la première tapisserie est en cours de réalisation suite à l'accord passé entre la Cité internationale de la tapisserie et le studio Ghibli Inc. Inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'Humanité, la tapisserie d'Aubusson perpétue la tradition tout en donnant un coup de jeune à sa production. Après Tolkien en 2019, ce sont maintenant cinq tapisseries tirées de photos de films qui vont sortir des ateliers. ■ **GV**

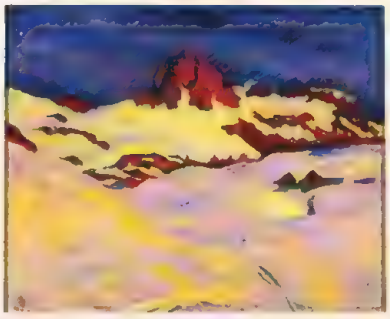
L'IMAGINAIRE DE HAYAO MIYAZAKI EN TAPISSERIE D'AUBUSSON
Cité internationale de la tapisserie – rue des Arts – 23200 Aubusson
www.cite-tapisserie.fr

Plus noir, c'est plus noir

Avec ce polar à l'ancienne, l'auteur italien **Giosuè Calaciura** rend autant hommage à Dickens qu'à la grande tradition du conte de Noël. Publié par Notabilia, ***Le Tram de Noël*** met en scène des laissés-pour-compte de la société qui montent un à un dans un tramway en service pendant la nuit de Noël. Et puis, dans le silence ponctué par les criailleries des roues sur les rails, un bébé abandonné au fond du véhicule va réunir toutes ces âmes perdues. Afin de rendre la lecture encore plus efficace, des illustrations réalisées par **Gérard DuBois** (oui, le même qui travaille pour le *New York Times*, *Rolling Stones* et consorts) achèvent de mettre l'ambiance là où ça fait le plus mal. Superbe. ■ **GV**

LE TRAM DE NOËL
Par Giosuè Calaciura, illustrations de Gérard DuBois, éditions Notabilia
Livre broché, 112 pages illustrées en couleurs, 16 €, disponible

Renouveau suisse



Giovanni Giacometti : *Paysage de neige (soleil)* (1910)
© Stiftung für Kunst, Kultur und Geschichte, Winterthur

Connu pour sa spécialité de viande séchée, le canton suisse des Grisons a aussi su attirer les peintres venus chercher le calme, le grand air et la possibilité de peindre des paysages alpestres particulièrement reposants. Afin de rendre un hommage appuyé à cette terre d'accueil artistique, le **Palais Lumière d'Évian** accueille l'exposition ***La Montagne fertile*** qui détaille par le menu toute cette production picturale réalisée par Giovanni Giacometti, Giovanni Segantini, Cuno Amiet et Ferdinand Hodler au cours de tous ces séjours qui ont contribué au renouveau de la peinture helvétique. Le déplacement sera aussi l'occasion d'aller perdre un peu de poids en allant faire de la marche en montagne. ■ **GV**

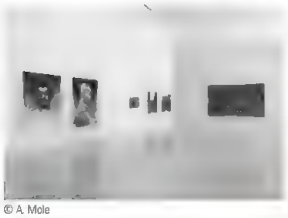
LA MONTAGNE FERTILE, *LES GIACOMETTI, SEGANTINI, AMIET, HODLER ET LEUR HÉRITAGE*
jusqu'au 30 mai
Palais Lumière – quai Charles-Albert-Besson – 74500 Évian-les-Bains

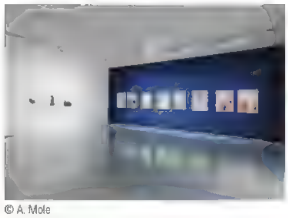
Dans les starting-blocks

Éric Manigaud : *Gonichi Kimura* (2019)
Crayons et graphite sur trame digigraphique sur papier, 75 x 60 cm.
Éric Manigaud / Courtesy galerie Sator © Adagp, Paris 2020

Léa Belooussovitch : *Gaza strip* (2019)
Dessin aux crayons de couleur sur feutre, 50 x 60 cm.
© Léa Belooussovitch, courtesy de l'artiste / Galerie Paris-Beijing © Gaëlle Deleflie

À l'instar de nombreux musées, le **MAMC+ Saint-Étienne Métropole** prépare activement sa réouverture prochaine. En attendant le jour faste où les lieux de culture ne seront plus considérés comme des clusters potentiels, l'équipe mise tout sur deux artistes, **Léa Belooussovitch** et **Éric Manigaud**. Si la première vit à Bruxelles, le deuxième est un pur produit de Saint-Étienne, où il vit et s'exprime. Pour les deux, il s'agira de leur première exposition dans un musée. Autre point commun, les deux maîtrisent haut la main des techniques de dessin différentes qu'ils utilisent chacun pour exprimer des sujets difficiles, comme montrer la souffrance du vaincu ou ce qui reste d'humanité dans le corps d'une victime. On est vraiment pressés d'y être. **GV**


© A. Mole


© A. Mole

LÉA BELOOUSSOVITCH - FEE_ _ _S ON FEET
dès la réouverture jusqu'au 15 août

ÉRIC MANIGAUD - LA ME_ANCOLIE DES _ _ _ _ _S
dès la réouverture jusqu'au 15 août
MAMC+ Saint-Étienne Métropole – rue Fernand-Léger
42270 Saint-Priest-en-Jarez

La rentrée Hazan

Parallèlement à l'exposition qui se tient au Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne, les éditions **Hazan** proposent ***Maurice Denis – Amour***, le catalogue officiel de cet événement organisé en partenariat avec le musée d'Orsay. Richement documenté, le livre retrace avec précision le parcours du peintre de la fin des années 1880 à la Première Guerre mondiale. Avec ***L'Heure bleue de Peder Severin Krøyer***, **Dominique Lobstein** détaille l'œuvre du peintre danois qui fait aussi l'objet d'une exposition au musée Marmottan-Monet jusqu'au 25 juillet. Présentés en grand format avec une reliure souple, ces deux volumes seront le pendant obligatoire des visites rendues aux expositions. **GV**

MAURICE DENIS – AMOUR
Ouvrage collectif, éditions Hazan
Livre broché, 192 pages couleurs, 29,95 €, disponible

MAURICE DENIS – AMOUR
jusqu'au 16 mai
Musée cantonal des beaux-arts 16, place de la Gare – 1003 Lausanne, Suisse
www.mcba.ch

L'HEURE BLEUE DE PEDER SEVERIN KRØYER
Par Dominique Lobstein, éditions Hazan
Livre broché, 224 pages couleurs, 35 €, disponible

PEDER SEVERIN KRØYER
jusqu'au 25 juillet
Musée Marmottan Monet – 2, rue Louis-Boilly – 75016 Paris
www.marmottan.fr

Édition verte

Face à la situation sanitaire qui s'avérait de plus en plus compliquée, Christine Phal et Carine Tissot, les organisatrices, ont préféré jouer la sécurité en reportant ***Drawing Now Art Fair***. Après concertation avec le Salon du dessin, les deux événements sont déplacés dans la deuxième semaine de juin afin de faire de Paris la capitale du dessin en absence d'autres manifestations sur le sujet. Drawing Now se tiendra du 10 au 13 juin, toujours au Carreau du Temple. L'édition 2021 rassemble 61 galeries françaises et internationales représentant 13 pays. Cette année, Drawing Now sera placé sous le signe de l'écologie avec le dessin comme acteur de changement. ■ **GV**

Lucy & Jorge Orta :
Amazonia Drop Parachute
Encres, crayons et aquarelle sur papier (2010)
© Lucy & Jorge Orta

DRAWING NOW ART FAIR, LE SALON DU DESSIN CONTEMPORAIN
du 10 au 13 juin 2021
Carreau du Temple – 2, rue Perrée – 75003 Paris
info@drawingnowartfair.com

Précis d'anatomie

Les amateurs de dessins sensuels vont se précipiter sur ce magnifique ouvrage qu'est ***Daya***, le premier livre qui rassemble dessins préparatoires et finalisés réalisés par **Daniel Daya Landerman**, un artiste qui a beaucoup travaillé avec le cinéma sur des blockbusters comme les *Avengers*, *Jurassic World* ou *Joker*. Classés thématiquement, ces centaines de dessins témoignent d'un art sans pareil pour représenter les corps humains. Bon, ce n'est pas un livre à offrir aux personnes cardiaques car beaucoup de pages dégagent un érotisme au nitrate d'amyle à s'en faire péter un ventricule sans problème. ■ **GV**

DAYA
Par Daniel Landerman, éditions Caurette
Livre relié, 368 pages couleurs, 45 €, le 5 mai

On n'a pas tous les jours trente ans

***Étude de choux* (anonyme)**
Allemagne XVIe siècle, aquarelle sur parchemin, 24,5 x 19,2 cm
© Musée Grobet Labadie, Marseille

Pour cette migration printanière due au coronavirus, le **Salon du dessin** fêtera donc ses trente ans d'existence dans le cadre majestueux du palais Brongniart, un lieu idéal pour saluer la grandeur de l'événement. Pour cette édition, le nombre d'exposants est limité à 39 afin de conserver le caractère intimiste qui a fait le succès du Salon du dessin depuis sa création en 1991. Les musées de Marseille organisent pour l'occasion l'exposition *La Nature dans tous ses états*, en écho aux Rencontres internationales du Salon du dessin qui se dérouleront sur le thème L'Art des jardins de papier : concevoir, projeter, représenter. Cerise sur le gâteau, le Salon du dessin va organiser la Semaine du dessin en proposant un parcours de visites privées dans une vingtaine de musées alentour. ■ **GV**

LE SALON DU DESSIN
du 9 au 12 juin 2021
Palais Brongniart – 28, place de la Bourse – 75002 Paris
Vernissage le 8 juin. Infos sur **www.salondudessin.com**

Pour en finir avec les idées reçues

Martine Lacas est docteure en histoire et théorie de l'art. Avec l'exposition ***Peintres femmes, 1780-1830, Naissance d'un combat*** qui se tient au musée du Luxembourg à Paris jusqu'au 4 juillet prochain, elle accompagne par le visuel le livre du même titre sorti chez Gallimard. À l'intérieur, elle raconte comment les peintres femmes ont su exploiter à leur avantage un demi-siècle de bouleversements politiques pour améliorer leur condition artistique. Après l'exposition ***Ex Africa*** qui se tient au musée du Quai Branly, l'ouvrage édité par Gallimard reprend le catalogue ainsi que des textes éclairés qui battent en brèche la notion de primitivisme pour, au contraire, montrer que ces formes d'art sont plus vivantes que jamais. ■ **GV**

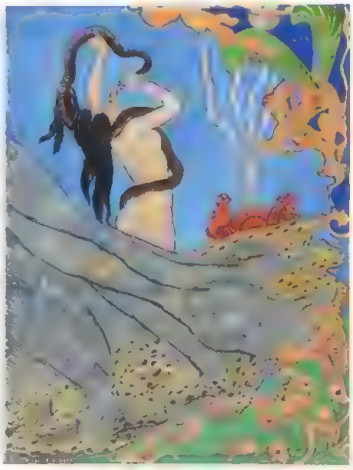
PEINTRES FEMMES*, 1780-1830, NAISSANCE D'UN COMBAT*
Par Martine Lacas, éditions Gallimard / RMN – Grand Palais
Livre relié, 64 pages couleurs, 9,50 €, disponible

PEINTRES FEMMES*, 1780-1830, NAISSANCE D'UN COMBAT*
jusqu'au 4 juillet
Musée du Luxembourg – 19, rue de Vaugirard – 75006 Paris

EX AFRICA
Ouvrage collectif sous la direction de Philippe Dagen, éditions Gallimard Musée du Quai Branly Jacques Chirac
Album relié, 256 pages couleurs, 42 €, disponible

EX AFRICA *– PRESENCES AFRICAINES DANS L'ART D'AUJOURD'HUI*
jusqu'au 27 juin
Musée du Quai Branly Jacques Chirac – 37, quai Branly – 75007 Paris

Tous en Basse-Normandie



Dans le cadre du bicentenaire de la naissance de **Gustave Flaubert** (1821-1880), le musée des Beaux-Arts de Rouen a mis en branle une grande exposition sur le thème du roman ***Salammbô***. Fureur, passion, désir, trahisons et... éléphants sont les mots clés de cette histoire épique où Flaubert entraîne ses lecteurs en terre punique trois siècles avant la naissance du Christ. En partenariat avec le Mucem de Marseille et l'Institut national du patrimoine de Tunisie, qui a bien voulu prêter des pièces archéologiques inestimables en provenance du site de Carthage, il serait impensable que tous les fans de Philippe Druillet ne fassent pas le déplacement jusqu'à Rouen pour s'imprégner de l'atmosphère particulière du roman de Flaubert. **GV**

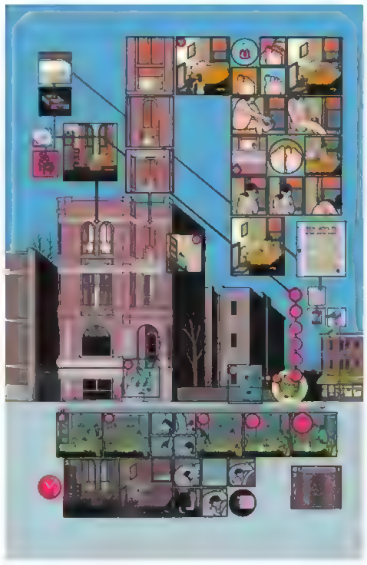
SALAMMBÔ. FUREUR ! PASSION ! ÉLÉPHANTS
du 23 avril au 19 septembre
Musée des Beaux-arts – esplanade Marcel-Duchamp – 76000 Rouen

Swinging pop art

Quoi de mieux qu'un pavé de plus de 500 pages pour rendre hommage à l'artiste britannique le plus représentatif de la pop culture et du *swinging London* des années 1960 ? Avec cette monographie, c'est un demi-siècle d'un cheminement artistique toujours en perpétuel renouvellement qui s'expose aux yeux du lecteur page après page. Édition spéciale tirée pour le 40e anniversaire des éditions Taschen, ce beau livre est vendu à un prix de 20 euros afin de rendre l'art de **David Hockney** accessible à tous. Bon, il y a la version Baby Sumo à 12 kilos (autour de 1500 €) qui tend aussi les bras à toutes les personnes en surpoids à cause du confinement. Taschen pense vraiment à tout. **GV**

MONOGRAPHIE DAVID HOCKNEY
Par David Hockney, éditions Taschen
Livre relié, 512 pages couleurs, 20 €, disponible

L'habitat urbain à travers les siècles



Alors que le nombre de citadins explose, doit-on s'étonner que la plupart des scénarios proposés par le cinéma, la BD et les romans aient pour cadre des gens vivant en ville ? Après avoir constaté la réalité des faits, l'équipe du **Cartoonmuseum** a réuni une collection de témoignages graphiques autour du sujet pour organiser l'expo ***Big City Life*** qui présente des auteurs aussi variés que Frans Masereel et ses gravures sur bois, Art Spiegelman, Will Eisner, Lorenzo Mattotti pour les plus connus, et aussi la jeune génération représentée par Gabriella Giandelli, Yann Kebbi ou Christoph Niemann.
Selon les époques décrites, le résultat sera forcément très diversifié. **GV**

BIG CITY LIFE
jusqu'au 20 juin
Cartoonmuseum – 28, St. Alban-Vorstadt – 4052 Bâle. Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 17 h

La Der des Der en couleurs

Parmi les expositions à ne manquer sous aucun prétexte, ***Graver la guerre***, consacrée au peintre, graveur et céramiste **Georges Bruyer** par le musée de la Grande Guerre, fait partie de ce genre d'initiative qui vont marquer le public. Jeté dans l'enfer de cette guerre, l'artiste reconnu fait comme la plupart de ses camarades de combat, il découvre l'artisanat de tranchée pour meubler le temps qui passe trop lentement. À la faveur de la donation par ses ayants droit de plus de 400 dessins réalisés sur le vif, les visiteurs vont découvrir l'extraordinaire thème de la nuit qui caractérise le travail de Bruyer. **GV**

GEORGES BRUYER - GRAVER LA GUERRE
jusqu'au 22 août
Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux – rue Lazare-Ponticelli – 77100 Meaux

Par **Frédéric Bosser**

VISITE GUIDÉE

MODERNITÉS SUISSES (1890-1914)

ÊTRE MODERNE, C'EST QUOI ?

SYLVIE **PATRY**
© Photo Sophie Crépy - musée d'Orsay

À l'occasion de la très attendue exposition ***Modernités suisses (1890-1914)*** au musée d'Orsay, nous avons posé quelques questions à sa co-commissaire, **Sylvie Patry**, directrice de la conservation et des collections du musée.

Racontez-nous l'origine de cette exposition.
Cette exposition a des origines anciennes et multiples. De mon côté, elle date de la préparation de l'exposition que j'avais, avec Paul Müller déjà, consacrée à Ferdinand Hodler en 2007. La fréquentation assidue des musées et collections suisses m'a permis de découvrir la richesse de la scène artistique suisse autour de 1900, qui contrastait avec la relative méconnaissance de ces artistes en dehors de leur pays. Quand on est conservateur à Orsay, on est aussi très sensibilisé à ces questions : le musée a eu dès le début la volonté d'élargir ses collections au-delà de la création française et d'avoir une approche plus internationale de la période. C'est dans ce contexte que le musée a réalisé de merveilleux achats de tableaux de Giacometti, Cuno Amiet ou Ferdinand Hodler, que l'on retrouve dans l'exposition.

Restait à voir comment partager ce savoir et ces œuvres…
À partir de 2007, j'ai imaginé un projet qui ferait découvrir la génération qui succède à Hodler en Suisse. De son côté, Paul Müller, un des très grands spécialistes de Hodler et de la peinture suisse du tournant du siècle, a accepté de partager son immense expertise, et de concevoir cette exposition.
Elle a été tout spécialement pensée pour le public d'Orsay et en lien avec nos collections permanentes.

Expliquez-nous son titre.
Le terme de modernité est complexe. Dans le contexte de l'art suisse, il y a

MODERNITÉS SUISSES
(1890-1914)
jusqu'au 27 juin
MUSÉE D'ORSAY
1, rue de la Légion d'honneur
75007 Paris
www.musee-orsay.fr

Giovanni Giacometti :
Autoportrait
Huile sur toile,
40 x 60 cm (1899)
© Musées d'art et d'histoire, Ville de Genève, Bettina Jacot Descombes

Ferdinand Hodler :
Le Bûcheron (Der Holzfäller)
Huile sur toile, 130,5 cm x 101 cm
(1910)
Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / Gérard Blot

à cette période des débats parfois vifs où s'exprime une résistance à un vocabulaire artistique considéré à l'époque comme « moderne », « avancé ». C'est par exemple le sens de ce qu'on appelle la « querelle des Fresques » à partir de 1897 : le projet de décoration conçu par Hodler pour le Musée national suisse est vivement attaqué, car le peintre s'affranchit des codes d'une peinture d'histoire narrative et édifiante. Nous voulions donc signifier que nous n'allions pas dresser dans l'exposition un panorama exhaustif de la peinture suisse, mais nous intéresser à cette question de la modernité, qui est alors identifiée en Suisse, comme dans d'autres pays, à partir des années 1890, avec ce qui se passe à Paris dans le sillage de l'impressionnisme et au sein des cercles postimpressionnistes.
Les exemples de Gauguin, Van Gogh et Cézanne sont très importants. Nous avons cependant choisi de mettre au pluriel un mot que l'on trouve généralement au singulier pour souligner la diversité des voies empruntées par les artistes à l'époque. La modernité ne se résume pas à une progression linéaire qui irait de l'impressionnisme à l'abstraction.

C'est quoi être moderne en 1890 ?
C'est sans doute se libérer de certains codes de la représentation, et en particulier d'une approche naturaliste ou postromantique du paysage en particulier. Cela se traduit dans la peinture suisse par un renouvellement complet du paysage de montagne, en particulier à travers l'accent mis sur la couleur et la simplification radicale des formes, au profit d'une vision subjective, métaphysique, presque cosmique de la nature.

Les seize artistes que vous exposez se connaissaient-ils ?
Beaucoup se connaissaient, mais certains, comme Amiet et Giacometti, ont noué des liens très forts. Ils sont allés ensemble étudier à Munich, ont tous deux habité à Paris et ont échangé une correspondance passionnante.

Où puisaient-ils leurs influences ?
Ces artistes ont chacun des parcours très variés, donc il est difficile de répondre globalement à cette question. Ils ont pour certains voyagé, d'autres ont suivi leur formation à Paris. Ils sont en revanche, pour la plupart d'entre eux – sauf Vallotton, Augusto Giacometti et Martha Stettler –, revenus très vite travailler en Suisse. Ils ont donc puisé leur inspiration dans les paysages de leur pays, mais aussi les habitants de régions plus rurales, où des artistes comme Vallet ou Biéler ont cherché une échappatoire à un monde qui s'urbanise et s'industrialise.

Représentent-ils des choses que les peintres des autres pays ne représentent jamais ? En un mot, en quoi sont-ils différents des autres ?
La nature et la quête d'une harmonie entre l'homme et la nature sont des sources d'inspiration qui réunissent beaucoup des artistes de l'exposition. Ce sont de grandes thématiques que l'on retrouve à la même époque dans la peinture européenne et nord-américaine. Elles ne sont pas propres à la Suisse, mais caractérisent assez fortement la période que nous explorons.

Les musées suisses ont-ils tout de suite répondu à votre invitation ?
Les musées suisses nous ont beaucoup soutenus. Nous leur en sommes reconnaissants. Sans leur appui et leur générosité, l'exposition n'aurait tout simplement pas été possible. Les chiffres sont éloquents : nous présentons soixante-seize œuvres. Toutes viennent de Suisse sauf cinq peintures, qui sont d'ailleurs des achats du musée d'Orsay ces vingt dernières années.

Citez-nous une œuvre d'une collection privée qu'il faut absolument voir !
C'est un choix cornélien tant les peintures qui sont confiées sont extraordinaires. J'attirerais peut-être l'attention sur une des plus monumentales d'entre elles, *La Cueillette des pommes en rouge* d'Amiet. ■

CHÉRI **SAMBA**
© Photo Frédéric Bosser

La légende dit que, enfant, il dessinait sur le sable, faute de crayons et de papier. Depuis, le Congolais **Chéri Samba** peut s'offrir papier, crayons et toiles grâce à la vente de son travail. Retour sur une *success-story* à l'africaine, née dans les ateliers d'enseignes publicitaires, à Kinshasa, et qui a émergé dans les pages du journal *Actuel* et aux *Magiciens de la terre*, première grande exposition d'art contemporain réellement internationale, organisée au Centre Pompidou et à la Villette en 1989. Nous l'avons interviewé alors qu'il exposait à la galerie MAGNIN-A en septembre dernier.

Par **Frédéric Bosser**

CHÉRI SAMBA

UNE SACRÉE **FORCE DE CARACTÈRE**

BOKOMA MOUA KOSEKA MOKE. PONA NINI KANDA KANDA TANGO NIONSO.
KAMFOUFOU, MBOUAKI, NDOUNDOU, PEMBE, MOVINDO, MEZZI
KOWANGANA EZALI ATA MOKE TE ETE TOZALI BISO NIONSO NDENGE MOKO YA SOLO

On est tous pareils
Acrylique et paillettes sur toile
205 x 185 cm (2020)
© Chéri Samba, courtesy galerie MAGNIN-A

UN PEU DE SOURIRE S'IL VOUS PLAIT POURQUOI ETRE MECHANT MECHANT TOUT L'TEMPS.
METIS, ROUGE, ALBINOS, BLANC, NOIR JAUNE .
IL N'Y A AUCUN DOUTE QU'ON EST TOUS PAREILS. C'EST VERIDIQUE

J'aime la couleur
Acrylique sur toile
182 x 268 cm (2010)
© Chéri Samba, courtesy galerie MAGNIN A

Dans votre famille, en République démocratique du Congo, l'oncle de votre père était dessinateur...
En fait, il était peintre. Mais, enfant, je ne connaissais pas la signification de ce mot. Mon père, lui, était forgeron, et je devais très souvent lui prêter main-forte. Quand mon père me voyait dessiner dans le sable, il me disait que j'allais faire le même métier que mon oncle.

C'était à la fin des années 1950, au début des années 1960. Que dessiniez-vous alors ?
Tout ! Ce que je voyais autour de moi, des choses que j'imaginais, ou bien je recopiais des dessins, notamment des bandes dessinées, aperçus dans les journaux que lisaient mes parents. Je n'ai dessiné sur du papier que bien plus tard, au moment de l'école élémentaire. Et comme mes dessins plaisaient beaucoup à mon entourage, j'ai vite compris que je pourrais en faire mon métier.

J'ai lu que vous vendiez déjà vos dessins à vos petits camarades...
Pas dans l'intention de m'enrichir, mais dans un souci d'émancipation et de reconnaissance vis-à-vis d'eux. Je donnais à mon frère cadet une partie de mes revenus de l'époque.

Vous quittez l'école tôt ?
Dès la quatrième ! Pas parce que je n'étais pas bon – j'étais souvent le deuxième de la classe –, mais parce j'avais des difficultés en mathématiques et, plus précisément, en algèbre. Et puis, je me sentais déjà capable de gagner ma vie avec mes dessins... Je dessinais beaucoup la nuit quand tout le monde dormait.

Quelle est votre première grande commande ?
La représentation sur un panneau de l'équipe de foot de mon village. Partout où elle allait jouer, elle l'emmenait. Cela m'a servi de carte de visite quand j'ai cherché à travailler sur Kinshasa, vers seize ans.

Vous trouviez facilement du travail, dans votre jeunesse, pour les enseignes publicitaires ?
Non, j'ai longtemps galéré ! J'ai fini par convaincre un peintre de rue, qui vivait à côté de chez ma tante où je m'étais installé, de m'engager dans son atelier après un essai concluant pour une enseigne publicitaire. J'ai alors pu lui montrer que je savais aussi bien peindre que lui. Ma deuxième commande a été une enseigne de cinéma. Après cela, j'ai été engagé dans une autre agence où on me demandait de faire beaucoup de portraits. Ne maîtrisant pas encore bien la technique de la peinture, beaucoup d'entre eux n'étaient pas ressemblants ! *(Rires.)* Résultat, les gens venaient se plaindre à mes patrons...

Mes premiers tableaux ne comportaient pas de textes. J'en ai intégré ensuite, car **je voulais que les gens passent plus de temps sur mes œuvres.** C'est vite devenu ma marque de fabrique...

Du coup, vous avez ouvert votre propre atelier, en 1975 ?
Je suis d'abord retourné chez mon premier employeur. Là, il m'a été proposé un vrai salaire ! J'ai souvenir de l'avoir bien négocié. *(Rires.)* Puis j'ai fini par voler de mes propres ailes.

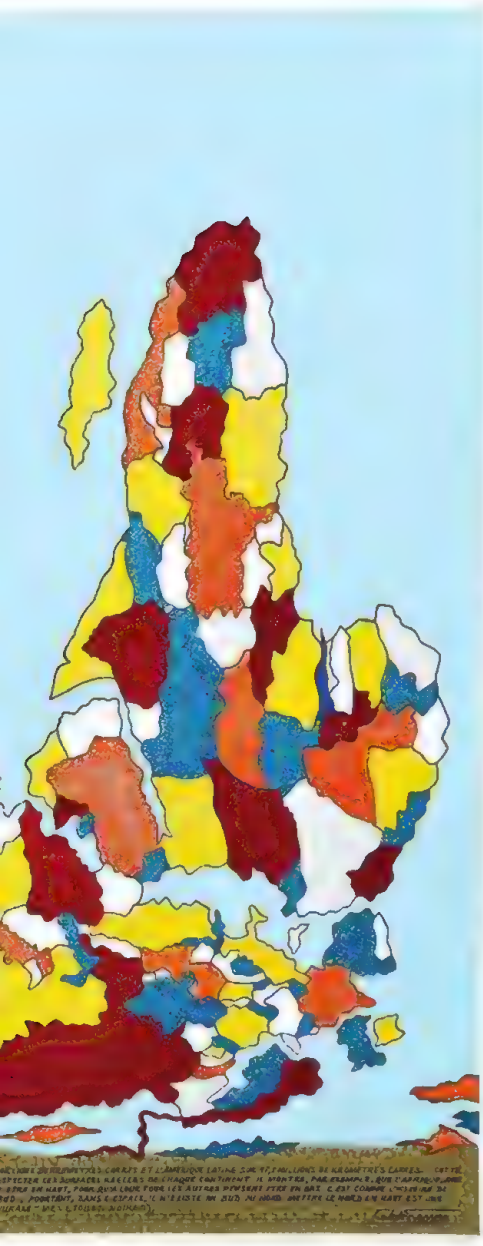
C'est là que vous entamez une collaboration avec le trimestriel *Bilenge Info*, un journal de divertissement, en tant qu'auteur de BD...
En fait, j'ai commencé ce travail alors que j'étais encore chez mon dernier patron. Mes bandes dessinées étaient proches de celles que j'avais lues enfant. Je racontais les aventures de Lolo, une femme infidèle *(« trompée » dans le texte)*. Cette bande dessinée a connu un franc succès... Pour preuve, quand j'ai ouvert mon premier atelier, après avoir collé sur les murs extérieurs des cases de cette bande dessinée, beaucoup de gens se sont agglutinés au point d'engendrer un embouteillage monstre dans la rue ! De mémoire, j'ai imaginé quatre autres courtes bandes dessinées pour cette revue. Sinon, j'ai aussi réalisé pour elle bon nombre d'illustrations et de caricatures.

Le Couple d'artistes
Huile sur sac de farine 85 x 73 cm (vers 1983)
© Chéri Samba, courtesy galerie MAGNIN-A

Le Petit Kadogo
Acrylique sur toile 135 x 200 cm (2009)
© Chéri Samba, courtesy ga ene MAGNIN-A

Stupéfaction
Acrylique et paillettes sur toile 135 x 200 cm (2009)
© Chéri Samba, courtesy galerie MAGNIN A

Je me considère d'abord comme un artiste sans limites, qui interpelle les consciences et les dirigeants politiques. Je laisse le soin aux autres de me donner un qualificatif !



La Vraie Carte du monde (n° 2)
Acrylique et paillettes sur toile
135 x 200 cm (2011)
© Chéri Samba, courtesy galerie MAGNIN-A

CHÉRI SAMBA
est représenté en exclusivité
par la galerie **MAGNIN-A**
118, boulevard Richard-Lenoir – 75011 Paris
Tél. : 04 13 38 13 00 ; info@magnin-a.com
www.magnin-a.com

Vous utilisiez déjà des textes, parfois longs, sur vos tableaux ?
Mes premiers tableaux ne comportaient pas de textes. J'en ai intégré ensuite, car je voulais que les gens passent plus de temps sur mes œuvres. C'est vite devenu ma marque de fabrique…

Vos œuvres figuratives et leurs messages sont faussement naïfs. Vous considérez-vous comme un artiste à connotation politique ?
Je me considère d'abord comme un artiste sans limites, qui interpelle les consciences et les dirigeants politiques. Je laisse le soin aux autres de me donner un qualificatif ! Mais comme j'aime peindre le quotidien, je fais obligatoirement de la politique et du social. Aux Pays-Bas, j'ai même été primé, en 2005, comme caricaturiste.

On dit que vos tableaux sur la scolarité des enfants, en République démocratique du Congo, ont eu un réel impact sur la société.
En effet ! Je m'étais aperçu que certains parents ne pouvaient pas parler leur langue maternelle avec leurs enfants. Résultat, les autorités les ont instaurées à l'école.

Pensez-vous être un artiste pop ?
Je me suis longtemps présenté comme tel, ne serait-ce que parce que j'étais l'ami des médias. Être pop, c'est être populaire. Et on peut dire que je le suis depuis mes débuts.

Pour vos commandes, vous faites beaucoup de dessins préparatoires ?
Quand je sens que mon commanditaire en a besoin. Je demande alors à être payé. Logique, car mon petit dessin est comme un tableau miniature. En revanche, je n'en fais jamais pour mes travaux personnels puisque j'ai le tableau en tête. Je sais toujours comment je vais le commencer et comment je vais le finir.

Votre absence d'études en art ne semble pas vous avoir bloqué dans votre créativité artistique.
Si, peut-être dans les perspectives ! Un jour, le journal *Zaïre Tropique* s'est moqué de mes erreurs de perspective sur huit pages… Maintenant, je suis capable de continuer à en faire, mais de manière volontaire. *(Rires.)*

Beaucoup de peintres européens disent avoir du mal à peindre la couleur de peau des Africains…
Au début, je n'y arrivais pas toujours. J'ai appris en observant comment faisaient mes anciens patrons et les autres peintres locaux. Eux, ils m'ont enseigné les bons mélanges de couleurs pour obtenir le bon rendu. En fait, nos peaux ne sont jamais noires, noires. Et il y a beaucoup de nuances entre les pays, comme à l'intérieur d'une famille alors que les parents sont pourtant les mêmes.

Vous avez été tenté par l'art abstrait ?
Je ne m'interdis rien !

CHÉRI SAMBA
BIO EXPRESS

1956 : naissance à Kinto M'Vuila, en République démocratique du Congo, de Chéri Samba, fils d'un forgeron et d'une agricultrice.

1972 : le peintre autodidacte quitte son village à seize ans pour rejoindre la capitale, Kinshasa.

1975 : il ouvre son propre atelier.

Années 1980 : Chéri Samba, « artiste populaire », voyage en Afrique, puis se rend en Europe pour des expositions.

1989 : exposition d'art contemporain africain *Les Magiciens de la terre* à la Villette et au Centre Georges-Pompidou.

2004 : *J'aime Chéri Samba* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, France.

2006 : *100% Africa* au musée Guggenheim, Bilbao, Espagne.

2007 : Chéri Samba est invité à la Biennale de Venise.

2015 : *Beauté Congo 1926-2015 Congo Kitoko* à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, France.

2016 : *Regarding Africa: Contemporary Art and Afro-Futurism* au Musée d'art Tel-Aviv, Israël.

2016 : *Congo Art Works* au Palais des beaux-arts de Bruxelles (Bozar), Belgique.

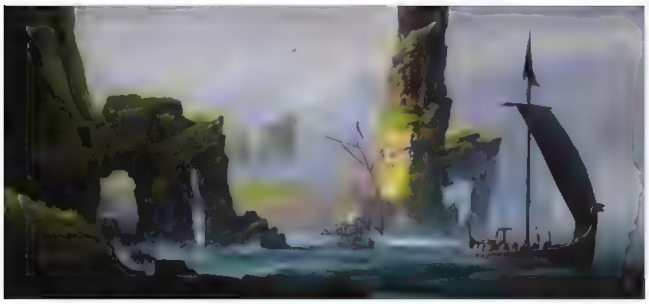
2016 : *Essentiel Paysage* au Musée d'art contemporain africain Al-Maaden, Marrakech, Maroc.

2017 : *Art/Afrique : le nouvel atelier* à la Fondation Louis Vuitton, Paris, France.

2020 : *Kings of Kin* à la galerie MAGNIN-A, Paris.

2020-2021 : *Welcome Home !!* au Musée d'art contemporain africain Al-Maaden, Marrakech, Maroc.

Concept art, par Martin Deschambault
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft



Lancée en 2007, la série de jeux vidéo *Assassin's Creed* est aujourd'hui l'une des plus populaires au monde. Le nombre de 140 millions de ventes cumulées, communiqué par Ubisoft en 2019, a largement été dépassé depuis la sortie du nouvel épisode, ***Assassin's Creed Valhalla***, qui a établi un nouveau record pour la saga fin 2020. Le concept est aussi simple qu'excitant : grâce à une machine branchée sur la mémoire génétique de l'humanité (« l'animus »), il devient possible d'explorer le passé et d'incarner des personnages à n'importe quelle époque de notre histoire. La série, déjà riche d'une douzaine de jeux, a ainsi permis de visiter Jérusalem pendant la troisième croisade, Paris pendant la Révolution française ou l'Italie de la Renaissance, avec un soin et une précision remarquables. Grâce à une approche en « monde ouvert », le joueur peut explorer des villes (parfois des pays entiers) reconstituées au plus proche de ce qu'autorisent les connaissances historiques. La série a franchi un véritable cap artistique en 2017, avec deux jeux consécutifs consacrés à l'Antiquité (l'Égypte puis la Grèce), au gameplay complètement repensé autour de mécaniques inspirées du jeu de rôle.
Après une pause de deux ans, le dernier épisode assouvit le fantasme de nombreux fans en s'attachant à montrer la culture viking au IXe siècle, à travers un véritable voyage dans une large partie de l'Europe du Nord puis en Amérique. Sur le strict plan du gameplay, le jeu fait légèrement évoluer les deux épisodes qui l'ont précédé. En matière d'univers par contre, le changement est total : pour la première fois depuis le premier épisode est abordée la période du Moyen Âge, dans un contexte qui tranche radicalement avec ce qui précède : une nature foisonnante et sauvage, la rigueur de l'Europe du Nord (l'Égypte semble loin…) et des drakkars naviguant dans les fjords. **Raphaël Lacoste**, directeur artistique de la plupart des *Assassin's Creed*, impliqué depuis la création de la série, a accepté de répondre à nos questions depuis Montréal sur la conception de ce nouvel épisode sorti en même temps que les très attendues consoles Xbox Series et PlayStation 5.

ASSASSIN'S CREED

CHEZ LES **VIKINGS**

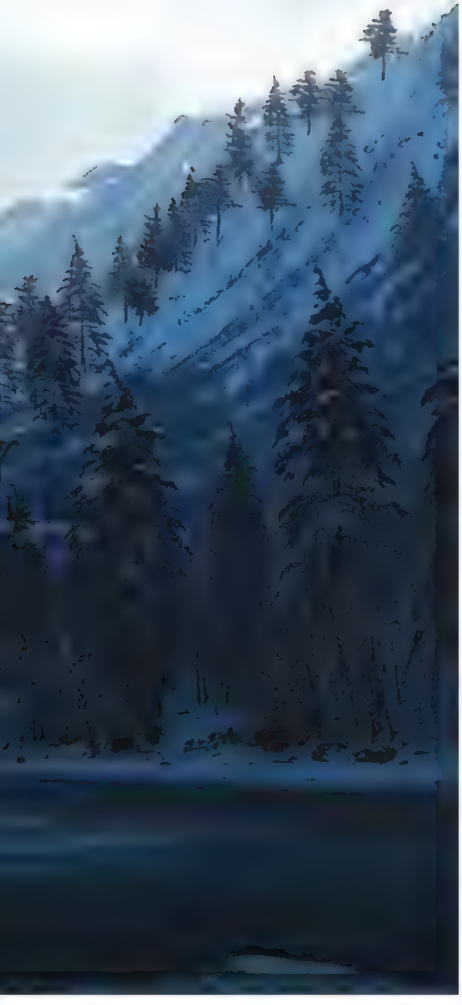
Par **Jean-Samuel Kriegk**

Assassin's Creed Valhalla, artwork
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft

Concept art, par Raphaël Lacoste
Assassins Creed valhalla © Ubisoft

RAPHAËL **LACOSTE**
© Photo Ubisoft / DR

Pouvez-vous nous rappeler votre rôle sur la série *Assassin's Creed* et votre histoire avec cette licence ?
Je suis directeur artistique sur la marque Ubisoft, et je suis toujours investi à 80 % de mon temps au minimum sur un projet, dernièrement sur *Assassin's Creed Valhalla*. C'était le cas précédemment sur les jeux *Assassin's Creed Origins* (2017), *Assassin's Creed IV Black Flag* (2013), *Assassin's Creed Revelations* (2011), et sur *Assassin's Creed* (2007), puisque j'ai fait partie de l'équipe du tout premier jeu. Après mes cinq premières années chez Ubisoft, je suis parti travailler dans l'industrie du film où j'ai beaucoup appris auprès de grands maîtres du matte painting et des effets spéciaux, ce qui est intéressant pour prendre un peu de recul sur la production de jeux vidéo. Puis je suis revenu en 2010 : nous venons de fêter mes dix ans chez Ubisoft, sans compter les cinq premières années bien sûr. Depuis que Sébastien Puel *(ancien producteur exécutif de la série)* m'a donné la responsabilité de la franchise, je dois m'assurer de son homogénéité au niveau de la qualité esthétique. J'ai aussi réalisé quelques missions de ninja sur des projets où je suis venu aider en conception, mais sinon généralement je m'investis sur un seul projet à la fois, comme c'est le cas sur *Assassin's Creed Valhalla*, le dernier jeu sur lequel j'étais à 100 %, voire même 150 %. *(Rires.)*



Assassin's Creed Valhalla, artwork
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft

Quel processus créatif se met en place à partir du choix de l'époque pour un nouvel épisode d'*Assassin's Creed* ?

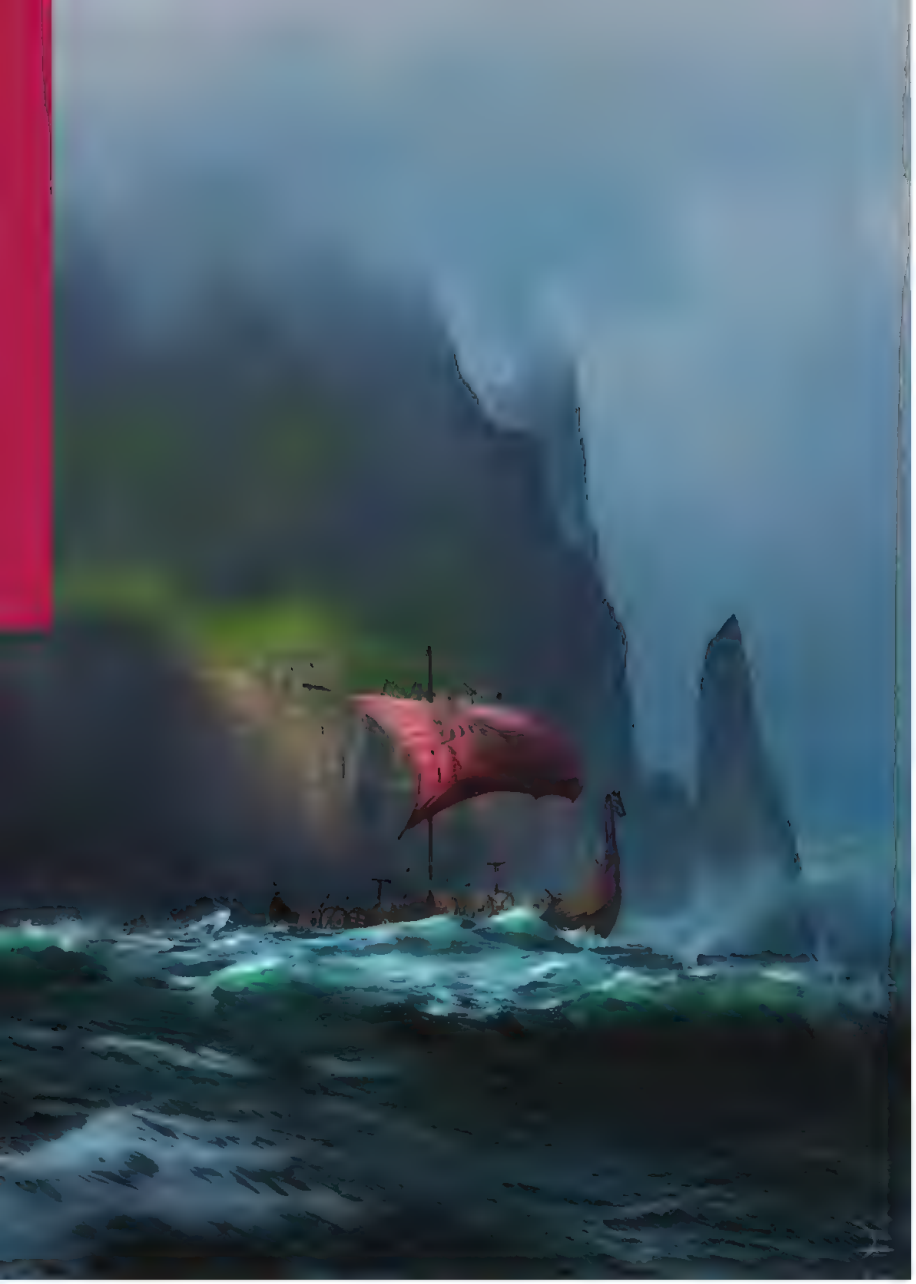
Pour le choix de la période historique, il faut avant tout que l'équipe soit motivée et inspirée. On a toujours quelques idées pour s'orienter, et on réalise des études et des *focus groups* avec les fans. Donc on sait ce que les fans aimeraient voir, et en général ça coïncide parfaitement avec ce que l'équipe a envie de faire. Par exemple, lors d'une ancienne réunion pour évoquer différentes époques, l'Égypte était alors un choix clair pour nous, et c'était déjà le cas pour les Vikings. Je peux même dire que dans l'équipe, l'envie était au même niveau que celle de porter à l'écran les pirates avant de faire *Black Flag*.

C'était aussi très demandé par les joueurs.

Oui, c'était demandé, mais cela faisait longtemps qu'on voulait le faire. Une série télévisée a remis les Vikings à la mode, mais nous avions envie de nous y attaquer avant, aussi par besoin de faire quelque chose de plus frais, de neuf. Les derniers jeux tournaient autour du bassin méditerranéen et de l'Antiquité, donc aller vers les fjords norvégiens, la neige et la montagne était pour nous très excitant pour avoir un effet de changement fort et l'impression d'attaquer un nouveau défi.

Comment est organisée l'équipe artistique sur un jeu comme *Assassin's Creed Valhalla* ?

Nous commençons en général avec une équipe très réduite composée d'illustrateurs qu'on appelle *concept artists* : Gilles Beloeil, Donglu Yu, Eddie Bennun, Yelim Kim, Martin Deschambault, Jeffrey Simpson. En général, quand on commence, je suis le seul directeur et je fais beaucoup d'illustrations car j'ai encore le temps : on n'est pas encore surchargés par les réunions et les *reviews* de jeu. Je fais des concepts d'environnement, et je passe beaucoup de temps avec deux ou trois illustrateurs sur les personnages. On part de la page blanche. À la différence d'un film où on peut faire des repérages et filmer les lieux, quand on commence sur un jeu, le monde est une page blanche où il faut tout créer de zéro. Ça peut être angoissant, mais c'est aussi fascinant.



Concept art, par Martin Deschambault
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft

Quel est l'objectif d'un directeur artistique sur une série aussi cadrée : faire émerger des propositions différentes dans l'équipe pour faire le tri, ou au contraire aligner tout le monde derrière une vision pour la développer et la structurer ?

Le travail de conception est un moment où on explore des choses un peu plus folles. Nous profitons d'une grande liberté créative, nous essayons des choses très peu rationnelles, nous pouvons nous lâcher créativement. Ensuite nous canalisons plus les choses, nous nous entendons sur une période, des lieux… La fantaisie viking par exemple permet d'explorer de nombreux endroits : la Norvège, l'Islande étaient possibles, et même aller jusqu'à Terre-Neuve… Tant que nous n'avons pas resserré notre trame narrative, il y a beaucoup d'explorations possibles. Avant d'arriver à Paris pour présenter en réunion nos premiers pitchs d'idées, nous avons ratissé assez large avant de préciser notre intention artistique avec quelques idées narratives et de gameplay. À la présentation « kick-off » *(réunion de lancement du projet)* avec Yves Guillemot *(PDG d'Ubisoft)* et Serge Hascoët *(ex-directeur créatif)*, nous avons fait plusieurs propositions, pour l'Angleterre et pour la Norvège. Nous avons même discuté de pourquoi le jeu ne serait pas entièrement situé en Norvège. Après cette phase de validation, ça se resserre ensuite créativement.

Il existe peu de documentation visuelle d'époque sur les Vikings, à la différence des civilisations abordées dans les précédents jeux. Comment avez-vous travaillé sur la reconstitution avec cette contrainte ?

Ça aussi, c'était très intéressant : quand on a la chance de travailler sur une période peu documentée, une zone un peu grise, on prend ça comme un défi créatif et c'est une vraie motivation, contrairement à travailler sur une période très documentée, où les comparaisons sont simples. Malheureusement, ce qui peut devenir une perversion au niveau de la série, c'est quand nous pouvons trop facilement être comparés au réel et que les joueurs comparent le jeu à un documentaire, car ce n'est pas notre intention : un jeu, c'est un divertissement, un véhicule d'émotions. Et cela me touche énormément depuis que le jeu est sorti de découvrir les photos des joueurs prises en situation. Je redécouvre notre création à travers eux, qui deviennent créatifs à leur tour. En tant qu'artiste, c'est très émouvant.

Le jeu est plus ouvert que d'habitude aux mondes imaginaires, ici celui d'Asgard. Les mythologies vikings sont invitées dans votre histoire. Cela m'a rappelé – avec une autre approche – la série de BD *Thorgal*.

Mon fils a lu tous les *Thorgal*, moi seulement une partie de la série, même si j'en aime beaucoup la patte. La mythologie faisait partie de la vie quotidienne des Vikings. Leur croyance n'est pas hors contexte, me semble-t-il. Nous avons besoin et envie de cette liberté, de pouvoir donner vie à des mondes un peu plus fantastiques, donc graphiques et stylisés. Cela dit, en Norvège ou en Angleterre, pour les différents types de paysage que nous avons recréés, nous nous sommes surtout inspirés de nos voyages de repérages et de peintures traditionnelles romantiques. Comme nous cherchons à véhiculer des émotions, nous avons préféré nous inspirer du côté magnifié de la nature, dans sa dimension imposante, plutôt que d'une version rationalisée. La vision artistique et romantique de la nature transparaît donc peut-être un peu plus que d'habitude, c'est volontaire.

Concept art, par Martin Deschambault
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft

À la différence des précédents épisodes, sauf peut-être *Black Flag*, l'univers abordé est aussi beaucoup moins urbain : pas de monuments ou de sites historiques. Comment travaille-t-on avec cette contrainte ?

C'est fascinant : nous avions commencé un voyage de repérages dans des villes et des musées, tout en sachant qu'à cette époque-là les zones urbaines étaient peu développées. Nous avons vite chamboulé ces repérages pour privilégier des randonnées, et aller dans des lieux plus sauvages pour rechercher de l'authenticité. Pour avoir travaillé sur de nombreux épisodes d'*Assassin's Creed*, utiliser une recette est pour moi ce qui est le moins intéressant créativement. Nous avons donc pris conscience du besoin de proposer autre chose que d'habitude. Donner vie à un monde beaucoup plus naturel sur cet épisode était un vrai défi pour l'équipe. Dans les autres épisodes, on pouvait avoir des monuments iconiques, ici il y a des monuments naturels autant que construits, comme des montagnes, des types d'arbres ou des forêts.

Assassin's Creed Valhalla, screenshot
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft

***Assassin's Creed* est une licence qui joue beaucoup sur la verticalité des décors, puisque l'escalade est au cœur du jeu. Quelles réflexions cela a-t-il amenées pour faire évoluer le gameplay et votre travail sur les décors ?**

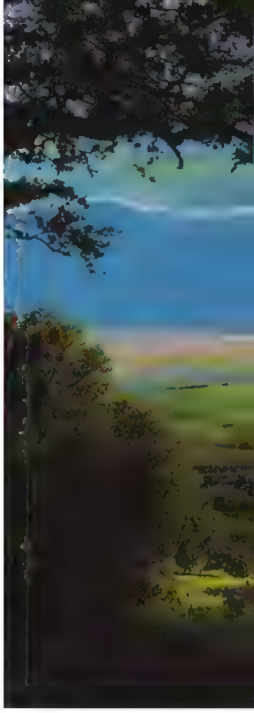
Il était intéressant de faire ressentir le côté menaçant, imposant, épique de la nature comme nous ne l'avions jamais fait auparavant, avec des constructions humaines presque écrasées comme des fourmis dans un monde de géants. La verticalité naturelle est bien là en Norvège – glacée –, ce qui crée un effet de contraste quand on arrive en Angleterre, dans une zone marécageuse, avec des lumières automnales et des couleurs très vibrantes. Nous avons fait une petite entorse à la réalité sur la recréation des ruines romaines. Quand le joueur va à Londres, à Lincoln, ou dans la région du Wessex, il découvre des monuments historiques mais que nous avons plus ou moins réinterprétés de façon artistique pour amener la verticalité et avoir des éléments qu'on va repérer de loin en jouant, car il faut des points de repère pour avancer. Au IXe siècle, les Églises n'avaient pas de clocher, mais nous les avons quand même intégrés dans l'intérêt du jeu.

Comment avez-vous joué avec les saisons ?

Les effets de changement étaient un autre défi : celui de créer un monde varié, riche, mais naturel. Au début de la conception du projet, j'ai créé une carte touristique de l'Angleterre avec tous ses monuments naturels et ses lieux iconiques visuels, des falaises blanches du sud jusqu'au mur d'Hadrien. Pour avoir toute cette variété naturelle de paysages, nous nous assurons d'avoir des ambiances fortes qui marquent chaque arc narratif et font que le lecteur a cette curiosité permanente de découvrir le monde. Si nous avions eu une seule saison globale pour l'Angleterre, l'effet de changement se serait moins fait sentir et l'ennui aurait été possible. Ce qui me plaît dans le jeu, ce sont les effets de surprise, de contraste : passer d'un

ASSASSIN'S CREED VALHALLA

UBISOFT
Disponible sur PC, PlayStation 4, Xbox One, Xbox Series, Google Stadia et PlayStation 5



marécage sombre et embrumé à une montagne avec une vue dégagée, avoir des moments dans une forêt recouverte de mousse en automne avec les feuilles qui tombent et la lumière qui traverse les branches, des parties enneigées, etc.

Vous avez utilisé le fait que la culture viking était plus paritaire, moins patriarcale que les autres civilisations « classiques » abordées jusque-là. La femme y avait plus de place. Comment est-ce traité dans le jeu ?

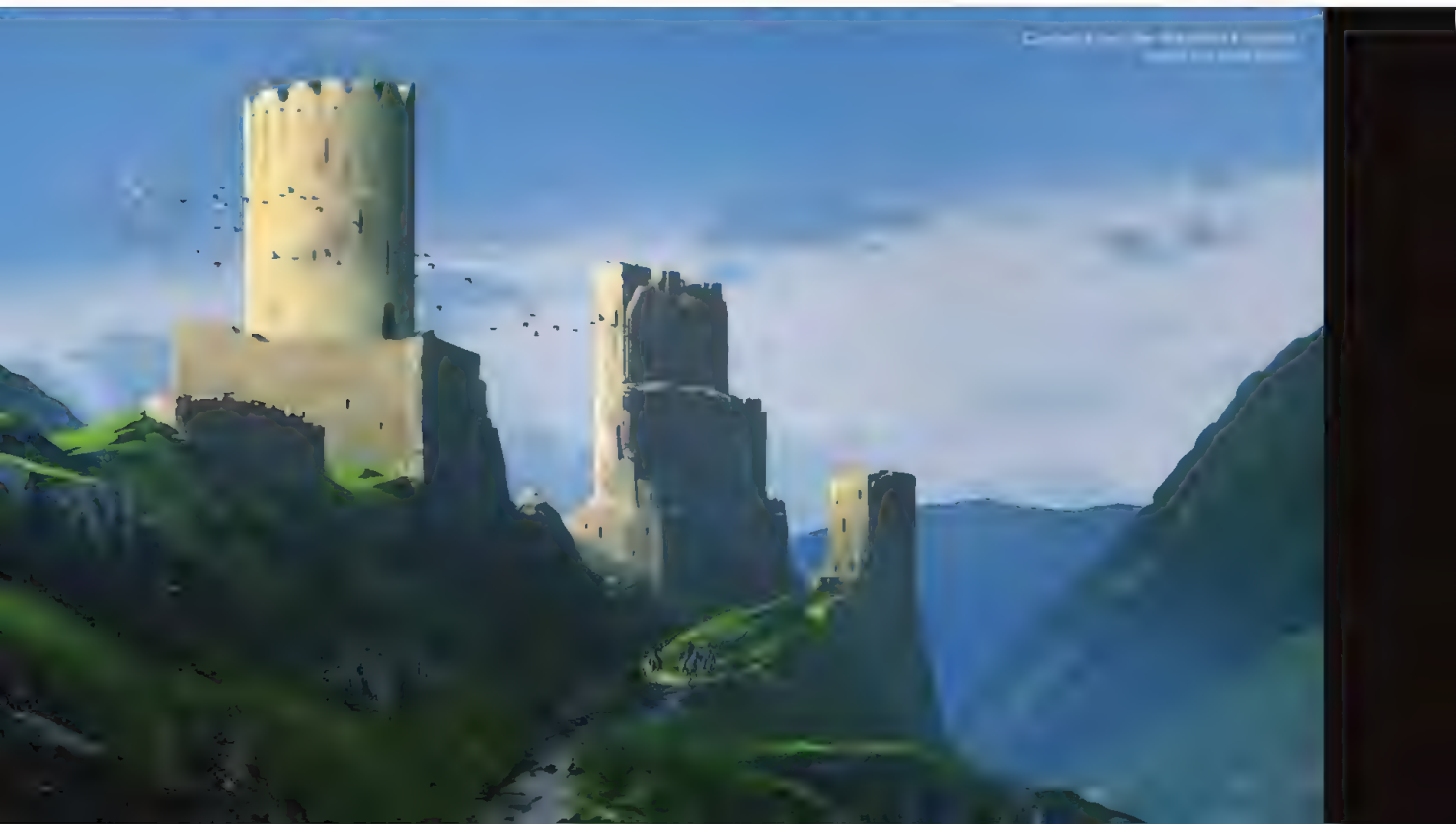
C'était un des aspects les plus intéressants de la culture viking, plus moderne que d'autres, ce qui est vrai aussi chez les Amérindiens. C'était important pour nous de le montrer, et de s'éloigner le plus possible du cliché, comme à chaque fois que nous abordons une période historique. Pour les pirates par exemple, nous avons évité de montrer le pirate qui boit du rhum avec un perroquet sur l'épaule. Nous nous efforçons de travailler sur une version plus humaine, plausible. Dans la culture viking, la femme gardait la clé de la maison familiale, elle était propriétaire des lieux, et pouvait être guerrière. Nous essayons en effet de montrer tout ça.

Dans quelle mesure le passage à une nouvelle génération de consoles a-t-il influencé votre travail ? Et au-delà de cet épisode, qu'est-ce que l'architecture des puissantes PlayStation 5 et Xbox Series X va vous permettre d'imaginer pour la suite ?

Nous avons déjà vécu un changement de génération sur *Black Flag*. En matière de direction visuelle, rien ne change. C'est comme en cuisine : même avec les meilleurs outils pour faire la cuisine, la seule chose essentielle, ce sont les ingrédients. Les ingrédients chez nous sont l'inspiration, le talent de l'équipe et l'amour que nous mettons dans la création. Par contre, les outils facilitent notre travail. Lors d'un changement de génération de plateformes, il devient possible d'étendre les choses. Par exemple sur PlayStation 5 et Xbox Series X, le *framerate (le nombre d'images qui s'affichent par seconde)* est beaucoup plus fluide, l'affichage se fait en haute résolution et autorise une distance d'affichage exponentielle, donc des niveaux de détail qui permettent d'afficher des éléments beaucoup plus loin dans le monde, ce qui peut aider au gameplay. Je suis très positivement surpris par la qualité visuelle de ce que je vois actuellement, c'est très encourageant pour la suite.

Vous collaborez à cette série depuis le premier épisode. Comment le travail a-t-il évolué depuis 2007 ?

À chaque fois il y a des craintes : devenir trop technique, ou faire du réalisme à l'époque de la



Concept Art, par Donglu Yu
Assassin's Creed Valhalla © Ubisoft

PlayStation 2... Quand arrive la PlayStation 3, c'est pour nous une évolution incroyable : il devient possible de faire de la radiosité, la lumière peut rebondir sur les murs, la lumière d'un soleil peut créer des incidences et des réflexions de lumière sur un décor... Mais nous avons des craintes, par exemple celle que tout devienne automatisé. Avec l'arrivée de l'éclairage « *physically-based* », qui automatise les algorithmes de réflexion réaliste de la lumière, j'avais peur que les artistes se retrouvent à placer des lumières qui réagissent toutes seules au monde, et que nous perdions la direction artistique liée à la lumière. J'ai été rassuré de voir qu'avec ces outils, notre travail est facilité par l'ajout d'authenticité dans la lumière sans que cela empêche les choix au niveau des palettes et des couleurs.

Comment renouvelle-t-on son énergie, pour travailler sur le dixième épisode d'une franchise, sans compter les épisodes intermédiaires ?

Assassin's Creed est une série qui nous permet de nous renouveler artistiquement de façon incroyable. J'estime avoir eu la chance de faire partie de l'équipe qui a pu donner vie à ça dès le départ. On pourrait craindre que cette recette s'use, mais en matière d'exploration artistique, elle offre la fantaisie de la machine à voyager dans le temps, avec la possibilité de redonner vie à des époques variées. J'ai été fasciné par le Londres industriel du XIXe siècle, j'ai pris beaucoup de plaisir là-dessus, puis j'ai pu redonner vie à la ville de Memphis en Égypte... Il y a là quelque chose de fascinant, et la motivation est toujours réactivée par la possibilité de créer des mondes aussi variés. Les gens oublient ça : oui, ça fait quinze ans que je fais des *Assassin's Creed*, mais passer de Constantinople aux pirates dans les Caraïbes puis à l'Égypte antique est chaque fois une chance de repartir de zéro.

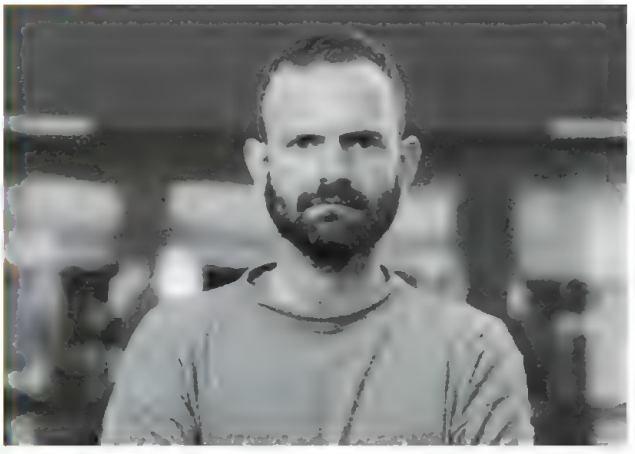
L'ARTBOOK

Pour prolonger la lecture de cet article, l'acquisition du magnifique artbook consacré à *Assassin's Creed Valhalla*, qui montre quelques centaines de dessins de concept réalisés par les artistes des cinq studios d'Ubisoft impliqués sur ces trois continents, est particulièrement recommandée.

Deux chapitres sont consacrés à la création des personnages, tandis que les autres sections dévoilent le travail de conception sur les décors et les ambiances, par région : la Norvège, la Mercie occidentale, les colonies, l'Est-Anglie, le Wessex, la Northumbrie, et l'Amérique (merci au passage pour la leçon d'histoire !). Un dernier chapitre aborde les mondes mythologiques, tandis que – *Assassin's Creed* oblige – la conception des armes occupe aussi une place de choix. Si de nombreux dessins de Raphaël Lacoste y sont logiquement présentés, le livre permet de découvrir des artistes bien moins connus. Ce sont surtout des dessins de femmes qui attirent le regard : le travail sur les paysages de Donglu Yu, illustratrice à Montréal, et celui de Diana Kalugina et Sabin Boykinov, du studio Ubisoft Sofia, devrait en particulier enthousiasmer de nombreux amateurs.

Extrait de ***L'Art de Assassin's Creed Valhalla***
© Mana Books

L'ART DE ASSASSIN'S CREED VALHALLA
MANA BOOKS
Ouvrage collectif, 192 pages couleurs, 29,90 €



MATTHIEU **COSSÉ**
© Photo Paul Nicoué

Page de droite : ***Sophie***
crayon de couleur sur papier
60 x 40 cm (2015)
© Matthieu Cossé

Issu du monde de l'art contemporain, **Matthieu Cossé** multiplie aujourd'hui les commandes prestigieuses, peintures murales ou arts décoratifs. Il affirme jouir d'une plus grande liberté dans ces projets que dans les cubes blancs immaculés des galeries.

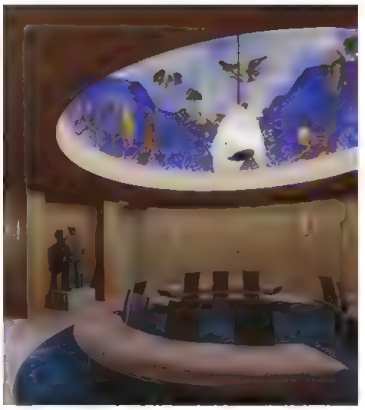
Par **Stéphane Corréard**

MATTHIEU COSSÉ

TOUS **LES DESSINS** DU MONDE

Gilles
graphite sur papier 20 x 29 cm (2019)
© Matthieu Cossé

Souvent, Matthieu Cossé s'infiltre dans les ateliers de dessin d'après modèle vivant ou dans les allées du Louvre, avec son bloc de papier, pour copier les grands maîtres. Pourtant, il n'a rien d'un amateur, au sens du vocabulaire des pratiques culturelles. Au contraire, Matthieu Cossé a tout d'un professionnel : il vit de son dessin depuis sa sortie des Beaux-Arts de Paris, en 2008, enseigne en classe préparatoire aux Ateliers de Sèvres, expose dans des galeries, collabore avec des éditeurs d'objets d'art et répond à de prestigieuses commandes de décorateurs ou d'institutions. Artiste et illustrateur, il sait cependant qu'il ne sait rien et que rien, dans son rapport à son art, ne sera jamais acquis. Pour cette raison, Matthieu Cossé se sent à sa place parmi les copistes des musées ou les amateurs qui perfectionnent inlassablement leur art du nu. Enfin non, pas tout à fait à sa place : techniquement, il s'estime bien souvent inférieur. Si, comme le pensait Ingres, le dessin est la probité de l'art, alors Matthieu Cossé est la probité du dessin. Une probité au carré, en somme.



Décor du lobby de l'hôtel Le Coucou, Méribel
Peinture murale : diamètre 9 m, hauteur 6 m (collaboration avec l'agence Pierre Yovanovitch 2019)
© Matthieu Cossé / Photo DR

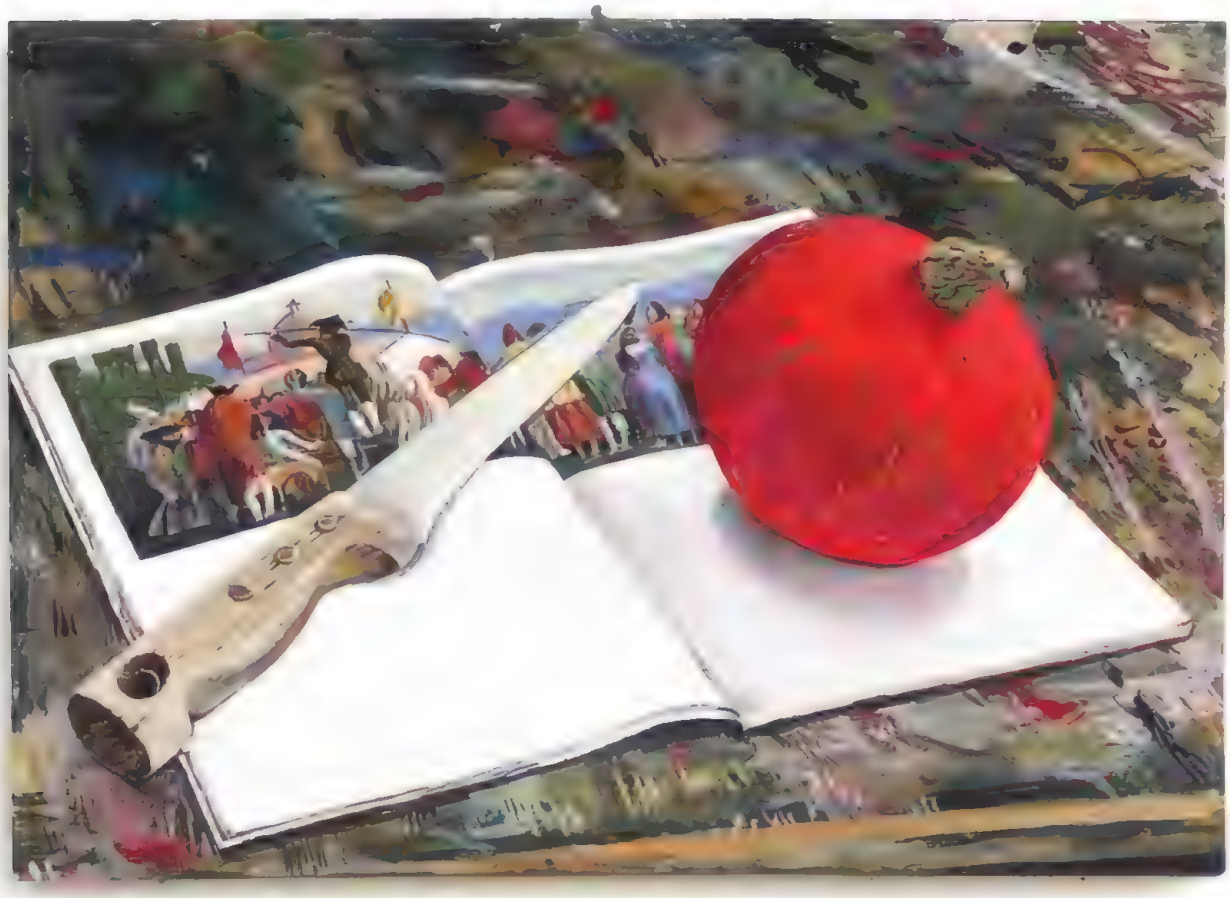
Plusieurs dessinateurs en un seul

Saisi de l'extérieur, le travail de Matthieu Cossé apparaît indéchiffrable. Est-ce, par exemple, le même dessinateur, l'auteur de ces trois feuilles qui se chevauchent sur une table maculée et sommaire, au sous-sol d'une agence d'architecture du 20e arrondissement de Paris ? La visite de l'atelier de Matthieu Cossé vire au rébus. Mon premier polit à la gouache, avec une précision presque hyperréaliste, le reflet dans ce couteau de cuisine posé sur un livre ouvert sur Tiepolo (peintre et graveur italien du XVIIIe siècle), dont les deux pages sont maintenues en place par un potimarron grumeleux… Mon deuxième brosse en cinq traits d'aquarelle cette scène grotesque, un alignement de végétaux sommaires dont l'un porte, en lieu et place de feuillage, une silhouette d'homme esquissée, fiché en son fondement au tronc, lisant tranquillement le journal. Mon troisième pastiche brillamment le David Hockney portraitiste (au sens où Proust entendait l'exercice, comme un hommage, mais de l'intérieur) ; Antoine, son modèle, finement haché aux crayons de couleur, se dote d'une dimension métaphorique. Le personnage absorbé par son smartphone peut en effet être lu tant comme un commentaire sur l'évolution du statut et de la matérialité même des images que comme un portrait déplacé du maître britannique, inlassable héraut explorateur des nouvelles possibilités techniques offertes au dessinateur. Et mon tout décore des céramiques chez Ravel, à Aubagne, ou chez Sambuco, en Ombrie. Il fait preuve en la matière d'une élégante science de l'entremêlement du motif et du sujet, quand il ne réalise pas des peintures murales pour les projets architecturaux du décorateur star Pierre Yovanovitch – à l'instar de ce planétarium de strigidés pour l'hôtel Le Coucou, à Méribel – ou cette monumentale et épique fresque longue de cent vingt mètres pour la nouvelle boutique de la maison Hermès, rue de Sèvres, pour laquelle il dessine également draps de plage ou carrés de soie. Si Matthieu Cossé incarne une énigme, c'est en remontant à sa source qu'on pourra – un peu – l'éclaircir. En effet, exercer son art du dessin sur tous types de supports et dans un large registre de réalisations fut longtemps la règle. François Boucher (peintre rococo du XVIIIe siècle) excellait dans le carton de tapisserie et dirigea même la manufacture des Gobelins pendant quinze ans. Et, pour rester dans l'époque moderne, ses prédécesseurs Raoul Dufy ou Sonia Delaunay ont imaginé des milliers de motifs textiles, floraux ou abstraits. Pareillement, Picasso a réalisé, à Vallauris, pas moins de quatre mille modèles de céramiques, dont plus de six cents édités en séries par Suzanne et Georges Ramié, chez Madoura. À André Malraux, qui l'interrogeait sur le statut de ces pièces, Picasso répondait, laconique : « *J'ai fait des assiettes ; on peut manger dedans.* »

Antoine
crayon de couleur sur papier 60 x 40 cm (2014)
© Matthieu Cossé

Plantes
gouache sur papier 31 x 41 cm (2021)
© Matthieu Cossé

Couteau et potimarron sur un catalogue de Giandomenico Tiepolo
gouache sur bois 37 x 47 cm (2017) © Matthieu Cossé



Apologie d'un art autonome et utile

Seulement Matthieu Cossé est né en 1983, l'année de l'inauguration du premier Fonds régional d'art contemporain (FRAC) par Jack Lang. Dans l'enthousiasme vaguement cynique de ces années 1980, l'ex-communiste Yves Montand ne craignait pas de proclamer en *prime time* « *Vive la crise !* », s'efforçant de convertir à marche forcée les Français au libéralisme ; la création d'une très officielle Délégation aux arts plastiques au sein du ministère entendait imposer enfin un vrai professionnalisme *(sic)* au sein du milieu de l'art contemporain français. Paradoxalement, ce supposé professionnalisme s'est traduit, pour beaucoup d'artistes, par un abandon de leurs moyens autonomes de survie, au profit d'une dépendance accrue vis-à-vis de l'État, et le déplacement de leurs activités alimentaires vers l'enseignement ou le socioculturel. *A contrario*, Matthieu Cossé n'a toujours vécu que de son art. Il estime sans doute que la multiplicité de commandes auxquelles il accepte de répondre lui permet non seulement d'approfondir et d'aiguiser son art graphique, mais aussi de replacer le dessin à l'intérieur d'un écosystème d'authentiques nécessités, à mille lieues d'un certain entre-soi de l'art contemporain, largement déconnecté des besoins réels de la communauté, conformiste, voire péremptoire. L'utilité des motifs pour la vaisselle ou le textile répond à une forme d'exigence, pour lui comparable à l'anatomie pour ces élèves de classe préparatoire avec lesquels il étudie minutieusement les articulations humaines sur modèle vivant. Car ces élèves se destinent non au « grand art », mais à l'animation. Et comme le résume Matthieu Cossé, « *savoir comment fonctionne une clavicule est, pour eux, vital* ».

L'Aveugle
encre sur papier 16 x 24 cm (2010)
© Matthieu Cossé

EN VOIR PLUS

MATTHIEU COSSÉ

INSTAGRAM : **@cossematthieu**

Austin
graphite sur papier 76 x 56 cm (2020)
© Matthieu Cossé

Le dessin est affaire de morale

Oui, pour Matthieu Cossé, le dessin est bien une probité au carré. Son honnêteté vis-à-vis de son médium s'exerce à trois cent soixante degrés. Mine, crayon ou pinceau, son outil de dessinateur se mue en un scalpel de la pointe duquel il dissèque toute réalité – qu'il s'agisse d'une peinture de Poussin ou du Tintoret, du bouquet de renoncules qui oscille, indolent, sur la petite table de son appartement pendant le confinement, de son propre visage ou des fantasmagories légendaires qui meublent son imaginaire – sans idée préconçue, mais en suivant scrupuleusement le fil, la ligne qui se dessine au fur et à mesure sous ses yeux, engendrant avec elle les surfaces et les espaces. Le dessin, pour Matthieu Cossé est certainement affaire de morale, pour paraphraser Jean-Luc Godard redressant la phrase du réalisateur Luc Moullet. Avec Jacques Rivette, Matthieu Cossé pourrait ainsi avancer : « *Disons qu'il se pourrait que tous les sujets naissent libres et égaux en droit. Ce qui compte, c'est le ton ou l'accent, la nuance, comme on voudra l'appeler – c'est-à-dire le point de vue d'un homme, l'auteur, mal nécessaire, et l'attitude que prend cet homme par rapport à ce qu'il [dessine], et donc par rapport au monde et à toutes choses.* » Cette éthique de la responsabilité, Matthieu Cossé en a sans doute entrevu l'impérativité dès les Beaux-Arts de Paris, où il fréquentait le singulier atelier P2F des peintres Bernard Piffaretti, Sylvie Fanchon et Dominique Figarella. Catalogué abstrait, ce dernier a en effet développé dans sa propre œuvre une utilisation panoramique, à la fois instinctive et ultrasophistiquée, des gestes et outils du peintre, liés dans une dimension performative qui dote chaque fragment de ligne d'une puissance et d'une énergie libératrices. Affaire de morale, le dessin pour Matthieu Cossé est également une hygiène de vie. On pourrait oser, nonobstant le cliché : un sport de combat. L'énigme, finalement, se dissipe : ses différentes manières, Matthieu Cossé ne les juxtapose pas n'importe comment, dans n'importe quel ordre, dans une jubilation postmoderne. Non, il les enchaîne, à la manière de ces mouvements qui se succèdent avec une rigueur et une grâce infinies dans ces entraînements d'arts martiaux. Ainsi, à la minutie pointilleuse d'un portrait fouillé ou d'un bouquet dont chaque pulsation incrémente la pression sur la mine de plomb succède souvent un de ces spontanés dessins d'humeur (Matthieu Cossé emprunte volontairement l'expression aux réjouissantes *Calligraphies d'humeur* réalisées par Jean-Michel Sanejouand après une période appelée conceptuelle, entre 1968 et 1978), qui lui permettent de réaligner momentanément son rapport à la main, « *et donc au monde et à toutes choses* ». Jusqu'à la prochaine fois.

En fait, le dessin est un, mais c'est l'homme qui est multiple. ■

Renoncules
graphite sur papier 21 x 30 cm (2020)
© Matthieu Cossé

LES ARTS DESSINÉS

#15 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE EN **JUILLET 2021**

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le prochain numéro des *Arts dessinés*, à paraître en juillet.

Voutch

Marcel Bascoulard
Jean-Claude Carrière
Patrick Chappatte
Philippe Dana
Gérard DuBois
Philippe Dupuy
Dominique Goblet
Emmanuel Guibert
Lionel Koechlin
Rutu Modan
Carlos Nine
José Parrondo
Georges Schwizgebel
le studio Bobbypills
Judith Vanistendael
Yslaire
Danijel Žeželj
... et bien d'autres surprises !*

LES ARTS DESSINÉS
Juillet/Septembre 2021
15
Voutch
Jean-Claude Carrière | Gérard DuBois | Rutu Modan | Emmanuel Guibert | Judith Vanistendael | Yslaire

* Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.LESARTSDESSINES.FR
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
INSTAGRAM : @LESARTSDESSINES

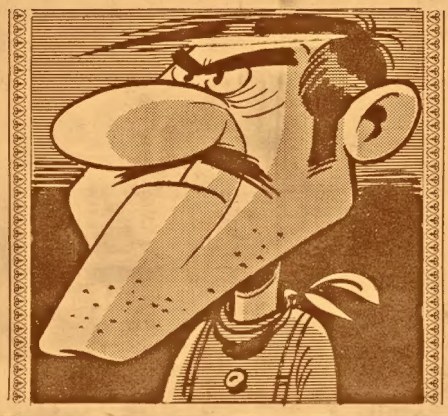
Cartoonmuseum Basel
präsentiert — presents

Big City Life

13.2.—
20.6.2021

WANTED!

$50,000 REWARD



the DALTON bros

Printed at the Spirou County Jail

Lucky L. Morris, Sheriff